Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

# LES TEMPS MAUDITS

Traduction de Louis Postif

# Table des matières

# LA FORCE DES FORTS[1]

Les paraboles ne mentent pas mais les menteurs s'en servent.

Lip-King.

Le vieux Barbe-en-long fit une pause dans son récit, lécha ses doigts pleins de graisse et les essuya sur ses flancs laissés à découvert par le fragment usé de peau d'ours qui constituait son unique vêtement.

Accroupis sur leurs jarrets l'entouraient trois jeunes gens, ses petits-fils, Courre-daim, Poil-de-carotte et Froussard-de-nuit. Ils se ressemblaient beaucoup, chichement vêtus de peaux de bêtes, maigres et mal bâtis, hanches étroites et jambes torses, mais avec de vastes poitrines, des bras musclés et des mains énormes. Le poil leur foisonnait sur le thorax et les épaules, ainsi que sur la partie extérieure des bras et des jambes ; de leurs têtes matelassées d'une chevelure vierge s'échappaient à chaque instant de longues mèches qui retombaient devant leurs yeux, petits, noirs et étincelants comme ceux d'oiseaux de proie ; leurs orbites étaient rapprochées, leur pommettes écartées, leurs mâchoires inférieures proéminentes et massives.

Sous la voûte étoilée s'étageaient des chaînes de montagnes couvertes de forêts. Très loin, le reflet d'un volcan rougissait le ciel. Derrière eux s'entrouvrait la sombre caverne, d'où soufflait un courant d'air intermittent. Devant eux, tout près, flambait un

**1** *The Strength of the Strong.*

feu ; à côté gisait la carcasse à demi dévorée d'un ours, que surveillaient à distance plusieurs gros chiens hirsutes et pareils à des loups. Chaque homme avait posé près de lui son arc, ses flèches et sa massue, et à l'orifice de la caverne étaient appuyés plusieurs javelots rudimentaires.

– Voilà comment nous quittâmes la caverne pour l'arbre, résuma le vieux Barbe-en-long.

Ils éclatèrent de rire, comme de grands enfants, à cette évocation d'une vieille histoire. Barbe-en-long en fit autant, et la cheville d'os de dix centimètres qui lui traversait le cartilage du nez se mit en branle, ajoutant à la férocité de sa physionomie. Naturellement la phrase ci-dessus ne ressemble guère à la série de sons animaux qui sortirent de sa bouche et qui signifiaient la même chose.

– Et tel est mon premier souvenir de la Vallée de la Mer, reprit Barbe-en-long. Nous étions une bande de sots qui ignorions le secret de la force : car chaque famille vivait seule et se débrouillait par elle-même. On en comptait trente, mais elles ne s'entr'aidaient pas, ne se faisaient pas de visites, et se craignaient mutuellement. Au sommet de notre arbre nous construisîmes une hutte de roseaux sur une plate-forme où nous empilâmes de grosses pierres destinées aux crânes de visiteurs éventuels.

« En outre, nous avions nos javelots et nos arcs, et ne passions jamais sous les arbres d'autres familles. Mon frère s'aventura une fois sous l'arbre du vieux Bou-ouf : il eut la tête cassée, tout simplement.

« Ce vieux Bou-ouf était très fort, capable, paraît-il, d'arracher la tête d'un homme. Je n'ai jamais entendu dire qu'il l'ait fait, parce que personne ne lui en fournit l'occasion, mon père moins que tout autre. Un jour que celui-ci se trouvait sur la grève, Bou-ouf se mit à la poursuite de ma mère. Elle ne pouvait courir vite, ayant reçu la veille un coup de griffe d'ours dans la

montagne où elle ramassait des baies. Bou-ouf l'attrapa et l'emporta dans son arbre. Mon père n'osa jamais la reprendre. Il avait peur, et le vieux Bou-ouf lui faisait des grimaces.

« D'ailleurs, mon père ne s'en souciait guère. Bras-de-fer, un des meilleurs pêcheurs, était également un homme fort. Un jour qu'il grimpait sur les rochers pour dénicher des œufs de mouettes, il tomba de la falaise. À la suite de cet accident il perdit toutes ses forces, toussa continuellement, et ses épaules se rapprochèrent.

« Alors mon père prit la femme de Bras-de-fer, et quand le mari vint tousser sous notre arbre, mon père éclata de rire et lui jeta des pierres. Telles étaient nos façons d'alors. Nous ne savions pas devenir forts en unissant nos forces.

– Un frère aurait-il pu enlever la femme de son frère ? demanda Courre-daim.

– Oui, à condition d'aller lui-même habiter un autre arbre.

– Nous ne faisons plus de choses pareilles, observa Froussard-de-nuit.

– Parce que j'ai enseigné de meilleures façons à vos pères.

Barbe-en-long allongea sa patte velue vers le rôti d'ours et saisit une poignée de graisse, qu'il suça d'un air absorbé. Puis, s'essuyant de nouveau les mains sur ses flancs nus, il continua :

– Ce que je vous raconte se passait voilà longtemps, alors que nous ne connaissions pas encore les bonnes manières.

– Vous deviez être rudement sots pour ne pas les connaître, remarqua Courre-daim, et Poil-de-carotte l'approuva d'un grognement.

– Nous l'étions, mais nous le devînmes plus encore, comme vous allez le voir. Néanmoins nous apprîmes à mieux vivre, et voici comment :

« Nous autres Mangeurs-de-poissons n'avions pas encore appris à mettre nos forces en commun pour devenir forts individuellement. Mais les Mangeurs-de-viande qui habitaient la Grande Vallée de l'autre côté de la montagne se tenaient coude à coude, chassaient ensemble, péchaient de conserve et se réunissaient pour combattre. Un jour ils envahirent notre vallée. Chacune de nos familles se retira dans sa caverne ou sur son arbre. Les Mangeurs-de-viande n'étaient que dix, mais ils attaquaient de concert, tandis que nous luttions individuellement et par nos propres moyens. »

Barbe-en-long compta longtemps et laborieusement sur ses doigts.

– Nous étions soixante hommes, conclut-il. Nous étions très forts et n'en savions rien. Nous vîmes donc les dix Mangeurs-de-viande attaquer l'arbre de Bou-ouf. Il se défendit vaillamment, mais sans espoir. Nous regardions. Quand plusieurs des Mangeurs-de-viande grimpèrent à l'assaut, Bou-ouf dut se montrer pour leur jeter des pierres sur la tête. Les autres n'attendaient que cela pour l'accabler d'une volée de flèches. Telle fut la fin de Bou-ouf.

« Ensuite les Mangeurs-de-viande assiégèrent dans sa caverne le Borgne et sa famille. Ils construisirent un feu à l'entrée et l'enfumèrent, comme nous l'avons fait aujourd'hui à cet ours. Après quoi ils s'en prirent à Six-Doigts, dans son arbre, et pendant qu'ils le massacraient avec son fils adulte, le reste de notre bande s'enfuyait. Ils capturèrent quelques-unes de nos femmes, tuèrent deux vieux qui ne pouvaient courir vite et plusieurs enfants, puis entraînèrent les prisonnières dans la Grande Vallée.

« À la suite de ce désastre, ceux qui restaient d'entre nous se réunirent en tapinois et, sans doute à cause de notre frayeur et du besoin que nous éprouvions de nous solidariser, nous discutâmes l'affaire. Ce fut notre premier conseil sérieux, et il aboutit à la formation de notre première tribu. Nous venions de recevoir une leçon. Chaque individu de cette dizaine de Man-

geurs-de-viande possédait la force de dix car les dix avaient combattu comme un seul homme et additionné leurs forces, tandis que nos trente familles, dont soixante hommes, ne possédaient que la force d'un individu, chacun se battant pour son propre compte.

« Ce fut une fameuse palabre, difficile cependant, car nous ne possédions pas, pour nous expliquer, les temps modernes inventés par plusieurs d'entre nous, mais surtout par le Scarabée. Malgré tout, nous tombâmes d'accord pour réunir toutes nos forces et lutter comme un seul homme la prochaine fois que les Mangeurs-de-viande franchiraient la crête pour venir voler nos femmes. Et telle fut l'origine de la tribu.

« Nous postâmes deux hommes sur la crête, l'un de jour, l'autre de nuit, pour surveiller les mouvements des Mangeurs-de-viande. Ces deux-là représentaient les yeux de la tribu. En outre, dix hommes armés de leurs arcs, flèches et javelots devaient se relayer, toujours prêts au combat. Auparavant, quand un homme allait quérir du poisson, des coquillages ou des œufs de mouettes, il emportait des armes et passait la moitié de son temps sur le qui-vive. Désormais les pourvoyeurs sortirent sans armes et employèrent tout leur temps en quête de victuailles. De même, quand les femmes allaient dans la montagne chercher des racines ou des baies, cinq hommes armés les accompagnaient. Et sans relâche, jour et nuit, les yeux de la tribu veillaient sur la crête.

« Cependant des difficultés surgirent, au sujet des femmes, comme toujours. Les hommes sans femme désiraient celle d'autrui, et de temps à autre l'un d'eux avait la tête fracassée ou le corps traversé par un javelot. Tandis qu'une des sentinelles se trouvait de garde sur la crête, un autre homme lui enlevait sa femme et le veilleur descendait se battre ; puis l'autre veilleur, redoutant un sort pareil, descendait également. Des querelles du même genre éclataient entre les dix hommes toujours en

armes, si bien qu'ils se battaient cinq contre cinq et que certains d'entre eux s'enfuyaient vers la côte, poursuivis par les autres.

« En fin de compte, la tribu demeurait sans protection et aveugle. Loin de posséder la force de soixante, nous n'avions plus de force du tout. Réunis en grand conseil, nous établîmes nos premières lois. Je n'étais guère qu'un bambin à l'époque, mais je m'en souviens comme si cela datait d'hier. Pour être forts, disait-on, nous ne devions pas nous battre entre nous. Dorénavant tout homme qui en tuerait un autre serait tué par la tribu. D'après une autre loi, quiconque volerait la femme du voisin serait également mis à mort. Car si le possesseur d'un excédent de force l'employait contre ses frères, ceux-ci vivraient dans la crainte, la tribu se désagrégerait et nous redeviendrions aussi faibles que quand les Mangeurs-de-viande étaient venus nous envahir et tuer Bou-ouf.

« Phalange-dure était un homme fort, très fort, n'obéissant à aucune loi. Il ne connaissait que sa propre force et s'en prévalut pour ravir la femme de Trois-coquilles. Celui-ci essaya de se battre, mais l'autre lui écrabouilla la cervelle d'un coup de massue. Trois-coquilles avait oublié notre résolution d'unir toute notre énergie pour maintenir la loi. Nous le tuâmes au pied de son arbre et pendîmes son cadavre à une branche pour démontrer la toute puissance de la loi, cette force commune.

« Survinrent d'autres ennuis. Car sachez, Courre-daim, Poil-de-carotte et Froussard-de-nuit, qu'il devenait très difficile de réunir en conseil tous les membres de la tribu à propos de toutes sortes de raisons, quelquefois même de vétilles. Nous tenions conseil le matin, à midi, le soir, voire en pleine nuit, et nous ne trouvions plus le temps de chercher la pitance, car il restait toujours quelque point à régler, quand il s'agissait par exemple de nommer de nouveaux veilleurs au poste de la montagne ou de fixer la ration des hommes armés qui ne pouvaient se nourrir eux-mêmes.

« Nous éprouvions le besoin d'un homme choisi pour toutes ces besognes, d'un chef qui représenterait la voix du conseil et lui rendrait compte de ses propres actes. Nous élûmes à cet emploi un homme fort et très habile nommé Fith-fith, parce que dans ses colères il émettait un bruit analogue à la menace d'un chat sauvage.

« Les dix gardes de la tribu reçurent l'ordre de construire un mur de pierre à travers la gorge de la vallée. Femmes et adolescents aidèrent à le consolider, ainsi que d'autres hommes. Après quoi toutes les familles sortirent des cavernes ou descendirent des arbres, et bâtirent des huttes de roseaux à l'abri du mur. Ces huttes étaient plus grandes et plus confortables que les habitations souterraines ou aériennes, et tout le monde vécut plus à l'aise parce que les hommes avaient réuni leurs forces et formé une tribu. Grâce au mur, aux gardes et aux sentinelles, il restait plus de temps aux autres pour chasser, pêcher et ramasser des racines ou des fruits sauvages : la nourriture devint plus abondante et meilleure, et personne ne souffrait plus de la faim.

« Alors Trois-pattes, ainsi nommé de ce qu'il s'était cassé les jambes dans son enfance et marchait avec un bâton, recueillit des graines de blé sauvage et les sema près de sa hutte : il essaya aussi de planter diverses racines succulentes trouvées dans les vallées.

« Attirées par la sécurité de la Vallée de la Mer, due à la muraille, aux gardes et aux veilleurs, ainsi que par la possibilité de se procurer des vivres en abondance sans recourir à la bataille, de nombreuses familles affluèrent des vallées, de la côte et de la montagne où elles vivaient plutôt en bêtes sauvages que comme des êtres humains. La population devint très dense. Mais auparavant, la terre jusque-là libre et appartenant au premier venu fut partagée entre les occupants. Trois-pattes avait donné l'exemple de ce morcellement en semant son blé.

« Cependant la plupart d'entre nous se souciaient peu du sol et regardaient comme une sottise la délimitation des terrains

au moyen de petits murs de pierre. Nous trouvions des victuailles en abondance, et que fallait-il de plus ? Je me souviens que mon père et moi aidâmes Trois-pattes à construire ses petits murs et qu'il nous donna du blé en retour.

« Ainsi un petit nombre de gens accaparèrent le terrain et Trois-pattes en prit la plus grosse part. D'autres possesseurs de lots les donnèrent aux premiers établis en échange de blé, de racines, des peaux d'ours et du poisson que les fermiers recevaient des pêcheurs contre leur grain. Et nous ne tardâmes guère à constater la disparition de tout le terrain.

« Vers la même époque, Fith-fith mourut et Dent-de-chien, son fils, fut élu chef. Du moins, il demanda à l'être, parce que son père l'avait été avant lui. De surcroît, il se considérait comme un plus grand chef que son père. Il fut excellent chef au début et travailla dur, de sorte que le conseil avait de moins en moins de besogne.

« Alors une nouvelle voix s'éleva dans la Vallée de la Mer, celle de Lèvre-tordue. Nous ne faisions guère attention à lui jusqu'au moment où il commença de converser avec les esprits des morts. Plus tard nous l'appelâmes Gros-bedon, parce que, mangeant beaucoup et ne travaillant guère, il devenait rond et gras. Un jour, Gros-bedon nous déclara qu'il détenait les secrets des morts et qu'il était le porte-parole de Dieu. Il se lia d'amitié avec Dent-de-chien, qui nous ordonna de construire une hutte de roseaux pour son favori. Ce dernier mit des tabous tout autour et y enferma Dieu.

« Dent-de-chien prit un ascendant toujours croissant sur le conseil, et quand celui-ci grognait et menaçait d'élire un nouveau chef, Gros-bedon parlait avec la voix de Dieu pour l'en dissuader, appuyé d'ailleurs par Trois-pattes et autres possesseurs de terrain. En outre, l'homme le plus fort du conseil était Lion-de-mer, à qui les propriétaires fonciers donnèrent secrètement de la terre et quantité de peaux d'ours et de paniers de blé. Aussi Lion-de-mer déclara-t-il que la voix de Gros-bedon était réelle-

ment celle de Dieu et devait être écoutée. Au bout de peu de temps, Lion-de-mer fut proclamé porte-parole de Dent-de-chien et prit l'habitude de parler à la place de celui-ci.

« Il y eut aussi Petite-panse, un nabot si mince de taille qu'il paraissait n'avoir jamais mangé à sa faim. Dans l'embouchure de la rivière, où le banc de sable amortit la force des vagues, il construisit un grand piège à poissons. Personne n'avait jamais vu ni imaginé chose pareille. Il y travailla pendant plusieurs semaines avec son fils et sa femme, tandis que nous autres nous nous moquions de la peine qu'il prenait. Mais, le piège achevé, il attrapa en un jour plus de poisson que toute la tribu n'en pouvait prendre en une semaine entière, et ce fut une occasion de grandes réjouissances.

« Il n'existait qu'un autre endroit de la rivière où l'on pût construire un piège à poissons. Quand mon père entreprit, avec moi et une douzaine de camarades, la construction d'un vaste piège, les gardes sortirent de la grande hutte de roseaux bâtie par nous pour Dent-de-chien et nous asticotèrent les côtes avec leurs javelots, sous prétexte que Petite-panse devait installer lui-même un piège à cet endroit, sur l'ordre de Lion-de-mer, porte-voix de Dent-de-chien.

« Cette façon de faire provoqua de nombreuses protestations, et mon père convoqua un conseil. Mais comme il se levait pour prendre la parole, Lion-de-mer lui perça la gorge d'un javelot et il mourut sur le coup. Dent-de-chien, Petite-panse, Trois-pattes et tous les détenteurs de terrain proclamèrent leur approbation et Gros-bedon proclama que telle était la volonté de Dieu. Après quoi les gens appréhendèrent de se lever pour ouvrir la bouche dans le conseil, et ce fut la fin de cette institution.

« Un autre individu, nommé Groin-de-porc, inaugura l'élevage des chèvres, dont il avait entendu beaucoup parler chez les Mangeurs-de-viande. Il ne tarda pas à posséder quantité de troupeaux. D'autres hommes qui, ne détenant ni terres ni pièges

à poissons, seraient morts de faim autrement, s'estimèrent heureux de travailler pour Groin-de-porc. Ils soignaient ses chèvres, les défendaient contre les chiens sauvages et les tigres et les conduisaient aux pâturages dans la montagne. En retour, Groin-de-porc leur distribuait de la viande et des peaux de chèvres qu'ils échangeaient parfois pour du blé et des racines succulentes.

« Ce fut à cette époque qu'apparut la monnaie. Lion-de-mer fut le premier à y songer et il en parla à Dent-de-chien et Gros-bedon. Ces trois hommes, voyez-vous, possédaient une part de toutes choses dans la Vallée de la Mer. Un couffin de blé sur trois leur revenait, un poisson sur trois, une chèvre sur trois. En revanche, ils nourrissaient les gardes et veilleurs, et se réservaient le reste.

« Parfois, quand la pêche était abondante ils ne savaient que faire de leur part. Aussi Lion-de-mer embaucha-t-il des femmes pour fabriquer de la monnaie en coquillages, des piécettes rondes et bien polies et percées d'un trou, qu'on enfilait et dont chaque chapelet représentait une certaine valeur.

« Chacun de ces chapelets équivalait à trente ou quarante poissons ; mais aux femmes qui confectionnaient un de ces chapelets par jour il allouait tout simplement deux poissons. Ce poisson provenait des parts de Dent-de-chien, Gros-bedon et Lion-de-Mer, qu'ils ne pouvaient consommer entièrement. Ainsi toute la monnaie leur appartenait. Puis ils déclarèrent à Trois-pattes et autres propriétaires de terrain qu'il fallait désormais leur payer en monnaie leurs parts de blé et de tubercules : ils réclamèrent de la monnaie à Petite-panse pour leur part de poisson, et en exigèrent de Groin-de-porc pour leurs parts de chèvres et de fromage.

« Ainsi l'homme qui ne possédait rien travaillait pour celui qui avait quelque chose, et était payé en monnaie. Avec ce moyen d'échange il achetait du blé, du poisson, de la viande et du fromage. Trois-pattes et autres possesseurs de diverses

choses payaient leurs parts en monnaie à Dent-de-chien, Lion-de-mer et Gros-bedon : ils payaient en monnaie les gardes et veilleurs, qui achetaient leur nourriture avec de la monnaie. Celle-ci étant bon marché, Dent-de-chien recruta un grand nombre de nouveaux gardes. D'autre part, les piécettes étant faciles à faire, beaucoup d'hommes se mirent à en fabriquer eux-mêmes avec des coquillages. Mais les gardes les percèrent de javelots et de flèches, parce qu'ils essayaient de démanteler la tribu : c'était un crime de la démolir, car alors les Mangeurs-de-viande franchiraient de nouveau la crête et viendraient massacrer tout le monde.

« Gros-bedon était la voix de Dieu, mais il ordonna prêtre un certain Côte-brisée, qui devint la voix de Gros-bedon et parla pour lui la plupart du temps : et tous deux prirent d'autres hommes pour les servir.

« De même, Petite-panse, Trois-pattes et Groin-de-porc entretinrent des serviteurs vautrés au soleil devant leurs huttes de roseaux, toujours prêts à faire leurs commissions et transmettre leurs ordres. Un nombre d'hommes de plus en plus grand fut ainsi enlevé au travail, de sorte que ceux qui restaient durent travailler plus que jamais. Le désir de ces gens était de ne rien faire et de trouver des moyens de faire trimer les autres pour eux.

« Un nommé Yeux-bigles découvrit un excellent moyen : il réussit à extraire du grain la première liqueur ardente. Désormais il se la coula douce, car dans un conciliabule secret avec Dent-de-chien et Gros-bedon il fut convenu qu'il garderait le monopole de cette fabrication. Mais Yeux-bigles ne travaillait pas lui-même : des hommes produisaient la liqueur pour lui et il les rétribuait en monnaie, puis il vendait la liqueur pour de la monnaie et tout le monde en achetait. Et il donna de nombreux chapelets de monnaie à Dent-de-chien, Lion-de-mer et tous les autres.

« Gros-bedon et Côte-brisée défendirent la cause de Dent-de-chien quand il prit une seconde femme, puis une troisième. Ils déclarèrent que Dent-de-chien différait des autres hommes et se rangeait tout de suite après le Dieu que Gros-bedon gardait dans son sanctuaire de roseaux : Dent-de-chien affirma la même chose de son côté et demanda de quel droit on protesterait sur le nombre de femmes qu'il lui plaisait de prendre. Il se fit construire une grande pirogue et enleva encore au travail certains hommes qui restaient allongés au soleil, sauf quand Dent-de-chien se promenait en bateau et qu'ils pagayaient pour lui.

« Il nomma chef de tous les gardes un nommé Face-de-tigre qui devint son bras droit, et quand un homme lui déplaisait, il le faisait tuer par lui. Face-de-tigre, à son tour, prit pour bras droit un autre individu pour commander en son nom et tuer à sa place.

« Mais le plus étrange est qu'à mesure que le temps s'écoulait, nous autres travaillions de plus en plus dur et trouvions de moins en moins à manger.

– Cependant, objecta Froussard-de-nuit, qu'étaient devenus les grains, les racines succulentes et le piège à poissons ? Le travail humain ne pouvait-il plus produire de nourriture ?

– Que si ! affirma Barbe-en-long. Trois hommes, avec le piège, parvenaient à prendre plus de poisson que toute la tribu avant sa construction. Mais ne vous ai-je pas dit que nous étions des sots ? Plus nous produisions de nourriture, moins nous avions à manger.

– N'est-il pas évident que les nombreux hommes qui ne faisaient rien mangeaient tout ? demanda Poil-de-carotte.

Barbe-en-long hocha tristement la tête :

– Les molosses de Dent-de-chien étaient bourrés de viande, et ses serviteurs allongés paresseusement au soleil

s'engraissaient, cependant que les petits enfants s'endormaient en pleurant de faim.

Incité par ce récit de famine, Courre-daim déchira un morceau de viande d'ours, la fit griller au bout d'un bâton sur les charbons ardents et le dévora en faisant claquer ses lèvres, tandis que Barbe-en-long continuait :

– Lorsque nous grommelions, Gros-bedon se levait et, avec la voix de Dieu, déclarait que le Très-Haut avait élu les hommes sages pour posséder la terre, les chèvres, les pièges à poisson et la liqueur-de-feu, et que sans ces hommes sages nous serions tous des animaux comme au temps où nous vivions dans les arbres.

« Alors surgit un homme qui devint le chanteur du roi. On l'appela le Scarabée, parce qu'il était petit, laid de figure et de corps, et ne réussissait pas à faire œuvre de ses dix doigts. Il raffolait des os à moelle, des poissons de choix, du lait tiède des chèvres, du premier blé mûr et de la place la plus confortable près du feu. Cette situation de chanteur du roi lui permettait de s'engraisser à ne rien faire.

« Comme le peuple murmurait de plus en plus et que certains commençaient à lancer des pierres sur la hutte en roseaux du roi, le Scarabée composa une chanson pour célébrer le bonheur d'être un Mangeur-de-poisson. Il disait dans sa chanson que les Mangeurs-de-poisson étaient les élus de Dieu et les plus beaux hommes créés par lui. Quant aux Mangeurs-de-viande, il les traitait de porcs et de corbeaux et recommandait comme une belle et noble action pour les Mangeurs-de-poisson de combattre et de mourir pour accomplir l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire en tuant les Mangeurs-de-viande.

« Les paroles de cet hymne nous enflammèrent, et nous demandâmes à être menés en guerre contre nos voisins. Oubliant notre faim et nos sujets de mécontentement, nous fûmes

heureux de franchir la crête sous la conduite de Face-de-tigre et de massacrer un grand nombre de Mangeurs-de-viande.

« Mais les choses n'en marchèrent pas mieux dans la Vallée de la Mer. La seule façon de trouver à manger était de travailler pour Trois-pattes, Petite-panse ou Groin-de-porc ; car il n'existait plus aucun terrain où un homme pût semer du blé pour lui-même. Et souvent il y avait plus de travailleurs que ne pouvaient en occuper Trois-pattes et les autres. Ces hommes en surplus se trouvaient réduits à la famine ainsi que leurs femmes, enfants et vieilles mamans. Face-de-tigre leur ayant dit qu'ils pouvaient, à leur gré, entrer dans la garde, beaucoup d'entre eux s'enrôlèrent et n'accomplirent désormais d'autre besogne que de piquer de leurs javelots les hommes sans travail qui murmuraient de voir nourrir tant de bouches inutiles.

« Et chaque fois que nous protestions, le Scarabée composait de nouvelles chansons. Il disait que Trois-pattes, Groin-de-porc et leurs acolytes étaient des hommes forts et que telle était la cause de leur richesse. Il ajoutait que nous devions nous estimer heureux d'avoir avec nous des hommes forts, sans lesquels nous péririons dans notre impuissance sous les coups des Mangeurs-de-viande, et qu'il fallait en conséquence laisser à de tels personnages tout ce sur quoi ils pouvaient mettre la main. Et Gros-bedon, Groin-de-porc, Face-de-tigre et les autres applaudissaient à la chanson.

« – Très bien, dit Long-croc, alors moi aussi je deviendrai un homme fort.

« S'étant procuré du grain, il se mit à fabriquer de la liqueur ardente et à la vendre pour des chapelets de monnaie. Comme Yeux-bigles se plaignait de la concurrence, Long-croc déclara qu'il était lui-même un homme fort et que si Yeux-bigles continuait à causer du scandale, il lui écrabouillerait la cervelle. Yeux-bigles, intimidé, alla converser avec Trois-pattes et Groin-de-porc, et tous trois s'entretinrent avec Dent-de-chien. Celui-ci en parla à Lion-de-mer, et Lion-de-mer dépêcha un message à

Face-de-tigre. Face-de-tigre envoya ses gardes, qui brûlèrent la hutte de Long-croc avec la liqueur ardente de sa fabrication et le tuèrent lui-même avec toute sa famille. Gros-bedon approuva cet acte, et le Scarabée composa un autre hymne à la gloire de ceux qui observaient la loi, célébrant la Vallée de la Mer et incitant tous ceux qui aimaient ce magnifique pays à partir en guerre contre les Mangeurs-de-viande. Une fois de plus son chant nous enflamma, et nous oubliâmes nos récriminations.

« Chose inouïe : quand Petite-panse attrapait trop de poissons et devait en vendre beaucoup pour peu d'argent, il en rejetait une grande partie dans la mer, de façon à tirer du reste un plus gros bénéfice. Trois-pattes, de son côté, laissait de vastes champs en friche dans le dessein de récolter plus d'argent de son blé.

« Enfin, comme les femmes confectionnaient tant de chapelets de coquillages qu'il en fallait beaucoup pour effectuer le moindre achat, Dent-de-chien arrêta la fabrication de la monnaie. Alors les femmes, se trouvant sans travail, prirent la place des hommes. Occupé dans un piège à poissons, je gagnais un chapelet de monnaie tous les cinq jours. Mais quand ma sœur me remplaça, elle ne reçut qu'un chapelet tous les dix jours. Les femmes travaillant à meilleur marché, on avait moins à manger, et Face-de-tigre nous conseilla de nous faire gardes. Cela m'était impossible à cause de ma jambe trop courte, et Face-de-tigre ne voulut pas de moi. Beaucoup d'autres se trouvaient dans le même cas. Nous étions des hommes démolis, capables au plus de mendier de l'embauche ou de soigner les nourrissons pendant que les femmes trimaient. »

Poil-de-carotte, à son tour, affamé par ce récit, fit griller un morceau de viande d'ours sur les charbons.

– Mais pourquoi ne vous révoltiez-vous pas tous ensemble pour tuer Trois-pattes, Groin-de-porc, Gros-bedon et tous les autres et trouver de quoi vous mettre sous la dent ? demanda Froussard-de-nuit.

– Parce que nous ne saisissions pas, répondit Barbe-en-long. Il fallait penser à trop de choses ; et puis il y avait les gardes qui nous criblaient de coups de javelots, et Gros-bedon qui parlait de Dieu, et le Scarabée qui entonnait de nouvelles chansons. Quand un homme pensait juste et exprimait sa pensée, Face-de-tigre et les gardes l'emmenaient et l'attachaient sur les rochers à marée basse pour qu'il fût noyé à marée montante.

« C'était un phénomène bien étrange, la monnaie : tout comme les hymnes du Scarabée. Cela sonnait très bien, mais ne valait rien, et nous étions lents à le comprendre. Dent-de-chien se mit à amasser les coquillages. Il en entassa une énorme pile dans sa hutte de roseaux que les gardes surveillaient nuit et jour. Et plus il en amoncelait, plus ils devenaient chers, de sorte qu'un homme devait travailler plus longtemps pour en gagner un chapelet. Et puis on parlait toujours de guerre avec les Mangeurs-de-viande, tandis que Dent-de-chien et Face-de-tigre entassaient, dans plusieurs huttes du blé, du poisson sec, de la viande fumée et du fromage. Et alors que les vivres s'amoncelaient là, le peuple n'avait pas suffisamment à manger. Mais qu'importait ? Chaque fois qu'il commençait à grogner trop fort, le Scarabée entonnait une nouvelle chanson ; Gros-bedon déclarait que la voix de Dieu nous ordonnait de tuer les Mangeurs-de-viande ; et Face-de-tigre nous conduisait de l'autre côté de la montagne pour massacrer les Mangeurs-de-viande ou tomber sous leurs coups. On me jugeait inapte à faire un garde ou à m'engraisser en dormant au soleil, mais en temps de guerre Face-de-tigre était bien heureux de m'emmener. Et quand nous avions ingurgité tous les vivres emmagasinés, nous cessions de nous battre et revenions en amonceler de nouveaux.

– Vous étiez donc tous fous ? commenta Courre-daim.

– Nous l'étions, en vérité, reconnut Barbe-en-long. Tout cela était bien étrange. Un certain Nez-fendu prétendait que tout allait de travers. Il admettait que nous devenions forts en additionnant nos forces. Il affirmait qu'aux premiers temps de la tri-

bu, il était juste que les hommes dont la force constituait un danger pour elle fussent supprimés, ceux par exemple qui cassaient la tête à leurs frères ou leur volaient leurs femmes. Or maintenant, disait-il, la tribu ne devenait pas plus forte, mais s'affaiblissait parce que des hommes doués d'un autre genre de force lui faisaient du mal : des hommes qui possédaient la force du terrain, comme Trois-pattes ; la force du piège à poisson, comme Petite-panse, ou la force de toute la viande, comme Groin-de-porc. Le seul moyen d'en sortir, concluait Nez-fendu, était d'enlever à ces hommes toutes leurs forces mauvaises : de les mettre tous au travail, sans exception, et de ne pas permettre de manger à qui ne travaillerait point.

« Nez-fendu, cependant, formulait des objections à cette théorie. On devait avancer et non reculer : on ne devenait fort qu'en unissant ses forces. Si les Mangeurs-de-viande joignaient leurs forces à celles des Mangeurs-de-poisson, il n'y aurait plus de guerre, de veilleurs ni de gardes ; et comme tout le monde travaillerait, la nourriture serait assez abondante pour que chacun n'eût à s'occuper que deux heures par jour.

« Aussitôt le Scarabée reprit son refrain, accusant Nez-fendu de paresse, puis entonna « la Chanson des abeilles » ; c'était un hymne étrange qui affolait ses auditeurs comme s'ils avaient bu de la liqueur ardente. Il s'agissait d'une ruche d'abeilles où s'était fait admettre une guêpe chapardeuse qui gobait tout leur miel. La guêpe, paresseuse, leur disait qu'elles n'avaient pas besoin de travailler et leur conseillait de faire alliance avec les ours, ces bons amis qu'on prenait bien à tort pour des voleurs de miel. Le Scarabée employait des expressions ambiguës pour faire comprendre aux auditeurs que la ruche signifiait la Vallée de la Mer, que les ours représentaient les Mangeurs-de-viande et que la guêpe maraudeuse personnifiait Nez-fendu.

« Lorsqu'il chanta comment les abeilles suivirent les mauvais conseils de la guêpe jusqu'à ce que la ruche fût à deux

doigts de sa perte, le peuple se mit à gronder et grogner ; et quand le Scarabée proclama comment les bonnes abeilles se soulevèrent enfin et piquèrent à mort la guêpe, le peuple ramassa des pierres et lapida Nez-fendu jusqu'à ce que son cadavre disparût sous un monceau de rocaille. Et parmi ceux qui les avaient jetées se trouvaient beaucoup de pauvres gens qui trimaient plus que de raison et mangeaient moins qu'à leur faim.

« Après la mort de Nez-fendu, un seul homme osa se lever pour dire ce qu'il pensait. Il se nommait Face-poilue :

« – Où est la force des forts ? demanda-t-il. Nous sommes forts, nous tous, plus forts que Dent-de-chien, Face-de-tigre, Trois-pattes et Groin-de-porc qui ne font que bâfrer et nous affaiblir par leur force de mauvais aloi. On n'est pas peu fort quand on est esclave. Si le premier homme qui découvrit le feu avec ses vertus et usages avait employé sa force, nous aurions été ses esclaves, tout comme nous le sommes aujourd'hui de Petite-panse, qui découvrit les vertus et usages du piège à poisson, ainsi que des autres qui surent exploiter les vertus et usages de la terre, des chèvres et de la liqueur ardente.

« Jadis, nous habitions les arbres, mes frères, et nul ne vivait en sécurité. Mais nous ne combattons plus les uns contre les autres : nous avons uni nos forces. Eh bien, cessons aussi de nous battre avec les Mangeurs-de-viande. Augmentons nos forces des leurs. Alors nous serons vraiment forts. Nous marcherons ensemble, Mangeurs-de-poisson et Mangeurs-de-viande, pour tuer tigres et lions, loups et chiens sauvages ; nous ferons paître nos chèvres sur tous les flancs de montagnes ; nous sèmerons notre blé et planterons nos tubercules dans toutes les vallées.

« Ce jour-là nous serons si forts que tous les animaux sauvages fuiront devant nous et disparaîtront. Et rien ne nous arrêtera, car la force de chaque individu sera la force de tous les hommes de ce monde.

« Ainsi parlait Face-poilue, et ils le tuèrent sous prétexte que c'était un rétrograde qui voulait nous ramener à la vie arboricole. Chaque fois qu'un homme se levait pour aller de l'avant, les sédentaires le traitaient d'arriéré et demandaient sa mort. Et les gens pauvres, dans leur sottise, aidaient à le lapider.

« Oui, nous étions tous des sots, excepté les gros et les gras qui ne travaillaient point. Les sots, on les appelait sages, et les sages, on les massacrait. Les travailleurs ne mangeaient pas leur content, et les fainéants se gavaient.

« La tribu continua de perdre ses forces. Les enfants étaient faibles et malingres. Et comme la nourriture nous manquait, d'étranges maladies s'abattaient sur nous et nous mourions comme des mouches. Alors les Mangeurs-de-viande nous tombèrent sur le dos. Nous avions trop longtemps suivi Face-de-tigre pour les tuer sur l'autre versant de la montagne. Maintenant ils venaient chercher la monnaie de leur pièce. Ils nous exterminèrent tous, excepté quelques femmes qu'ils emmenèrent avec eux. Le Scarabée et moi échappâmes au carnage. Me cachant dans les endroits les plus sauvages, je devins chasseur de viande et ne connus plus la famine. Je volai une femme chez nos ennemis et allai vivre dans les cavernes de hautes montagnes où l'on ne pouvait me trouver. Nous eûmes trois fils, qui volèrent chacun une femme chez les Mangeurs-de-viande. Et vous savez le reste, car n'êtes-vous pas mes petits-fils ?

– Mais le Scarabée, que devint-il ? demanda Courre-daim.

– Il alla vivre avec les Mangeurs-de-viande et devint chanteur du roi. C'est un vieillard maintenant, mais il rabâche les vieilles chansons. Dès qu'un homme se lève pour aller de l'avant, il l'accuse de marcher à reculons pour retourner vivre dans les arbres.

Barbe-en-long fouilla la carcasse d'ours et mâchonna une poignée de graisse entre ses gencives édentées.

– Un jour, dit-il en s'essuyant les mains sur ses flancs, tous les sots seront morts et tous les vivants suivront la route du progrès. La force des forts leur appartiendra, et ils uniront leurs énergies de telle façon qu'aucun homme en ce monde ne se batte plus avec un autre. On ne verra plus de gardes ni de veilleurs sur les murailles. Tous les animaux de proie disparaîtront et, comme le prédisait Face-poilue, nous ferons paître nos chèvres sur les flancs des montagnes et cultiverons notre blé et nos racines succulentes dans toutes les vallées de la terre. Tous les hommes seront frères, aucun ne passera son existence à lézarder au soleil et à se faire nourrir par ses semblables. Et tous ces événements arriveront quand tous les sots seront morts et qu'il n'existera plus de virtuoses pour piétiner sur place et entonner « La chanson des abeilles. »

« Les abeilles ne sont pas des êtres humains. »

# LE RENÉGAT[2]

Je m'éveille au travail sitôt que le jour luit,
En priant le Seigneur de me donner courage,
Ou, si je meurs avant la nuit.
Que j'aie au moins bien fait l'ouvrage.
Amen !

– Si tu t'lèves pas, Jeannot, t'auras pas à bouffer !

La menace ne produisit aucun effet sur le jeune garçon, qui s'accrochait au sommeil et se cramponnait à l'oubli comme un dormeur au rêve où il se débat. Ses poings se fermèrent mollement, et il esquissa dans l'air des gestes spasmodiques ; ébauches de coups destinés à sa mère. Celle-ci les esquiva avec une tendresse trahissant l'habitude, et le secoua rudement par l'épaule.

– Fiche-moi la paix !

Ce cri, commencé en sourdine dans les profondeurs de son sommeil, s'éleva rapidement comme un sanglot, s'enfla d'hostilité passionnée, puis décrût et avorta en gémissement inarticulé : plainte bestiale d'une âme en peine, remplie de protestations et de douleur infinie.

La mère n'y prêta aucune attention. Créature aux yeux tristes, aux traits fatigués, elle était rompue à cette tâche quotidienne. Saisissant les couvertures elle essaya de découvrir l'enfant : il s'y entortilla désespérément et resta enfoui sous le

**2** *The Apostate.*

pêle-mêle au pied du lit. Elle s'arc-bouta pour entraîner tout le paquet par terre et y réussit, en vertu de sa force supérieure et malgré la résistance du gosse, qui s'attachait instinctivement aux couvertures pour se garantir des morsures du froid.

Au moment où il dépassa le bord du lit, il semblait sur le point de s'abattre la tête en avant sur le plancher. Mais dans un sursaut de conscience, il se redressa et resta un instant en équilibre dangereusement instable, puis retomba sur ses pieds. Au même moment, sa mère le saisit par les épaules et le secoua. Il recommença à jouer des poings, cette fois avec plus de force et d'adresse, et soudain ouvrit les yeux. Elle le lâcha aussitôt. Il était éveillé.

– Ça va ! grommela-t-il.

Elle prit la lampe et sortit à la hâte, le laissant dans l'obscurité.

– Tu seras à l'amende ! dit-elle en s'esquivant.

Les ténèbres ne l'inquiétaient guère. Une fois vêtu, il passa dans la cuisine, d'un pas bien lourd pour un garçon si maigre et si léger, et en traînant les pieds, ce qui semblait incompatible avec ses tibias décharnés. Il attira près de la table une chaise dépaillée.

– Jeannot ! cria sa mère d'un ton impératif.

Il se leva vivement et se dirigea sans dire un mot vers un évier graisseux et sale. Du tuyau montait une mauvaise odeur à laquelle il ne prêta aucune attention. La puanteur même de l'évier lui semblait conforme à l'ordre des choses, tout comme la saleté du savon et sa paresse à mousser ; il n'essaya guère, d'ailleurs, de l'y contraindre. Quelques éclaboussures du robinet entrouvert complétèrent la cérémonie. Il omit de se laver les dents. À vrai dire, il n'avait jamais vu de brosse à dents et ignorait qu'il existât dans le monde des êtres assez excentriques pour se nettoyer les mâchoires.

– Tu pourrais tout de même bien te débarbouiller une fois par jour sans qu'on te le dise ! grommela sa mère.

Elle versait le café dans deux tasses, en maintenant sur la cafetière un couvercle ébréché. Le garçon s'abstint de répliquer : c'était un sujet de querelle perpétuelle entre eux et l'unique point sur lequel sa mère insistât avec une volonté de fer.

Se débarbouiller une fois par jour constituait un rite obligatoire. Il s'essuya avec une serviette graisseuse, humide, sale et déchirée, qui lui laissa le visage couvert de filaments.

– Je voudrais bien que nous ne demeurions pas si loin, dit-elle pendant qu'il s'asseyait. J'essaie de faire pour le mieux, tu le sais. Mais un dollar d'économie sur le loyer, c'est quelque chose, et ici nous avons plus de place.

Il l'écoutait à peine, l'ayant entendu dire cela bien des fois déjà. Dans le cercle restreint de ses pensées, elle revenait sans cesse à cet inconvénient de vivre si loin de la filature.

– Un dollar, c'est davantage à croûter, remarqua-t-il d'un ton sentencieux. J'aime mieux marcher et becqueter mon soûl.

Il mangeait précipitamment, mâchant à peine son pain et le faisant descendre sous une douche de café. Il donnait ce nom au liquide chaud et boueux qu'il prenait sincèrement pour du café et trouvait excellent. C'était une des dernières illusions de sa vie : il n'avait jamais bu de véritable café.

Outre le pain, il y avait un petit morceau de porc froid. Sa mère lui versa une autre tasse de café. En achevant son pain, il se mit à guetter s'il en viendrait d'autre. Elle surprit son regard investigateur.

– Voyons, ne sois pas glouton, Jeannot, déclara-t-elle. Tu as eu ta part. Tes frères et sœurs sont plus petits que toi.

Peu causeur, il ne répondit pas à cette rebuffade, mais cessa de lancer des regards affamés. Il s'abstenait de se plaindre,

doué d'une patience aussi terrible que l'école où il l'avait apprise. Il acheva son café, s'essuya la bouche d'un revers de main et se mit en devoir de se lever.

– Attends une seconde ! dit vivement sa mère. Je crois que la miche se laissera couper encore une tranche… une bien mince.

Avec une habileté de prestidigitateur, tout en faisant semblant de couper la miche, elle la remit dans la huche à pain et lui passa une de ses tranches à elle. Elle croyait l'avoir trompé, mais il avait vu le tour de main. Cependant, il ne se gêna point pour prendre la tranche, en vertu de cette réflexion philosophique que sa mère, de nature maladive, n'avait jamais grand appétit.

Le voyant mâchonner son pain sec, elle se pencha et vida dans sa tasse ce qui restait de café dans la sienne.

– Décidément, ça me tourne sur l'estomac ce matin, dit-elle en guise d'explication.

Un coup de sifflet lointain, prolongé et aigu, les remit tous deux sur pied. Elle regarda le réveille-matin en métal blanc posé sur l'étagère. Les aiguilles marquaient cinq heures et demie. Les autres ouvriers d'usine s'éveillaient à peine. Elle se mit un fichu sur les épaules et, sur sa tête, un misérable chapeau usé et informe.

– Va falloir courir, dit-elle en baissant la mèche et soufflant dans le verre de lampe.

Ils quittèrent la pièce et descendirent à tâtons. Par ce temps clair et froid, Jeannot frissonna au premier contact avec l'air extérieur. Les étoiles ne pâlissaient pas encore au ciel et la ville restait enfouie dans l'ombre. Jeannot et sa mère traînaient les pieds en marchant : les muscles des jambes n'avaient pas l'ambition de les soulever du sol.

Au bout de quinze minutes silencieuses, la mère tourna à droite.

– Ne te mets pas en retard, lui parvint un dernier avertissement dans l'obscurité qui venait de l'engloutir.

Sans répondre, il poursuivit son chemin du même train. Dans le quartier de la filature, des portes s'ouvraient de tous côtés, et il se trouva bientôt noyé dans une foule en marche à travers l'ombre. Au moment où il franchissait la porte de l'usine, le sifflet se fit entendre de nouveau. Il jeta un regard vers l'orient. Dans un ciel déchiqueté par les toits, une pâle lumière commençait à transparaître. Ce fut tout ce qu'il aperçut du jour avant de lui tourner le dos pour rejoindre son équipe.

Il prit place dans une des longues rangées de machines. Devant lui, au-dessus d'un caisson rempli de petites bobines, d'énormes bobines tournaient rapidement. Sur ces dernières, il attachait les brins de fil des petites bobines. Le travail était simple et exigeait seulement de la promptitude. Les petites bobines se vidaient si vite et les grosses qui les vidaient étaient si nombreuses, qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Il travaillait machinalement. Dès qu'une petite bobine se vidait, il se servait de la main gauche comme d'un frein pour arrêter la grande bobine tout en attrapant, au vol, entre le pouce et l'index, le bout du fil. En même temps, de la main droite, il saisissait le bout du fil d'une petite bobine. Ces gestes divers des deux mains s'accomplissaient simultanément et vivement. Puis on voyait sa main, comme un éclair, faire un nœud de tisserand et lâcher la bobine. Ce genre de nœud ne présentait aucune difficulté. Jeannot s'était vanté un jour de pouvoir le faire en dormant : ce n'était que trop vrai : il lui arrivait de passer des nuits longues d'un siècle à confectionner en rêve d'innombrables nœuds de tisserand.

Certains apprentis flânaient, perdaient du temps et usaient la mécanique en ne remplissant pas tout de suite les bobines

vides. Un contremaître était chargé d'y veiller. Il surprit en faute le voisin de Jeannot et lui calotta les oreilles.

– Regarde ton voisin Jeannot... Pourquoi ne fais-tu pas comme lui ? demanda-t-il avec colère.

Les bobines de Jeannot tournaient à toute vitesse, mais cet éloge indirect ne l'enthousiasma pas le moins du monde... Jadis, mais il y avait si longtemps ! Il conserva son visage apathique en s'entendant citer en exemple. Il était le parfait travailleur, et il le savait : on le lui avait répété maintes fois. C'était une banalité qui ne signifiait plus grand-chose pour lui. De parfait travailleur, il devenait parfaite machine. Quand son travail allait de travers, pour lui comme pour la machine, il fallait s'en prendre à un matériel défectueux. Il lui était impossible de se tromper, autant qu'à un parfait moule à clous de produire des clous imparfaits.

Faut-il s'en étonner ? De temps immémorial, il restait en rapport intime avec les machines. Elles avaient pour ainsi dire concouru à sa naissance, en tout cas à son éducation. Voilà douze ans, un fait divers intéressant s'était passé dans la salle des métiers de cette même filature. La mère de Jeannot s'étant évanouie, on l'avait allongée sur le plancher au milieu des machines tumultueuses. On avait dérangé de leurs métiers deux femmes d'un certain âge. Le contremaître était venu à leur aide, et quelques minutes après, l'atelier contenait un nouveau personnage qui n'y était pas entré par la porte. Jeannot venait de naître, ouvrant les oreilles aux trépidations, craquements et rugissements des métiers, respirant dans son premier souffle l'atmosphère chaude et humide épaissie par les effilochures, toussant dès son premier jour pour s'en débarrasser les poumons ; et depuis, il n'avait cessé de tousser pour le même motif.

Le petit voisin de Jeannot pleurnichait et reniflait : son visage grimaçait de haine contre l'homme qui, de loin, le surveillait d'un œil menaçant ; mais ses bobines tournaient à toute vitesse. L'enfant fulminait de terribles jurons contre les bobines

en révolution devant lui : mais sa voix portait à peine à deux mètres de distance, étouffée et comme emmurée par le vacarme de l'atelier.

Jeannot n'y prêtait guère attention, habitué à prendre les choses comme elles viennent. Leur répétition, d'ailleurs, les rendait monotones, et cet incident particulier s'était renouvelé bien des fois. Il jugeait aussi vain de s'opposer au contremaître que de défier la volonté des machines. Celles-ci sont faites pour fonctionner de certaine façon et accomplir certaines tâches, et on pouvait en dire autant du contremaître. Mais, à onze heures, un remue-ménage se produisit dans l'atelier et se propagea de façon occulte dans toute l'usine. Le garçon unijambiste qui travaillait de l'autre côté de Jeannot sautilla vivement vers une benne vide à quelque distance et s'y blottit pour se cacher, béquille et tout le reste. Le surveillant de la filature entra dans l'atelier, accompagné d'un jeune homme bien habillé avec une chemise empesée... un monsieur, selon la classification de Jeannot.

C'était M. l'inspecteur.

Il regardait attentivement les jeunes garçons en passant devant eux et s'arrêtait parfois pour poser des questions. Dans ce cas, obligé de crier à tue-tête pour se faire entendre, il grimaçait étrangement. Son œil vif remarqua la place vide à la machine voisine de celle de Jeannot, mais il ne dit rien. Son regard se posa également sur Jeannot, et il s'arrêta brusquement. Il saisit l'enfant par le bras pour l'écarter de la machine, puis le lâcha avec une exclamation de surprise :

– Pas trop de graisse, hein ? observa le surveillant avec un sourire.

– Des tuyaux de pipe et des allumettes, répondit l'autre. Regardez-moi ces jambes ! L'enfant est atteint de rachitisme, au début, mais ça y est tout de même. S'il ne finit pas par l'épilepsie, c'est que la tuberculose l'aura emporté d'abord.

Jeannot écoutait, mais sans comprendre. En outre, les maux futurs ne l'inquiétaient pas. Un danger immédiat et plus sérieux le menaçait sous la forme de M. l'inspecteur.

– Maintenant, mon garçon, il faut me dire la vérité, cria l'inspecteur en se penchant à son oreille pour se faire entendre. Quel âge as-tu ?

– Quatorze ans, déclara Jeannot, mentant de toute la force de ses poumons.

Il y mettait tant d'ardeur qu'il fut pris d'une quinte de toux sèche qui débarrassa sa poitrine des filaments accumulés au cours de la matinée.

– On lui en donnerait seize, dit le surveillant.

– Ou soixante, répondit brusquement l'inspecteur.

– Il a toujours eu cette mine-là.

– Depuis quand ? demanda vivement l'inspecteur.

– Depuis des années. Il ne vieillit pas du tout.

– Ni ne rajeunit, en tout cas. Je suppose qu'il a travaillé pendant toutes ces années.

– Par intervalles… mais c'était avant la promulgation de la nouvelle loi, se hâta d'ajouter le surveillant.

– Machine fonctionnant à vide ? demanda l'inspecteur en montrant le métier inoccupé près de Jeannot, où les bobines à moitié remplies s'emballaient follement.

– Cela m'en a tout l'air.

Le surveillant fit un signe au contremaître et lui cria quelque chose à l'oreille en montrant la machine.

– Elle fonctionne à vide, répéta-t-il à l'inspecteur.

Ils se remirent en marche, et Jeannot poursuivit son travail, soulagé d'avoir détourné la malchance. Mais il n'en fut pas ainsi pour le malheureux unijambiste. L'inspecteur à l'œil alerte le tira à bout de bras de la benne roulante. Les lèvres de l'enfant tremblaient, et tout son visage donnait l'impression d'un être sur qui vient de s'abattre un profond et irréparable désastre. Le contremaître parut étonné, comme s'il voyait le pauvre gosse pour la première fois, tandis que la physionomie du surveillant exprimait une surprise contrariée.

– Je le connais, dit l'inspecteur. Il a douze ans. Je l'ai fait congédier de trois usines au cours de cette année. Ça fait la quatrième fois.

Il se tourna vers l'estropié.

– Tu m'avais donné ta parole d'honneur que tu irais à l'école !

L'enfant mutilé fondit en larmes.

– Pardon, monsieur l'inspecteur... Deux bébés sont morts chez nous... Nous sommes dans la misère noire...

– Qu'est-ce qui te fait tousser ainsi ? demanda l'inspecteur comme s'il l'accusait d'un crime.

Et l'infirme répondit comme pour se disculper :

– Ce n'est rien. J'ai seulement attrapé froid la semaine dernière, monsieur l'inspecteur, voilà tout.

Finalement, l'estropié sortit de l'atelier en compagnie de l'inspecteur et du surveillant, qui paraissait inquiet et se confondait en protestations.

Après quoi les choses reprirent leur cours monotone. La lente matinée et l'interminable après-midi se passèrent et le sifflet annonça l'heure de la sortie.

L'obscurité s'épaississait déjà lorsque Jeannot franchit les portes de l'usine. Pendant cette claustration, le soleil avait eu le temps de grimper son échelle d'or, d'inonder le monde de sa chaleur bienfaisante et de disparaître à l'occident, derrière un profil dentelé de toits.

Le dîner constituait le repas familial de la journée, l'unique repas où Jeannot se trouvât en compagnie de ses frères et sœurs plus jeunes. Ce dîner prenait parfois une allure d'escarmouche, car Jeannot se sentait très âgé et les autres manifestaient une surprenante jeunesse, incompréhensible pour lui ; sa propre enfance était trop loin derrière. Semblable au vieillard irritable, agacé par la turbulence de cette jeunesse, dont l'entrain lui paraissait une fieffée sottise, il regardait fixement son assiette, trouvant quelque agrément à la pensée qu'ils devraient bientôt se mettre au travail. Cela émousserait un peu leur exubérance, les rendraient tranquilles et sérieux comme lui. Ainsi, conformément à la tendance de la nature humaine, Jeannot se prenait pour règle à mesurer l'univers.

Durant le repas sa mère s'évertuait, à maintes reprises et sous diverses formes, à affirmer qu'elle faisait de son mieux ; si bien que, la maigre pitance avalée, Jeannot éprouvait un certain soulagement à reculer sa chaise et à se lever de table. Il hésita un instant entre le lit et la porte de la rue, et finalement choisit celle-ci. Il n'alla pas loin : il s'assit sur les marches, repliant les jambes, bombant ses épaules étroites, les coudes sur ses genoux et le menton dans ses mains.

Figé dans cette attitude, il ne pensait à rien. Il se reposait simplement, l'esprit pour ainsi dire endormi. Ses frères et sœurs rejoignirent d'autres enfants dans la rue et se mirent à jouer bruyamment autour de lui. Le globe électrique du coin éclairait leurs ébats. Lui demeurait morose et irritable, et les gosses le savaient, mais l'esprit d'aventure les poussait à le taquiner. Se tenant par les mains devant lui et se balançant en mesure, ils lui chantaient au visage des bouts rimés grotesques et peu flatteurs.

Au début, il grommelait des jurons à leur adresse, des jurons appris de divers contremaîtres. Mais, constatant la futilité de cette mesure et se souvenant de sa dignité, il retomba bientôt dans son silence obstiné.

Son frère Will, son puîné immédiat, qui venait de dépasser son dixième anniversaire, était le chef de la bande. Jeannot n'entretenait pas à son égard des sentiments particulièrement bienveillants. Sa vie avait été aigrie de bonne heure par l'obligation continuelle de céder à Will et de le laisser faire. Il sentait nettement que Will lui devait beaucoup et ne lui témoignait aucune gratitude. Dans les brumes du passé, au temps où lui-même prenait part aux jeux, il avait souvent été frustré de ses récréations par la nécessité de prendre soin de Will. Celui-ci était un bébé à cette époque, et alors comme maintenant sa mère passait ses journées à la filature. À Jeannot incombait la tâche de remplacer père et mère. Will semblait incarner le bénéfice de ce renoncement et de ces concessions perpétuelles. Bien bâti et assez résistant, il était aussi grand que son aîné et même plus lourd. On aurait pu croire que le sang de l'un avait été transfusé dans les veines de l'autre. Et on pouvait en dire autant au point de vue de l'humeur. Jeannot était fatigué, usé, incapable de réaction, tandis que son cadet semblait déborder d'exubérance.

La chanson moqueuse s'élevait de plus en plus fort. En passant devant lui, Will se pencha pour lui tirer la langue. Jeannot lança le bras en avant et saisit l'autre par le cou en même temps qu'il lui envoyait sur le nez un coup de son poing osseux : poing d'une maigreur pathétique, mais dont la puissance nocive fut démontrée par le hurlement de douleur de la victime.

Les autres enfants poussaient des cris d'effroi, tandis qu'Eugénie, la sœur de Jeannot, s'élançait dans la maison.

Jeannot jeta Will par terre, lui donna des coups de pied sauvages dans les tibias, puis lui frotta le visage dans la poussière. Et il ne le lâcha qu'après avoir plusieurs fois répété le pro-

cédé. La mère arriva sur ces entrefaites comme un tourbillon anémique d'inquiétude et de colère.

– Pourquoi ne me laisse-t-il pas tranquille ? répondit Jeannot à ses reproches. Ne voit-il pas que je suis fatigué ?

– Je suis aussi grand que toi ! hurla Will dans les bras maternels, le visage couvert de larmes, de sang et de poussière. Je suis déjà aussi grand que toi, et je grandirai encore. Alors je te rosserai... tu verras !

– Tu devrais travailler, puisque tu es si grand ! grogna Jeannot. Voilà ce qu'il te faut. Tu devrais travailler : et maman devrait t'envoyer à l'usine.

– Mais il est trop jeune ! protesta-t-elle. Ce n'est qu'un petit garçon.

– J'étais plus jeune que lui quand j'ai commencé à travailler.

Jeannot ouvrait encore la bouche, sur le point d'exprimer le sentiment d'injustice qu'il éprouvait, mais il la referma brusquement. Tournant d'un air sombre sur ses talons, il rentra dans la maison et alla se coucher. La porte de sa chambre restait ouverte pour laisser pénétrer la chaleur de la cuisine. En se déshabillant dans la pénombre, il entendit sa mère causer avec une voisine qui venait d'entrer. Sa mère pleurait et ponctuait ses paroles de soupirs de détresse.

– Je ne peux pas comprendre ce qu'a mon Jeannot dans le corps, disait-elle. Il n'était pas comme cela autrefois. Il était patient comme un ange...

« Et c'est un bon garçon, s'empressa-t-elle d'ajouter pour sa défense. Il travaille régulièrement, et il a commencé jeune. Mais ce n'était pas ma faute. Je fais de mon mieux, je vous le jure ! »

Des reniflements prolongés parvinrent à Jeannot de la cuisine, et Jeannot se murmura au moment où ses yeux se fermaient : J'te crois que je travaille régulièrement !

Le lendemain matin, il fut littéralement arraché de son sommeil par sa mère. Puis vinrent le maigre déjeuner, la marche dans l'obscurité, la pâle lueur du jour à travers les découpures des toits de l'entrée de l'usine. Un nouveau jour commençait entre tous les jours, et tous se ressemblaient.

Quelques diversions s'étaient cependant produites dans sa vie, au moment où il changeait d'emploi et quand il était malade. À l'âge de six ans, il tenait le rôle de petit père et de petite mère envers Will et les autres plus jeunes. À sept ans, il entra dans la filature, pour enrouler les bobines. À huit ans, il trouva de l'ouvrage dans une autre filature. Sa nouvelle tâche était extraordinairement facile. Il n'avait qu'à rester assis, un petit bâton dans les mains, et à guider un flot de tissu qui coulait devant lui. Ce flot sortait de la mâchoire d'une machine, passait sur un rouleau chaud et continuait sa route ailleurs. Mais il devait rester toujours à la même place, dans un coin obscur, avec un bec de gaz allumé au-dessus de sa tête : lui-même faisait partie du mécanisme.

Il se trouvait très heureux dans cet emploi, en dépit de la chaleur humide, car il était encore jeune, en proie à des songes et à des illusions. Et il concevait des rêves merveilleux en regardant la fuite incessante du tissu. Mais ce travail ne lui procurait pas d'exercice, ne faisait aucun appel à son intelligence, si bien qu'il rêva de moins en moins, son esprit s'engourdit et devint somnolent. Néanmoins, il gagnait deux dollars par semaine, et deux dollars représentaient la différence entre la famine aiguë et l'insuffisance chronique de nourriture. Mais, à neuf ans, il perdit sa place. La rougeole en fut cause. Après sa guérison, il trouva de l'embauche dans une verrerie. Il était mieux payé, et le travail exigeait quelque habileté. C'était du travail aux pièces,

et plus il se montrait adroit, plus il gagnait d'argent. Sous l'impulsion de ce stimulant, il s'affirma un ouvrier remarquable.

L'opération ne présentait aucune difficulté : il s'agissait d'attacher des bouchons de verre sur des flacons. Il portait à la taille un peloton de ficelle et tenait le récipient entre ses genoux pour se servir des deux mains. Assis et penché, dans cette position, il bombait ses épaules étroites et restait la poitrine contractée pendant dix heures par jour. Cela ne valait rien pour les poumons mais il ficelait ses trois cents douzaines de flacons quotidiennement.

Le surveillant, fier de lui, amenait des visiteurs, curieux de voir ce jeune garçon entre les mains de qui passaient tant de flacons dans une journée. Il avait atteint la perfection d'une machine. Toute perte d'effort était éliminée. Le moindre mouvement de ses bras maigres et de ses doigts fluets était rapide et sûr. À la suite de ce travail à haute tension, il éprouvait une grande nervosité. La nuit, il souffrait de crampes en dormant, et pendant le jour, il ne pouvait ralentir ni se reposer. Tendus à perpétuité, ses muscles ne cessaient de le tirailler. Son teint blêmit et sa toux s'aggrava. Puis une pneumonie s'abattit sur ses poumons débiles, et il perdit son emploi à la verrerie.

Ensuite, il retourna à la filature où il avait débuté en enroulant des bobines. Un avancement l'y attendait, par suite de sa réputation de bon travailleur. Il passerait ensuite à l'amidonnage, puis à l'atelier des métiers. Après quoi, il ne resterait plus d'autre progrès à faire que d'améliorer son rendement.

Les machines fonctionnaient plus vite qu'à son premier embauchage, mais son esprit travaillait plus lentement. Ses nuits d'autrefois étaient pleines de songes : aujourd'hui, il ne rêvait plus du tout. Une fois il s'était senti amoureux, au début de la période où il guidait le tissu sur le rouleau chaud ; plus âgée que lui, presque jeune femme, il l'avait aperçue à distance une demi-douzaine de fois tout au plus. Mais cela n'avait au-

cune importance. Sur la surface de toile qui lui passait devant les yeux se peignait un avenir magnifique où il accomplissait des prodiges de travail, inventait des machines merveilleuses, devenait le patron de la filature et finissait par la prendre dans ses bras et lui déposer sur le font un chaste baiser.

Mais cette aventure se passait voilà longtemps, bien longtemps, avant qu'il devînt trop vieux et trop fatigué pour aimer. D'ailleurs, elle s'était mariée et était partie et son esprit à lui s'était endormi. Ce fut cependant une idylle prodigieuse, et il se la rappelait souvent, comme d'autres se souviennent du temps où ils croyaient aux fées. Jamais il n'avait cru aux fées ni au père Noël, mais il avait ajouté foi, sans réserve, à l'avenir que son imagination brodait sur la toile mouvante.

De très bonne heure, il devint homme. À sept ans, au moment où il toucha son premier salaire, commença son adolescence. Il sentit se glisser en lui un certain sentiment d'indépendance, et les rapports se modifièrent entre sa mère et lui. Le fait de gagner son pain et d'accomplir son œuvre dans le monde le mettait sur un pied d'égalité avec elle. La virilité pleine et entière lui vint à onze ans, au moment où il trima pendant six mois dans l'équipe de nuit. Aucun enfant ne reste tel en travaillant de nuit.

Plusieurs grands événements passèrent dans sa vie. L'une de ces journées mémorables fut celle où sa mère acheta des pruneaux de Californie ; les deux autres, celle où elle fit du flan. Il se rappelait avec plaisir ces joies enfantines. Et, à cette occasion, sa mère lui avait parlé d'un mets délicieux qu'elle confectionnerait quelque jour, qu'elle appelait une « île flottante », quelque chose de meilleur encore que le flan ! Pendant des années, il attendit le jour où il s'attablerait devant cette merveille, puis la relégua dans les limbes des choses idéales et inaccessibles.

Un jour, il trouva sur le trottoir une petite pièce d'argent. Cela compta aussi dans sa vie pour un événement, tragique

même. Il comprit son devoir à l'instant où il vit briller la pièce, avant même de la ramasser. À la maison, comme d'habitude, il n'y avait pas assez à manger, et il aurait dû l'y rapporter comme il rapportait son salaire le samedi soir. La conduite à tenir ne comportait pas d'équivoque, mais jamais il n'avait pu dépenser son argent lui-même, et une folle envie de sucre candi le faisait languir. Il adorait les bonbons, goûtés seulement dans les grandes occasions de sa vie.

Il n'essaya pas de s'en faire accroire. Sa conscience l'avertissait qu'il commettait un péché, et il se livra à une orgie en achetant pour quinze *cents* de sucre candi. Il réserva dix *cents* en vue d'une débauche future, mais, peu accoutumé à porter de l'argent sur lui, il les perdit. Ce déboire, se produisant au moment où le remords bourrelait son âme, lui fit l'effet d'une punition divine, et il crut sentir le voisinage d'un Dieu terrible et coléreux. Dieu l'avait vu et châtié sans tarder, sans même lui accorder la jouissance complète de son péché.

Il se rappelait toujours cet incident comme l'action la plus criminelle de sa vie, et sa conscience se réveillait à intervalles pour le pincer à ce souvenir : c'était son ver rongeur. Sa nature et les circonstances se combinaient pour lui faire regretter cet acte. La façon dont il avait dépensé l'argent ne le satisfit point. Il aurait pu le placer de façon plus judicieuse, et, en dépit de l'expérience acquise postérieurement sur la vivacité de Dieu, déjouer celui-ci en dépensant le quart de dollar d'un seul coup. Il répartissait rétrospectivement cette somme de mille manières différentes et meilleures les unes que les autres.

Il retrouvait, a posteriori pour ainsi dire, un autre souvenir vague et confus, associé à l'ineffaçable cruauté de certains coups de pieds jadis prodigués par son père. Cette sensation rétrospective ressemblait plutôt à un cauchemar qu'à la vision d'un événement concret, quelque chose d'analogue à la terreur d'un homme qui se sent tomber en dormant, en vertu d'une mémoire ancestrale remontant à l'antiquité la plus reculée.

Ce souvenir particulier ne se présentait jamais à Jeannot en plein jour ni à l'état de veille, mais lui revenait la nuit, dans son lit, au moment où l'intelligence s'enfonce et se dissout dans le sommeil. Éveillé en sursaut au premier choc de l'épouvante, il s'imaginait couché en travers au pied du lit où il entrevoyait vaguement les formes de son père et de sa mère. Il ne discernait jamais nettement les traits de son père, et l'unique impression qu'il eût conservée de lui était l'impitoyable brutalité de ses coups de pied.

Sa mémoire, ainsi hantée de lointains souvenirs, n'enregistrait guère d'événements plus récents. Toutes ses journées se ressemblant, hier ou l'an dernier lui faisaient à peu près le même effet qu'un siècle ou une minute. Rien ne lui arrivait jamais. Aucun fait ne marquait pour lui le progrès de la durée. Le temps ne marchait pas, mais demeurait tranquille à perpétuité. Seules les machines remuaient, mais elles se mouvaient dans le néant, en dépit de ce qu'elles fonctionnaient de plus en plus vite.

Quand il atteignit ses quatorze ans, il alla travailler à l'amidonnage. Ce jour fit époque dans sa vie. Enfin quelque chose arrivait dont il conserverait le souvenir au-delà d'une nuit de sommeil ou d'une semaine entre deux payes. C'était le début d'une ère nouvelle et comme une olympiade du machinisme. « Quand j'ai commencé... » ou « avant », ou « après que j'ai commencé à travailler à l'amidonnage », ces phrases lui revenaient fréquemment aux lèvres.

Il célébra son seizième anniversaire en entrant dans l'atelier des métiers et en prenant possession de l'un d'eux. Il retrouvait ici un stimulant, car c'était du travail aux pièces. Et il y excellait, son argile ayant été machinalement moulée et entraînée au parfait machinisme. À la fin du trimestre, il actionnait deux métiers et, plus tard, on lui en confia trois et quatre.

À la fin de la seconde année dans ce nouvel emploi, il produisit plus de mètres de tissu qu'aucun autre tisserand, et plus

du double de la production des moins habiles. Et à la maison les choses commençaient à prendre meilleure tournure à mesure qu'il approchait du développement maximum de sa puissance de gain. Il ne s'ensuivait pas, cependant, que ce surplus de salaire excédât les besoins de la maisonnée. Car les enfants, en grandissant, mangeaient davantage. Ils allaient à l'école, et les livres scolaires coûtent cher. À certains moments, plus il travaillait vite, plus le prix de la vie montait rapidement. Le loyer même augmentait, bien que le logement se dégradât de plus en plus, faute de réparations.

Il avait grandi, mais cet accroissement de hauteur ne faisait qu'accentuer sa maigreur. En outre, il devenait de plus en plus nerveux, et par suite de plus en plus morose et irritable. Les enfants, au prix de plusieurs expériences amères, avaient appris à ne pas se trouver sur son chemin. Sa mère le respectait en proportion de sa facilité de gain, mais son respect se teintait plus ou moins de crainte.

Pour lui, la vie était sans joie. Jamais il ne regardait défiler la procession des jours. Il passait les nuits dans un sommeil inconscient et spasmodique. Le reste du temps, il travaillait, et alors sa conscience devenait mécanique. À part cela, son esprit demeurait vide. Il ne professait aucun idéal et n'entretenait qu'une seule illusion, à savoir qu'il buvait d'excellent café. Il se réduisait à l'état de bête de somme, dépourvue de toute vie mentale ; cependant dans les cryptes inconnues de son cerveau, sans qu'il s'en rendît compte, s'opérait le pesage et le tri de toutes ses heures de travail, de tous les mouvements de ses mains, de tous les tiraillements de ses membres, et ces prodromes s'orientaient vers une future ligne de conduite, qui devait l'étonner lui-même autant que tout son petit monde.

Le printemps tirait à sa fin quand, un soir, il revint du travail avec un sentiment de fatigue plus qu'ordinaire. Au moment où il se mit à table, l'air était chargé d'une vague expectative qui n'attira point son attention. Il s'assit dans un silence maussade,

mangeant machinalement ce qui se trouvait devant lui. Les enfants poussaient des « hum ! » et des « ah ! » en faisant claquer leurs langues. Mais il demeurait sourd à ces manifestations.

– Sais-tu ce que tu manges ? demanda enfin sa mère au désespoir.

Vaguement, il regarda le plat posé devant lui, puis elle-même.

– C'est de l'« île flottante ! » annonça-t-elle triomphalement.

– Oh ! fit-il.

Et après deux cuillerées, il ajouta :

– Je crois que je n'ai pas faim ce soir.

Il laissa tomber la cuiller, repoussa sa chaise et se leva de table avec un air de lassitude.

– Je vais me coucher.

Ses pieds traînaient plus lourdement que de coutume sur le carrelage de la cuisine. Le déshabillage lui parut une œuvre de titan, une futilité monstrueuse, et il pleurait de faiblesse en se glissant entre les draps, un pied encore chaussé. Il avait conscience de quelque chose qui lui montait à la tête, s'y enflait et lui épaississait la cervelle tout en l'allégeant. Ses maigres doigts lui paraissaient aussi gros que son poignet, et, à leurs extrémités, il éprouvait une sensation lointaine, vague et légère comme son cerveau. Les reins lui faisaient horriblement mal. Il souffrait dans tous les os et dans tout le corps. Et dans sa tête commençaient à retentir les craquements, chocs, fracas et rugissements d'un million de métiers. Tout l'espace se remplissait d'un vol de navettes. Elles allaient et venaient, s'entremêlant aux étoiles. Lui-même manœuvrait un millier de métiers et les activait sans cesse, tandis que sa cervelle, se déroulant de plus en plus vite, alimentait les mille navettes en plein vol.

Il n'alla point travailler le lendemain matin, trop occupé à ce colossal tissage sur les mille métiers en activité dans sa tête. Sa mère partit pour l'usine après avoir envoyé chercher le docteur. Celui-ci déclara que c'était une attaque sérieuse de grippe. Eugénie servit d'infirmière et accomplit ses prescriptions.

C'était une attaque très sérieuse : une semaine s'écoula avant que Jeannot pût s'habiller et se traîner en vacillant sur le plancher. Encore une semaine, dit le docteur, et il pourrait retourner au travail. Le contremaître de l'atelier des métiers vint le voir, le dimanche suivant après-midi, premier jour de sa convalescence, et assura la mère que son garçon était le meilleur tisserand de la fabrique. On lui garderait sa place. Il pourrait reprendre son travail dès lundi en huit.

– Pourquoi ne remercies-tu pas monsieur ? demanda sa mère avec inquiétude... Il a été trop malade pour redevenir tout de suite lui-même, expliqua-t-elle au visiteur en guise d'excuse.

Jeannot assis, le dos bombé, regardait fixement le sol. Il demeura dans la même posture longtemps après le départ du contremaître. Dehors, il faisait chaud, et dans l'après-midi il se reposa sur les marches. Ses lèvres remuaient de temps à autre. Il paraissait perdu dans des calculs sans fin.

Le lendemain matin, dès que se fit sentir la chaleur, Jeannot reprit sa place sur les marches. Cette fois, il apportait du papier et un crayon pour continuer ses calculs, qu'il poursuivit à grand'peine et avec une constance étonnante.

– Qu'est-ce qui vient après les millions ? demanda-t-il à midi, quand Will revint de l'école. Et comment calcule-t-on en millions ?

Cet après-midi-là, il termina sa tâche. Chaque jour, mais sans papier ni crayon, il revint s'asseoir sur le seuil. Il semblait s'intéresser prodigieusement à l'arbre unique qui poussait de l'autre côté de la rue. Il l'observait durant des heures, sans se

lasser de voir le vent balancer les branches et faire frissonner les feuilles. Durant toute la semaine, il parut absorbé dans une profonde communion avec lui-même. Le dimanche, assis comme toujours sur les marches, il éclata de rire à plusieurs reprises, à la grande inquiétude de sa mère qui ne l'avait pas entendu rire depuis des années.

Le lendemain, avant l'aurore, elle vint le secouer dans son lit. Ayant dormi son content toute la semaine, il s'éveilla aisément, sans se débattre ni s'accrocher à la literie quand elle essaya de le découvrir.

Il demeura tranquille et parla d'un ton tranquille :

– C'est inutile, maman.

– Tu vas être en retard, dit-elle, sous l'impression qu'il était encore abruti de sommeil.

– Je suis bien éveillé, maman, et je te répète que c'est inutile. Tu feras mieux de me laisser en paix. Je ne veux point me lever.

– Mais tu vas perdre ton emploi ! s'écria-t-elle.

– Je ne me lèverai pas ! déclara-t-il d'une voix étrangement calme.

Elle-même n'alla point à l'usine ce matin-là. Voici une maladie différente de toutes celles qu'elle connaissait. Elle pouvait comprendre la fièvre et le délire, mais ceci était de la folie. Elle le recouvrit et envoya vivement Eugénie chercher le médecin.

Quand ce personnage arriva, Jeannot dormait paisiblement : il s'éveilla de même et se laissa tâter le pouls.

– Il n'a rien, déclara le médecin. Il est très affaibli, voilà tout, et n'a guère de viande sur les os.

– Il a toujours été comme cela, dit sa mère.

– Maintenant, va-t’en, maman, et laisse-moi finir mon somme.

Jeannot parlait d’une voix calme et, s’enroulant dans ses couvertures, il se rendormit doucement.

À dix heures, il s’éveilla, s’habilla, puis passa dans la cuisine, où il trouva sa mère avec un visage inquiet.

– Je m’en vais, maman, annonça-t-il, et je viens seulement te dire au revoir.

Levant les bras au ciel, elle s’écroula sur une chaise et se mit à pleurer. Il attendit avec patience.

– J’aurais dû m’en douter, dit-elle en sanglotant. Où vas-tu ? demanda-t-elle enfin, éloignant son tablier de sa figure et le regardant avec un abattement mêlé de curiosité.

– Je n’en sais rien. N’importe où.

En prononçant ces mots, il voyait en lui-même, avec une netteté éblouissante, l’arbre de l’autre côté de la rue. Cette vision semblait tapie sous ses paupières et prête à se réaliser quand il voudrait.

– Et ton travail ? demanda-t-elle d’une voix tremblante.

– Je ne travaillerai jamais plus !

– Mon Dieu, Jeannot ! pleurnicha-t-elle. Ne dis pas chose pareille !

Cette façon de parler lui semblait un blasphème. Elle était scandalisée comme une mère qui entend son enfant nier l’existence de Dieu.

– Mais qu’est-ce que tu t’es mis dans la tête, à cette heure ? demanda-t-elle avec une vaine tentative de sévérité.

– Des chiffres, répondit-il, rien que des chiffres. J'ai fait beaucoup de calculs, cette semaine, et obtenu des résultats surprenants.

– Je ne vois pas ce que les chiffres viennent faire là-dedans, dit-elle en reniflant.

Jeannot esquissa un vague sourire, et sa mère éprouva un choc en constatant chez lui l'absence persistante de toute susceptibilité et irritabilité.

– Je vais te l'expliquer, dit-il. Je suis très fatigué. Quelle en est la cause ? Des mouvements. J'ai fait des mouvements depuis ma naissance. Je suis las. Je suis las. Maintenant c'est fini. Te rappelles-tu le temps où je travaillais à la verrerie ? Je bouchais trois cents douzaines de flacons par jour, je compte une dizaine de mouvements pour chacun d'eux : cela fait trente-six mille mouvements par journée, soit, en dix jours, trois cent soixante mille, et, en un mois, un million quatre-vingt mille gestes. Négligeons les quatre-vingt mille, – et il parlait avec la bienfaisance complaisante d'un philanthrope, – reste un million de mouvements par mois, c'est-à-dire douze millions de mouvements par an.

« Aux métiers, j'en faisais le double, soit vingt-cinq millions de mouvements par an, et il me semble que je m'agite comme cela depuis un million d'années.

« Or, cette semaine, je n'ai pas bougé du tout. Voici des heures et des heures que je ne fais pas un seul geste. Et je trouve magnifique de rester assis là à ne rien faire pendant des heures et des heures. Jamais auparavant je n'avais goûté le bonheur : je n'en avais pas le loisir. J'ai remué tout le temps : ce n'est pas le moyen d'être heureux, et je ne remuerai plus. Désormais je m'immobilise, je m'asseois, je me délasse, je me repose encore, et je recommence à me reposer !

– Mais que vont devenir Will et les enfants ? demanda-t-elle avec désespoir.

– Ah, voilà ! Will et les enfants, répéta-t-il, sans la moindre amertume dans la voix.

Depuis longtemps, il connaissait les ambitions de sa mère pour son cadet, mais cette pensée ne lui inspirait plus de rancœur. Il ne se tracassait plus de rien, pas même de cela.

– Je sais, maman, ce que tu projetais pour Will : le laisser à l'école pour en faire un comptable. Mais c'est inutile, je m'en vais. Il faudra qu'il travaille.

– Et après t'avoir élevé comme je l'ai fait ! dit-elle en pleurant, remettant son tablier sur son visage en dépit de ses bonnes résolutions.

– Tu ne m'as jamais élevé, répondit-il avec une bienveillance attristée. Je me suis élevé tout seul, maman, et j'ai élevé Will. Il est plus gras que moi, et plus lourd, et plus grand. Quand j'étais gosse, je crois bien que je n'ai pas eu suffisamment à manger. Peu d'années après la naissance de l'autre, j'étais à l'atelier et j'ai gagné la pâtée pour lui aussi. Mais tout cela est fini. Will peut se mettre à la besogne comme moi, ou aller au diable, je m'en fiche ! Je suis fatigué. Je pars. Ne veux-tu pas me dire adieu ?

Pas de réponse. La tête couverte de son tablier, elle pleurait. Il s'arrêta un instant sur le pas de la porte.

– Je déclare que j'ai fait de mon mieux, dit-elle en sanglotant.

Il sortit de la maison et descendit la rue. Un pâle contentement s'esquissa sur son visage à la vue de l'arbre solitaire. Bibi ne va plus se la fouler, se dit-il à mi-voix. Il jeta vers le ciel un regard ardent, mais les rayons du soleil l'éblouirent et l'aveuglèrent.

C'était une longue marche qu'il entreprenait, mais il n'allait pas vite. Il passa devant la filature. Le bourdonnement étouffé de la salle des métiers lui parvint aux oreilles et le fit sourire, d'un sourire doux et paisible. Il n'éprouvait nulle haine, même contre le tapage criard des machines. Son esprit n'abritait aucune rancœur, rien qu'un désir immodéré de repos.

Les maisons et les usines devenaient plus rares et les espaces découverts se multipliaient à mesure qu'il approchait de la campagne. Enfin, laissant la ville derrière lui, il s'engagea dans un sentier de verdure ; il avait moins l'air d'un homme que d'une caricature d'humanité : morceau de vie tordu, rabougri, innommable, il se traînait comme un singe maladif, les bras pendants, les épaules rentrées en avant, la poitrine étroite ; grotesque et terrible.

En passant près d'une petite gare, il se coucha dans l'herbe au pied d'un arbre, et resta là tout l'après-midi. Il somnolait de temps à autre, et ses muscles s'agitaient pendant son sommeil. Éveillé, il restait étendu sans mouvement, observant les oiseaux ou regardant le ciel à travers les branches de l'arbre protecteur. Une ou deux fois, il éclata d'un rire sans rapport avec rien de ce qu'il pouvait voir ou sentir.

Quand le crépuscule s'évanouit dans l'ombre du soir, un train grondant entra en gare. Pendant que la locomotive refoulait des wagons sur une voie de garage, Jeannot se glissa le long du train, poussa la porte latérale d'un wagon vide et y grimpa avec une laborieuse maladresse. Il referma la porte. Le train siffla. Jeannot, couché sur le dos, sourit dans l'obscurité.

# LE CHINAGO[3]

Le corail croît, le palmier pousse, mais l'homme disparaît.

(Proverbe tahitien.)

Ah-Cho ne comprenait pas le français. Assis dans la salle bondée du tribunal, il écoutait, plein de lassitude et d'ennui, le bavardage incessant et explosif de tel ou tel fonctionnaire. Tout cela n'était que babillage aux oreilles d'Ah-Cho : il s'étonnait de la stupidité de ces Français à qui il fallait si longtemps pour découvrir l'assassin de Choung-Ga, que d'ailleurs ils ne découvriraient pas du tout. Les cinq cents coolies de la plantation savaient qu'Ah-San, le meurtrier, n'avait même pas été arrêté. Il est vrai que tous les coolies étaient convenus secrètement de ne pas porter témoignage les uns contre les autres ; néanmoins, la chose paraissait si simple que les Français auraient dû discerner la culpabilité d'Ah-San. Ils étaient décidément bien bêtes, ces Français !

Ah-Cho n'avait rien fait dont il pût s'alarmer, ni pris la moindre part au meurtre. Il est évident qu'il y avait assisté, et Van Hooter, le surintendant de la plantation, s'était précipité dans le baraquement immédiatement après et l'avait pris là avec quatre ou cinq autres camarades. Mais qu'importe ? Choung-Ga avait reçu deux coups de poignard seulement. Il saute aux yeux que cinq ou six hommes, à coups de poignard, ne peuvent infli-

---

[3] *The Chinago.*

ger deux blessures : deux hommes, tout au plus, pouvaient avoir fait le coup, en frappant chacun une fois.

Ainsi raisonnait Ah-Cho lorsque, avec ses quatre compagnons, il avait accumulé mensonges sur mensonges et obstructions sur faux-fuyants devant la justice. Ayant entendu le bruit de la tuerie, ils étaient accourus, comme Van Hooter, arrivant avant lui, voilà tout, sur la scène de l'assassinat. De fait, Van Hooter affirmait que, se promenant près de là par hasard, et attiré par le vacarme d'une rixe, il était resté cinq minutes au moins à l'intérieur du baraquement ; qu'en y pénétrant, il avait déjà trouvé les prévenus ; et qu'ils ne venaient pas d'entrer immédiatement, sans quoi il les aurait vus passer, puisqu'il se tenait devant l'unique porte. Et puis, quoi ? Ah-Cho et ses quatre co-détenus avaient juré que Van Hooter se trompait. On finirait par les relâcher. Aucun d'eux n'en doutait. On ne peut décemment trancher la tête à cinq hommes pour deux coups de poignard. En outre, aucun diable blanc n'assistait à l'assassinat. Ces Français sont si bêtes ! En Chine, Ah-Cho le savait bien, le juge les aurait tous condamnés à la torture et eût vite fait d'apprendre la vérité. Mais ces sots de Français n'employaient pas la torture ! Partant, ils ne sauraient jamais qui avait tué Choung-Ga.

Mais Ah-Cho ne comprenait pas tout. La Compagnie anglaise propriétaire de la plantation avait, à grands frais, importé à Tahiti les cinq cents coolies. Les actionnaires réclamaient des dividendes et la Compagnie n'en avait pas encore distribué ; c'est pourquoi la Compagnie n'était pas disposée à laisser ses ouvriers si coûteux prendre l'habitude de s'entre-tuer.

Ah-Cho ne saisissait pas la subtilité de ces détails. Assis dans la salle du tribunal, il attendait le jugement erroné qui le libérerait avec ses acolytes pour retourner à la plantation travailler selon les termes de leur contrat. Ce jugement ne tarderait guère à être rendu. Les débats touchaient à leur fin. Il le voyait

bien. Plus de témoignages ni de bavardages. Manifestement, les diables français, fatigués eux-aussi, attendaient le jugement.

Entre-temps, il se remémorait l'époque de sa vie où, après avoir signé le contrat, il s'était embarqué pour Tahiti. L'existence était pénible dans son village côtier, et il s'était trouvé heureux de s'engager à travailler pendant cinq années dans les mers du Sud au prix de cinquante *cents* mexicains par jour. Il connaissait dans son village des hommes qui peinaient toute l'année pour dix dollars mexicains et des femmes pour cinq dollars ; et dans les maisons de boutiquiers certaines servantes recevaient quatre dollars pour toute une année de service. Et lui allait toucher cinquante cents par jour : pour un seul jour ! une somme princière !

Qu'importait la durée du travail ? Au bout de cinq ans, il reviendrait – c'était spécifié dans le contrat – et dès lors il n'aurait plus besoin de travailler. Il serait riche pour la vie, avec une maison à lui, une femme et des enfants qui en grandissant apprendraient à le vénérer. Oui, et derrière la maison, il cultiverait un jardinet, asile de méditation et de repos, avec des poissons rouges dans un lac minuscule, et des harpes éoliennes tintant dans les arbres : tout cela entouré d'une haute muraille pour que sa méditation et son repos fussent à l'abri de tout dérangement.

Eh bien, il avait déjà accompli trois années de travail sur cinq. Ses gains faisaient déjà de lui un personnage cossu pour son village natal, et deux années seulement s'interposaient entre la plantation de coton de Tahiti et le repos dans la méditation au pays. Mais en ce moment il perdait de l'argent par suite de sa malencontreuse présence sur le théâtre du meurtre de Choung-Ga.

Voilà trois semaines qu'on le gardait en prison et chaque jour de ces trois semaines représentait pour lui une perte de cinquante cents. Heureusement la sentence allait bientôt être prononcée et il retournerait au travail.

Ah-Cho, âgé de vingt-deux ans, s'estimait favorisé du sort ; doué d'un excellent caractère, il souriait facilement. Malgré la maigreur ascétique de son corps, il avait un visage rebondi : rond comme la lune, il rayonnait d'une complaisance et d'une bienveillance peu communes parmi ses compatriotes. Et son extérieur ne mentait pas. Jamais il ne causait d'ennuis à personne, jamais il ne prenait part aux querelles. Il ne jouait pas : son âme ne possédait pas la dureté nécessaire à celle d'un joueur de hasard. Il se contentait de petites choses et de plaisirs simples. Le calme et la fraîcheur du soir après le travail en plein soleil dans les champs de coton lui procuraient une satisfaction infinie. Il pouvait demeurer assis pendant des heures à contempler une fleur solitaire ou méditer sur les mystères et énigmes philosophiques de la vie. Un héron bleu debout sur un minuscule croissant de sable, l'éclair argenté d'une troupe de poissons-volants, un couchant de perle et de rose sur le lagon suffisaient à lui faire oublier la procession monotone des jours et le lourd fouet de Van Hooter.

Van Hooter était une brute, une brute immonde. Mais il gagnait bien son salaire. Il savait faire rendre à ses cinq cents esclaves leur dernier atome de force ; car c'étaient de véritables esclaves jusqu'au terme de leur engagement.

Une fois, au commencement de la première année des contrats de travail, il avait tué un coolie d'un seul coup de poing. Sans lui écraser la tête comme une coquille d'œuf, le coup avait suffi à en brouiller le contenu, et l'homme mourut après une semaine de souffrances. Cependant les Chinois ne portèrent pas plainte devant les diables français qui gouvernent Tahiti. C'était à eux de se tenir sur leurs gardes. Van Hooter constituait pour eux le problème à résoudre. Ils devaient éviter sa colère comme ils évitaient les mille-pieds venimeux qui se cachent dans l'herbe ou rampent dans les dortoirs à la saison des pluies.

Les Chinagos – tel est le nom que leur donnaient les indolents indigènes à peau brune, – s'arrangeaient pour ne pas trop

déplaire à Van Hooter, ce qui revient à dire qu'ils lui fournissaient un abondant rendement de travail.

Ce coup de poing de Van Hooter valut des milliers de dollars à la Compagnie, et le garde-chiourme ne fut jamais inquiété le moins du monde.

Qu'importaient Van Hooter et son redoutable poing ? Quant à la victime, un simple Chinago, après tout ! En outre, il était mort d'un coup de soleil, comme en témoignait le certificat du docteur.

À vrai dire, de mémoire d'homme à Tahiti, jamais personne n'y est mort d'insolation. Mais c'était précisément ce qui faisait de la mort du Chinago un cas unique, comme le déclara le médecin dans son rapport : il était très loyal. Les dividendes devaient être payés, sans quoi un échec de plus viendrait s'ajouter à tous ceux qui constituent l'histoire de Tahiti.

Ah-Cho s'étonnait que le jugement fût si long à formuler. Pas un des accusés n'avait porté la main sur Choung-Ga. Ah-San seul l'avait tué, l'empoignant par sa natte et lui renversant la tête, puis, de derrière, allongeant le bras et lui plantant son couteau dans le corps à deux reprises. Ah-Cho se représentait la scène du meurtre, la rixe, l'échange de grossières injures à l'adresse de vénérables ancêtres, de malédictions lancées sur des générations à naître, puis le bond d'Ah-San saisissant Choung-Ga par sa natte, le poignard s'enfonçant deux fois dans la chair, enfin la porte ouverte avec fracas, l'irruption de Van Hooter, la ruée vers la sortie, l'évasion d'Ah-San, Van Hooter refoulant les autres dans le coin à coups de ceinture et tirant un coup de revolver pour appeler du renfort.

Ah-Cho frissonnait en revivant cette scène. Un coup de courroie lui avait meurtri la joue en enlevant un peu de peau. Van Hooter avait indiqué du doigt cette meurtrissure lorsque, au banc des témoins, il avait reconnu l'identité d'Ah-Cho. Main-

tenant seulement les marques disparaissaient. C'était un fameux coup ! Un demi-pouce plus loin et il lui crevait l'œil.

Il resta assis, impassible, pendant que le juge prononçait la sentence. Les visages de ses quatre compagnons demeuraient également calmes. Et ils conservèrent leur indifférence lorsque l'interprète leur expliqua que tous les cinq étaient coupables du meurtre de Choung-Ga, qu'Ah-Chow serait guillotiné, qu'Ah-Cho ferait vingt ans de bagne en Nouvelle-Calédonie, où Wong-Li passerait douze années et Ah-Tong dix.

Il était parfaitement inutile de s'emporter à ce sujet. Ah-Chow lui-même resta aussi dépourvu d'expression qu'une momie, bien qu'on dût lui trancher la tête.

Le juge ajouta quelques mots, et l'interprète expliqua que les graves meurtrissures infligées au visage d'Ah-Chow par la courroie de Van Hooter permettaient de reconnaître son identité sans hésitation possible : puisqu'il fallait un condamné à mort, autant celui-là qu'un autre. De même les meurtrissures de la figure d'Ah-Cho, moins graves pourtant, fournissaient une preuve concluante de sa présence et sans doute de sa participation au meurtre et justifiaient sa condamnation à vingt ans de travaux forcés. Et ainsi de suite, la proportion de chaque sentence s'expliquant en raison décroissante jusqu'aux dix années d'Ah-Tong. En conclusion de ce verdict, le juge formula l'espoir que la leçon profiterait aux Chinagos : car ils devaient apprendre qu'à Tahiti aucun cataclysme ne saurait empêcher le triomphe de la loi.

Les cinq Chinagos se laissèrent reconduire en prison, sans manifester ni surprise ni chagrin. Une sentence inattendue était tout à fait conforme à l'expérience acquise dans leurs rapports avec les diables blancs. De la part de ceux-ci, un Chinago ne s'attendait guère qu'à de l'inattendu. Ce sévère châtiment pour un crime qu'ils n'avaient pas commis ne les étonnait pas plus que la plupart des étrangetés perpétrées par les blancs.

Durant les semaines qui suivirent, Ah-Cho observa souvent son camarade Ah-Chow avec une discrète curiosité. Celui-ci devait avoir la tête coupée au moyen de la guillotine qu'on était en train d'ériger sur la plantation. Inutile pour lui de songer au déclin des années ou à la retraite dans un jardin tranquille. Ah-Cho se lançait dans des spéculations philosophiques sur la vie et la mort.

Pour sa part, il ne perdait pas la tête et ne se faisait pas de bile. Vingt ans n'étaient que vingt ans. Son jardin reculait d'autant, voilà tout. Jeune encore, il avait dans le sang toute la patience asiatique. Il attendrait ces vingt ans : alors les ardeurs de son être apaisées, il n'en apprécierait que mieux la sérénité de son jardin de rêve. Il songea à lui donner un nom : il l'appellerait « Le Jardin du Calme Matinal ».

Cette bonne idée le rendit heureux toute la journée, et lui inspira une maxime morale sur la vertu de la patience, maxime qui apporta une immense consolation à ses camarades, surtout à Wong-Li et Ah-Tong. Mais Ah-Chow y demeura indifférent. Sa tête devait être séparée de ses épaules dans un délai si proche que, franchement, il n'avait plus besoin de patience pour attendre cet événement. Il fumait bien, mangeait bien, dormait bien, et ne se tracassait pas de la lenteur du temps.

Cruchot était un gendarme. Il avait fait vingt ans de service aux colonies, depuis le Niger et le Sénégal jusqu'à l'Océanie, et ces vingt années n'avaient pas sensiblement allégé sa lourdeur d'esprit. Il restait aussi obtus qu'en sa jeunesse, quand il cultivait la terre dans le midi de la France. On lui avait inculqué la discipline et la crainte de l'autorité, et entre Dieu et le maréchal des logis il n'établissait guère de distinction dans la mesure de son obéissance passive. En fait, le maréchal des logis lui paraissait plus grand que Dieu, sauf le dimanche, où les porte-voix du Seigneur avaient la parole. En temps ordinaire, Dieu était très loin, tandis que le margis rôdait toujours à proximité.

Ce fut Cruchot qui fut chargé d'aller chercher le condamné à la prison. Or le Président du tribunal avait donné la veille au soir un grand dîner au commandant et aux officiers du navire de guerre en rade. Lorsqu'il rédigea l'ordre, sa main tremblait tellement et les yeux lui faisaient si mal qu'il ne relut pas ce qu'il venait d'écrire. Après tout, ce n'était que l'arrêt de mort d'un Chinago. Il ne s'aperçut pas qu'il avait omis la dernière lettre du nom d'Ah-Chow. L'ordre portait donc le nom d'Ah-Cho, et quand Cruchot présenta cet ordre au geôlier, celui-ci lui livra le détenu Ah-Cho. Cruchot fit monter le prisonnier près de lui sur le siège d'une voiture derrière les deux mules et prit les rênes.

Ah-Cho était heureux de se retrouver au soleil. Assis près du gendarme, il rayonnait. Il devint plus radieux que jamais en constatant que les mules prenaient la direction du sud, vers Atimaono. Sans nul doute Van Hooter avait besoin de lui pour le travail. Très bien, il s'acharnerait à la besogne ; jamais il ne donnerait à Van Hooter l'occasion de se plaindre.

La journée était chaude, l'alizé ne soufflant pas ce jour-là. Cruchot transpirait, et Ah-Cho en faisait autant. Mais c'était Ah-Cho qui se souciait le moins de la chaleur. Il trimait depuis trois ans sur cette plantation. Radieux, il débordait de belle humeur à tel point que Cruchot, malgré son esprit lourd, s'en étonna.

– Tu es bien gai ! remarqua-t-il.

Ah-Cho fit un signe affirmatif et redoubla de bonne humeur. À la différence du juge, le gendarme lui parlait en canaque, langue connue de tous les diables blancs, y compris Ah-Cho.

– Tu ris trop ! avertit le gendarme. En un pareil jour, on devrait avoir le cœur plein de larmes.

– Je suis content d'être sorti de prison.

– C'est tout ça qui te fait rire ?

Le gendarme haussa les épaules.

– N’est-ce pas assez ?

– Ce n’est point parce qu’on va te couper la tête que tu es content ?

Ah-Cho le regarda avec une perplexité soudaine et déclara :

– Mais je vais à Atimaono pour travailler sur la plantation sous les ordres de Van Hooter. Ne me mènes-tu pas à Atimaono ?

Le gendarme caressa pensivement ses longues moustaches.

– Diable, diable ! dit-il enfin en faisant claquer son fouet. Ainsi tu ne sais rien ?

– Qu’y a-t-il à savoir ? Van Hooter ne veut-il plus que je travaille pour lui ?

Ah-Cho commençait à se sentir vaguement alarmé.

– Tu n’y travailleras certainement plus après aujourd’hui, dit le gendarme en riant de bon cœur. – Il appréciait la plaisanterie. – Vois-tu, tu ne pourras plus travailler à dater de ce jour. Un homme sans tête ne peut pas travailler, hein ?

Il donna un coup de pouce dans les reins du Chinago en pouffant de rire.

Ah-Cho garda le silence pendant que les mules trottaient en parcourant un autre kilomètre sous le soleil ardent. Puis il demanda :

– Est-ce que Van Hooter va me couper le cou ?

Cruchot sourit en faisant un signe affirmatif.

– Il y a erreur, dit gravement Ah-Cho. Je ne suis pas le Chinago à qui l’on doit couper le cou. Je suis Ah-Cho.

L'honorable juge a décidé que je passerais vingt années en Nouvelle-Calédonie.

Il enfla ses joues et essaya d'affecter un air terrible.

– Je te dis et redis que je ne suis pas... risqua encore Ah-Cho.

– Silence ! rugit le gardien.

Après cela ils roulèrent longtemps sans mot dire. Il y avait vingt-cinq kilomètres de Papéiti à Atimaono, et plus de la moitié de cette distance était couverte quand le Chinago reprit la parole.

– Je t'ai vu dans la salle d'audience, pendant que l'honorable juge examinait notre culpabilité, débuta-t-il. Très bien. Ne te rappelles-tu pas que cet Ah-Chow, qui fut condamné à avoir la tête tranchée, était un grand bonhomme, tandis que moi, regarde !

Il se leva soudain, et Cruchot constata qu'il était petit. En même temps la vision lui revint de cet Ah-Chow, photographié dans sa mémoire comme un homme de haute taille. Au gendarme, tous les Chinagos paraissaient identiques : par la figure ils se ressemblaient tous. Mais il savait apprécier la différence entre grandeur et petitesse, et il comprit que l'homme assis près de lui sur le siège n'était pas le bon. Il retint brusquement les mules, si bien que la flèche, comme lancée en avant, souleva leurs colliers.

– Tu vois, il y a erreur ! dit Ah-Cho, souriant agréablement.

Mais Cruchot réfléchissait et regrettait d'avoir arrêté son attelage. Il n'avait pas à tenir compte d'une méprise du juge, ni à chercher comment la réparer : mais il savait qu'on lui avait donné l'ordre de conduire ce Chinago à Atimaono, et son devoir était d'obéir.

Un jour, voilà longtemps, il avait essayé de réfléchir pour eux, et son brigadier lui avait dit : « Cruchot, vous êtes un sot ! Plutôt vous le saurez, mieux cela vaudra pour vous. Vous n'avez pas à penser : vous n'avez qu'à obéir et laisser la réflexion à vos supérieurs. »

Il rougissait encore au souvenir de cette réprimande. En outre, s'il retournait à Papéiti, il retarderait l'exécution à Atimaono, et au cas où il se serait trompé en revenant sur ses pas, il recevrait un blâme du maréchal des logis qui attendait le prisonnier et il en recevrait un autre de ses supérieurs à Papéiti.

Il toucha les mules du fouet et remit la voiture en marche. Il était déjà une demi-heure en retard, et le margis serait sûrement en colère. Il pressa un peu l'attelage. Plus Ah-Cho persistait à expliquer l'erreur, plus Cruchot s'obstinait dans son mutisme. La conscience qu'il n'avait pas affaire au vrai condamné n'améliorait pas son humeur. L'idée que ce n'était pas sa faute lui faisait prendre sa mauvaise action pour une bonne conduite. Plutôt que d'encourir les reproches du margis, il eût volontiers mené à leur perte une douzaine de Chinagos innocents.

Quant à Ah-Cho, lorsque le gendarme lui eut donné sur la tête un coup de manche de fouet en lui ordonnant à haute voix de se taire, il ne lui restait rien à faire que d'obéir. La longue course se poursuivit en silence. Ah-Cho réfléchissait aux étranges façons de ces diables étrangers et les trouvait inexplicables. Le tour qu'ils lui jouaient allait de pair avec tout le reste. Après avoir reconnu coupables cinq innocents, ils voulaient couper le cou à un homme qu'eux-mêmes, dans leur béate ignorance, avaient jugé passible de vingt ans de bagne seulement. Et il n'y pouvait rien, que rester assis et se résigner à la mesure dictée par ces maîtres de la vie.

Il éprouva un moment de panique et sentit la sueur se refroidir sur son corps, puis essaya de se résigner à son destin en répétant certains passages du « Yin Chih Wen » *(Le Traité de la voie tranquille) ;* mais, au lieu de se les rappeler, il continuait à

songer à son jardinet de méditation et de repos. Ennuyé, il s'abandonna à cette rêverie et crut entendre le tintement des harpes éoliennes dans des frondaisons imaginaires. Et, chose étrange, au milieu de ce rêve, la mémoire lui revint et il put répéter les passages consolateurs.

Ainsi se passa le temps jusqu'à leur arrivée à Atimaono. Les mules trottèrent jusqu'au pied de la sinistre machine, à l'ombre de laquelle s'impatientait le maréchal des logis. On fit vivement monter Ah-Cho sur l'échafaud. Il aperçut au-dessous de lui tous les coolies de la plantation rassemblés d'un côté. Van Hooter, voulant que l'événement servît de leçon, les avait tous rappelés des champs et obligés d'assister à l'exécution.

Van Hooter avait construit lui-même la guillotine. C'était un homme adroit de ses mains et, bien qu'il n'eût jamais vu cet instrument de supplice, les autorités lui en avaient expliqué le principe. Et c'était d'après sa suggestion qu'elles avaient choisi pour l'exécution Atimaono au lieu de Papéiti. La scène du crime, disait Van Hooter, était le meilleur théâtre pour l'expiation, et cet exemple exercerait une salutaire influence sur les cinq cents Chinagos de la plantation.

En outre, Van Hooter s'était offert pour remplir les fonctions de bourreau, et c'est en cette qualité qu'il se trouvait actuellement sur l'échafaud, en train d'essayer l'instrument construit par lui. Un tronc de bananier de la dimension et de la consistance d'une gorge humaine, était posé sous le couperet. Ah-Cho regardait ce spectacle avec des yeux d'halluciné. L'Allemand, tournant une petite manivelle, hissa la lame d'acier au sommet de l'espèce de chèvre installée par lui. Une secousse imprimée à une forte corde libéra le couteau qui s'abattit comme un éclair et trancha net le tronc de bananier.

– Comment cela fonctionne-t-il ? demanda le maréchal des logis qui venait de monter sur l'estrade.

– À merveille ! répondit Van Hooter enthousiasmé. Attendez, je vais vous montrer.

Il se remit à tourner la manivelle pour hisser le couperet, puis tira brusquement sur la corde, et la lame s'abattit : mais, cette fois, elle ne trancha le tronc mou qu'aux deux tiers.

Le maréchal des logis fronça le sourcil.

– Cela ne peut marcher ainsi, dit-il.

Van Hooter essuya la sueur de son front.

– Tout ce qu'il faut, c'est un poids plus lourd, annonça-t-il.

S'avançant au bord de la plate-forme, il donna ordre au forgeron d'apporter un morceau de fer de vingt-cinq livres. Comme il se penchait pour fixer le saumon de fer au dos large du couperet, Ah-Cho regarda le maréchal des logis, et l'occasion lui parut propice.

– L'honorable juge a dit qu'Ah-Chow devait avoir la tête coupée, annonça-t-il.

Le maréchal des logis fit un signe de tête impatient. Il pensait à la chevauchée de vingt kilomètres qui l'attendait cet après-midi, sur le côté au vent de l'île, ainsi qu'à Berthe, la gentille métisse, fille de Lafière, le marchand de perles, qui l'attendait à l'autre bout.

– Eh bien, je ne suis pas Ah-Chow. Je suis Ah-Cho tout court. L'honorable geôlier a commis une erreur. Ah-Chow est un homme grand, et, tu le vois, je suis tout petit.

Le sous-officier le regarda vivement et constata la méprise.

– Van Hooter ! cria-t-il d'un ton impératif. Venez ici !

L'Allemand grogna une réponse, mais resta penché sur sa tâche jusqu'à ce qu'il eût fixé le saumon de fer à sa satisfaction.

– Votre Chinago est-il prêt ? demanda-t-il.

– Regardez-le ! fut sa réponse. Est-ce bien le Chinago ?

Van Hooter regarda et demeura surpris. Il toussa une série de jurons concis et contempla la machine érigée de ses mains et qu'il grillait d'essayer.

– Écoutez, dit-il enfin, nous ne pouvons pas remettre cette affaire. J'ai déjà fait perdre trois heures de travail à cinq cents Chinagos. Je ne tiens pas à recommencer toute la cérémonie pour le vrai bonhomme. Allons jusqu'au bout sans rien dire. Ce n'est jamais qu'un Chinago !

Le maréchal des logis, se rappelant la longue chevauchée qu'il devait faire pour rejoindre la fille du marchand de perles, débattit la question en lui-même.

– Le blâme retombera sur Cruchot, à supposer que la chose soit découverte, suggéra l'Allemand. Mais il y a peu de chance qu'elle le soit. Ah-Chow, pour sa part, se gardera de rien dire. Ce doit être le geôlier qui a fait erreur.

– Eh bien, finissons-en. On ne saurait nous adresser des reproches. Qui peut distinguer un Chinago d'un autre ? Nous pourrons dire que nous n'avons fait qu'accomplir les ordres reçus au sujet du Chinago qui nous a été remis entre les mains. En outre, je ne puis réellement pas détourner une seconde fois tous ces coolies de leur travail.

Ils parlaient français et Ah-Cho, qui ne connaissait pas un traître mot de cette langue, comprenait néanmoins qu'ils étaient en train de décider de son destin. Certain que cette décision dépendait du maréchal des logis, il était suspendu aux lèvres de ce gradé.

– Très bien, dit le maréchal des logis. Continuons. Ce n'est après tout qu'un Chinago !

– Je vais essayer ma machine une fois de plus, pour être sûr !

Van Hooter poussa un peu le tronc de bananier sous le couteau qu'il avait monté au sommet de la chèvre.

Ah-Cho essayait de se rappeler les maximes du *Traité de la voie tranquille.* Une phrase lui revint en mémoire : « Vivez dans la concorde », mais elle n'était pas de circonstance. Il n'allait pas vivre. Il allait mourir. Non, la maxime n'était pas applicable. « Pardonnez la méchanceté » : oui, mais il n'y avait pas de méchanceté à pardonner. Van Hooter et consorts accomplissaient sans méchanceté une besogne qu'ils jugeaient nécessaire, comme s'il s'agissait de débrousser la jungle, de creuser des fossés pour l'écoulement des eaux et de cultiver le riz.

Van Hooter secoua la corde, et Ah-Cho oublia le *Traité de la voie tranquille.* Le couperet s'abattit avec un bruit mat et découpa très nettement une tranche de bananier.

– Magnifique ! s'exclama le maréchal des logis, s'arrêtant en train d'allumer une cigarette. Magnifique, mon ami !

Van Hooter parut enchanté de cet éloge.

– Allons, Ah-Chow, dit-il en langue tahitienne.

– Mais je ne suis pas Ah-Chow... commença le pauvre diable.

– Silence ! fut la réponse. Encore un mot et je te casse la caboche !

Le surintendant le menaçant du poing, Ah-Cho se tut. À quoi bon protester ? Ces diables d'étrangers n'en faisaient jamais qu'à leur tête. Il se laissa attacher sur la planche verticale de même hauteur que son corps. Van Hooter serra les boucles si fort que les courroies entrèrent dans la chair du condamné et lui firent mal. Mais il ne se plaignit pas. Ses souffrances ne dure-

raient pas longtemps. Il sentit la planche basculer en position horizontale et ferma les yeux.

En ce moment suprême, il entrevit pour la dernière fois son jardinet de méditation et de repos. Il lui semblait être assis dans ce jardin. Une brise fraîche l'éventait et les harpes éoliennes pendues dans les arbres tintinnabulaient légèrement. Les oiseaux poussaient de petits cris assoupis et, par-dessus la haute muraille, lui parvenaient les bruits atténués de la vie du village.

Il entendit un commandement bref du maréchal des logis. Ah-Cho ferma vivement les yeux. Il sentit le couperet, pendant l'infini d'un bref instant. Et, en cet instant même, il se rappela ce que lui avait dit Cruchot. Mais ce n'était pas vrai. Le couperet ne produisait pas l'effet d'un chatouillement. Il le constata avant de cesser à jamais de se rendre compte de n'importe quoi.

# UNE TRANCHE DE BIFTECK[4]

Avec son dernier morceau de pain, Tom King essuya sur son assiette les moindres traces de sauce blanche et mâcha cette ultime bouchée lentement et d'un air préoccupé. Il se leva de table avec la sensation d'avoir encore faim.

Pourtant lui seul avait mangé. Dans la chambre voisine on avait fait coucher de bonne heure les enfants, avec l'espoir que le sommeil leur ferait oublier l'absence de souper. Sa femme n'avait rien avalé non plus. Assise en silence, elle fixait sur lui des regards inquiets. C'était une pauvre créature de la classe ouvrière, maigre et usée, et cependant son visage conservait maintes traces de sa gentillesse de jadis. Elle avait dépensé ses derniers sous à acheter du pain, et emprunté à une voisine de quoi faire la sauce.

L'homme s'assit près de la fenêtre sur une chaise branlante qui gémit sous son poids, puis porta machinalement sa pipe à la bouche et une main à la poche de son veston. Le manque de tabac lui rappela la futilité de ce geste, et, fronçant le sourcil, il mit la pipe de côté. Ses mouvements, lents et en quelque sorte massifs, paraissaient alourdis par l'hypertrophie de ses muscles. Ses vêtements d'étoffe grossière étaient vieux et déformés. Les empeignes de ses chaussures paraissaient trop faibles pour supporter le ressemelage épais qui, lui-même, ne datait pas d'hier. Et sa chemise de coton, un article à bon marché, montrait un col éraillé et des taches de peinture indélébile.

---

[4] *A Piece of Steak.*

Mais ce qui décelait sans erreur possible le genre d'occupation de Tom King, c'était son visage, un visage de boxeur professionnel, d'homme qui, au cours de longues années de service sur le ring carré, a développé et accentué toutes les marques de la bête de combat : visage rasé de près, comme pour mieux laisser voir ses traits nettement menaçants. Les lèvres informes constituaient une bouche rudimentaire à l'excès, pareille à une balafre. La mâchoire était agressive, brutale et massive. Les yeux aux mouvements lents et aux pesantes paupières, presque dépourvus d'expression sous des sourcils en broussailles et toujours froncés, représentaient peut-être la caractéristique la plus bestiale de cet être brutal de la tête aux pieds ; des yeux endormis, léonins, des yeux d'animal agressif. Le front obliquait court vers une chevelure tondue et laissant voir toutes les bosses d'une mauvaise tête. Un nez cassé en deux endroits et déformé par d'innombrables coups de poing, et une oreille pareille à un chou-fleur, toujours enflée et détendue au double de sa dimension naturelle, complétaient le portrait, tandis que la barbe, rasée pourtant de frais, pointait sous la peau et communiquait à tout le visage une teinte d'un noir bleuâtre.

En résumé, c'était la physionomie d'un de ces hommes qu'on ne se soucie guère de rencontrer dans une ruelle sombre ou un lieu écarté. Pourtant Tom King n'était pas un malfaiteur et n'avait jamais commis la moindre action criminelle. À part quelques rixes assez ordinaires dans son milieu social, il n'avait jamais fait de mal à une mouche : et jamais on ne l'avait vu chercher noise à quiconque. Boxeur professionnel, il réservait toute sa brutalité pour ses apparitions en public. En dehors du ring, c'était un homme paisible et de bon caractère, un peu trop enclin dans sa jeunesse à ouvrir sa bourse alors bien garnie. Sans rancune, il ne se connaissait guère d'ennemis.

La bataille représentait pour lui une affaire. Sur le ring, il frappait pour faire mal, pour paralyser, pour détruire, mais sans animosité, dans un but purement professionnel. Des foules de gens s'assemblaient pour voir des hommes se mettre mutuelle-

ment hors de combat. Le gagnant empochait la majeure partie des enjeux. Lorsque, voilà vingt ans, Tom King s'était rencontré avec Wouloumoulou-l'Esquive, il savait que la mâchoire de celui-ci n'était guérie que depuis quatre mois, après avoir été brisée dans un assaut à Newcastle. Orientant sa tactique d'après ce renseignement, il avait brisé de nouveau cette mâchoire à la neuvième reprise, non qu'il entretînt la moindre cruauté contre l'Esquive, mais parce que c'était le seul moyen de venir à bout de lui et de gagner la forte somme. Et le vaincu ne lui en voulut pas le moins du monde. C'était la règle du jeu : tous deux la connaissaient et l'observaient.

Tom King, peu bavard de sa nature, demeurait près de la fenêtre dans un morne silence et regardait ses mains ; il contemplait les veines en saillie, grosses et gonflées, et les jointures démolies, déformées, attestant la besogne accomplie par elles. Il ignorait l'aphorisme d'après lequel « la vie d'un homme est celle de ses artères », mais il comprenait bien le sens de ces grosses veines en relief. Son cœur y avait envoyé trop de sang sous la pression maximum. Elles ne remplissaient plus leur office. Il avait forcé leur élasticité, et son endurance s'était relâchée en proportion de cette détente.

Maintenant il se fatiguait facilement. Il ne pouvait plus faire une série de vingt reprises coup sur coup, en avalanche, se battant d'un son de gong à l'autre, recouvrant ses forces en touchant terre, acculé aux cordes et y acculant l'adversaire, et reprenant toute sa vigueur en cette vingtième et dernière reprise, où, devant toute la salle debout et hurlante, lui-même se précipitait, frappait, esquivait, faisait pleuvoir une grêle de coups et en encaissait lui-même une averse, cependant que son cœur refoulait fidèlement le sang dans ses artères et le pompait dans ses veines.

Celles-ci, alors gonflées pendant l'effort, se rétrécissaient toujours ensuite, mais jamais tout à fait : chaque fois, de façon imperceptible, elles demeuraient un peu plus grosses. Il exami-

nait fixement ses mains, et un instant il crut les revoir dans toute leur jeune splendeur, avant que sa première jointure se fût brisée sur la tête de Benny Jones, surnommé la Terreur du Pays de Galles.

Il éprouva de nouveau une sensation de faim non satisfaisante.

– Bon sang ! Ce que je mangerais volontiers un morceau de bifteck ! murmura-t-il avec un juron étouffé et en serrant ses poings énormes.

– J'ai essayé chez Burke et chez Sawley, dit sa femme en manière d'excuse.

– Et ils n'ont pas voulu te faire crédit ?

– Pas d'un centime, a déclaré Burke.

Elle hésita.

– Continue. Qu'a-t-il dit ?

– Il m'a dit qu'à son avis Sandel te battrait ce soir, et que nous lui devions déjà une somme rondelette.

Tom King grogna, mais ne répondit point. Il songeait à certain bull-terrier que dans sa jeunesse il avait nourri de biftecks pendant un temps considérable. En ce temps-là, Burke lui aurait fait crédit pour un millier de biftecks. Mais les temps étaient changés. Tom King devenait vieux ; et les vieux boxeurs, qui font assaut dans les clubs de second ordre, ne peuvent s'attendre à de gros crédits de la part des commerçants.

Il s'était éveillé ce matin-là avec le désir d'un morceau de bifteck, et ce désir persistait. Il n'avait pu s'entraîner comme il faut pour le combat actuel. La sécheresse régnait cette année en Australie ; par ces temps durs, le travail, même le plus irrégulier, était difficile à dénicher. Il ne pouvait se payer un entraîneur, et sa nourriture n'était pas toujours fameuse ni suffisante.

Il avait pu trouver pendant quelques jours une place de manœuvre, et le matin de bonne heure il faisait au pas gymnastique le tour du Domaine pour se mettre les jambes en forme. Mais il est malaisé de s'entraîner tout seul, et d'avoir une femme et deux mioches à nourrir.

Son crédit chez les fournisseurs ne s'améliora guère quand on apprit qu'il aurait Sandel pour adversaire. Le secrétaire du Club de la Gaîté lui avait avancé trois livres – le dédommagement du perdant – et pas un penny de plus. De temps à autre, il avait pu emprunter quelques shillings à de vieux camarades qui lui auraient volontiers avancé davantage, mais eux-mêmes souffraient de la gêne occasionnée par le chômage dû à la sécheresse. Non – et inutile de se dorer la pilule – son entraînement n'avait pas été suffisant. Il lui aurait fallu une meilleure nourriture et moins de soucis. En outre, il est plus ardu de se mettre en forme à quarante ans qu'à vingt.

– Quelle heure est-il, Lizzie ? demanda-t-il.

Sa femme traversa le vestibule pour aller s'en informer, et revint.

– Huit heures moins le quart.

– Le premier assaut va commencer dans quelques minutes, dit-il, un simple match d'essai. Puis viendra un assaut en quatre reprises entre Dealer Wells et Gridley, suivi d'un autre en dix reprises entre Starlight et un matelot. Mon tour n'arrivera que dans une bonne heure d'ici.

Au bout de dix autres minutes de silence il se leva.

– Le fait est, Lizzie, que je n'ai pas eu l'entraînement qu'il faudrait.

Il mit son chapeau et marcha vers la porte.

Il ne lui demanda pas de l'embrasser – il ne le faisait jamais en s'en allant – mais ce soir elle prit l'initiative, lui jetant

ses bras autour du cou et l'obligeant à se pencher vers elle. Elle semblait toute menue à côté de ce colosse.

– Bonne chance, Tom ! fit-elle. Fais-lui son affaire, il le faut.

– Oui, il faut que je lui fasse son affaire, répéta-t-il. Voilà tout. Il faut que je lui règle son compte.

Il éclata d'un rire forcé, tandis qu'elle se serrait contre lui. Par-dessus ses épaules, il parcourut du regard la chambre nue. Voilà tout ce qu'il possédait au monde, avec le loyer en retard, sa femme et les gosses à nourrir. Il quittait tout cela pour aller, dans la nuit, chercher la pâture pour la femelle et les petits, non pas comme un travailleur moderne se rendant à sa besogne mécanique, mais à la façon antique et primitive, à la mode royale et animale, en se battant pour la conquérir.

– Il faut absolument que je lui fasse son affaire, reprit-il, cette fois avec une ombre de désespoir dans la voix. La chose en vaut la peine : trente livres, de quoi payer toutes mes dettes, avec un peu de reste. Si je perds, je n'aurai rien, pas même de quoi prendre le tram pour rentrer. Le secrétaire m'a donné tout ce qui revient au perdant. Adieu, ma vieille ! Si je gagne, je reviendrai tout de suite à la maison.

– Et je t'attendrai ! lui cria-t-elle dans le vestibule.

Il avait deux bons kilomètres à parcourir pour arriver à la Gaîté, et en cheminant il se souvenait que dans ses jours de gloire, quand il était champion des poids lourds pour la Nouvelle Galles du Sud, il serait allé au combat en voiture, accompagné sans doute par quelque gros parieur qui aurait payé la course. Voyez Tommy Bums et ce nègre yankee, Jack Johnson : ils roulaient en automobile. Et lui allait à pied ! Tout le monde sait qu'une marche de deux kilomètres n'est pas une fameuse préparation pour un combat.

Il se sentait vieux, et les patrons ne s'arrangent pas très bien avec les vieux. Il n'était plus bon à rien qu'à du travail de manœuvre, et même là-dedans, son nez brisé et son oreille enflée militaient contre lui. Il se surprit à regretter de n'avoir pas appris un métier : cela valait mieux, au bout du compte. Mais personne ne l'avait prévenu, et tout au fond du cœur il sentait qu'il n'eût pas suivi les conseils de ce genre. C'était si simple : de grosses sommes à gagner, des combats rapides et glorieux, coupés par des périodes de repos et de flâneries, toute une suite d'admirateurs empressés, tapes sur le dos, poignées de mains, gens heureux de lui offrir un verre pour avoir le privilège de causer cinq minutes avec lui, et, par-dessus tout, la gloire, les salles en folie, le tourbillon final, l'annonce de l'arbitre : « King est gagnant ! » et son nom dans les journaux du lendemain.

C'était le bon temps ! Mais il comprenait maintenant, à sa façon lente de ruminant, qu'en cette époque-là lui-même avait mis les vieux au rancart. Lui-même représentait alors la jeunesse et l'aurore, eux l'âge et le couchant. Rien d'étonnant qu'il trouvât facile de vaincre ces hommes aux veines enflées, aux jointures abîmées, aux os fatigués par les longues batailles déjà soutenues.

Il évoqua le jour où il avait mis hors de combat Stowsher Bill à Bush-Cutters Bay, à la dix-huitième reprise, et comment le pauvre vieux s'était mis à pleurer comme un gosse dans le vestiaire. Peut-être celui-là aussi se trouvait-il en retard pour son loyer : peut-être une femme et des enfants l'attendaient-ils à la maison : peut-être Bill lui-même, ce jour-là, eût-il mangé avec plaisir un morceau de bifteck. Bill s'était battu superbement et avait encaissé une pénible raclée. Maintenant, par expérience personnelle, il se rendait compte qu'en cette soirée de vingt ans auparavant, Stowsher Bill se battait pour quelque chose de plus sérieux que ce jeune Tom King, ambitieux simplement de gloire et d'argent de poche. Rien d'étonnant que Bill eût pleuré ensuite au vestiaire !

D'abord, un boxeur n'a dans le ventre qu'un nombre restreint de combats potentiels : telle est la loi de fer qui règle ce jeu-là. Tel homme peut receler une centaine de durs assauts, tel autre une vingtaine seulement. Chacun, selon sa composition et la qualité de sa fibre, en contient un nombre défini ; et quand il les a livrés, lui-même est fini. Oui, lui-même avait livré plus de batailles que la plupart des autres, et affronté plus que sa part de ces pénibles rencontres qui vous tendent cœur et poumons presque au point de les faire éclater, qui détruisent l'élasticité des vaisseaux et pétrifient en nodosités les muscles souples de la jeunesse, qui usent les nerfs et fatiguent les os par excès d'effort et d'endurance. Oui, il avait fait mieux que personne. Nul ne restait de ses anciens adversaires. Il les avait tous démolis tour à tour, et avait contribué à en démolir quelques-uns.

On l'avait opposé aux anciens, et il les avait mis hors de combat l'un après l'autre, riant quand – comme Stowsher – ils pleuraient au vestiaire. Et voici qu'il était un ancien, et qu'on lui opposait les jeunes, par exemple ce type de Sandel, arrivant de la Nouvelle-Zélande avec une célébrité derrière lui. Mais personne en Australie ne savait rien sur son compte : c'est pourquoi on lui opposait le vieux Tom King. Si Sandel se montrait à la hauteur, on lui présenterait ensuite de meilleurs adversaires, avec des prix plus élevés à remporter. On pouvait donc s'attendre à le voir se battre de son mieux. Il avait tout à y gagner, argent, gloire et carrière. Et Tom King représentait la pierre d'achoppement à l'entrée de la route conduisant à la gloire et à la fortune : mais lui-même n'avait à gagner que trente livres, destinées à payer propriétaire et fournisseurs.

À force de réflexions pareilles, Tom King en arriva, chose bizarre, à entrevoir une vision de la Jeunesse, se dressant magnifique, triomphante, invincible avec ses muscles souples et sa peau soyeuse, avec son cœur et ses poumons jamais fatigués ni déchirés, et se riant des limites de l'effort. Oui, la Jeunesse prenait forme de Némésis. Elle démolissait les vieux sans songer qu'en agissant ainsi elle se détruisait elle-même. L'effort lui

élargissait les artères et lui brisait les jointures, et son tour venait d'être annihilé par la jeunesse. Car la jeunesse est toujours jeune, et il n'y a que l'âge qui vieillisse.

Arrivé à Castlereagh Street, il tourna à gauche, et à trois pâtés de maisons plus loin, il s'arrêta devant la Gaîté. Une bande de jeunes chenapans flânant à la porte s'écarta respectueusement sur son passage et il entendit l'un d'eux dire à un camarade :

– C'est lui, c'est Tom King !

À l'intérieur, comme il se dirigeait vers le vestiaire, il croisa un jeune homme à l'œil vif et de mine éveillée, qui lui serra la main.

– Comment vous sentez-vous, Tom ? demanda-t-il.

– En excellentes dispositions, répondit King, avec la conscience qu'il mentait, et que s'il eût possédé une livre, il l'aurait donnée tout de suite pour un bon morceau de bifteck.

Lorsqu'il sortit du vestiaire, suivi de ses seconds, et parcourut le bas-côté pour gagner le ring carré au centre de la salle, la foule l'accueillit par une salve d'applaudissements. Il répondit aux saluts de droite et de gauche, bien que peu de ces visages lui fussent connus. La plupart étaient des blancs-becs qui n'étaient pas encore au monde lorsqu'il remportait ses premiers succès.

Il sauta légèrement sur la plate-forme et se glissa entre les cordes jusqu'à son coin, où il s'assit sur un pliant.

Jack Bail, l'arbitre, arriva et lui serra la main. C'était un pugiliste démoli, qui depuis plus de dix ans n'était pas monté sur le ring pour son propre compte. King se sentit heureux de l'avoir pour arbitre. Tous deux étaient des anciens. S'il malmenait Sandel en outrepassant un peu le règlement, il pouvait compter sur Bail pour ne pas en souffler mot.

De jeunes aspirants poids lourds grimpaient l'un après l'autre sur la plate-forme et étaient présentés au public par l'arbitre, qui proclama également trois défis en leur nom.

– Le jeune Pronto, annonça Bail, de Sydney-Nord, défie le gagnant pour un prix supplémentaire de cinquante livres !

Le public applaudit, et les bravos redoublèrent quand Sandel en personne franchit les cordes et s'assit dans son coin. Tom King regarda curieusement cet adversaire avec qui, dans quelques minutes, il allait être engagé dans un combat sans merci, chacun essayant de toutes ses forces d'abattre l'autre et de lui faire perdre connaissance. Mais il ne pouvait pas voir grand-chose, car Sandel, comme lui-même, portait un pantalon et un maillot par-dessus son costume d'assaut. Son visage était d'une mâle beauté, et le cou large et musclé présageait un corps magnifique.

Le jeune Pronto alla d'un coin à l'autre de l'estrade, serrant la main aux principaux boxeurs, puis en descendit. Les défis continuèrent. De nouveaux jeunes gens grimpaient entre les cordes, toute une jeunesse inconnue mais insatiable, proclamant au genre humain que par sa force et son habileté elle pouvait rivaliser avec le vainqueur. Quelques années auparavant, dans sa propre fougue de lutteur invincible, Tom King se serait senti amusé et ennuyé de tous ces préliminaires.

Mais aujourd'hui il demeurait assis, fasciné, incapable d'effacer de devant ses yeux cette vision de la Jeunesse.

Ces jeunes montaient sans relâche à l'assaut de la plate-forme de boxe, franchissaient les cordes et criaient leur défi : et toujours les vieux descendaient devant eux. Les jeunes grimpaient au succès sur le corps des anciens. Et toujours il en arrivait, toute une jeunesse avide et irrésistible, des jeunes chassant les vieux, devenant vieux eux-mêmes et descendant la pente, tandis que derrière eux se pressait une autre jeunesse éternelle, les générations de bébés grandis et désireux de repousser leurs

aînés, suivis à leur tour d'une procession de bébés se prolongeant jusqu'à la consommation des siècles, une jeunesse à qui tout cède et qui ne meurt jamais.

Tom King regarda du côté de la loge des journalistes et fit un signe de reconnaissance à Morgan, du *Sportsman*, et à Corbett, du *Referee*. Puis il leva les mains, pendant que Sid Sullivan et Charley Bâtes, ses seconds, lui passaient ses gants et les attachaient, surveillés de près par un des seconds de Sandel qui avait commencé par examiner minutieusement les petites bandes de toile enroulées autour des jointures de King. Un de ses propres seconds, dans le coin de Sandel, remplissait le même office.

Sandel, assis, fut débarrassé de son pantalon, puis, debout, fut dépouillé de son maillot par-dessus la tête. Tom King put contempler alors la Jeunesse incarnée : une poitrine vaste aux muscles énormes glissant comme des bielles vivantes sous la peau blanche et satinée. Tout ce corps fourmillait de vie, et cette vie, Tom King s'en rendait compte, n'avait rien perdu de sa fraîcheur au cours de ces combats prolongés où la jeunesse paie son tribut et s'en retourne un peu moins jeune qu'en entrant.

Les deux hommes s'avancèrent au-devant l'un de l'autre, et, au moment où le gong résonnait et où les seconds dégringolaient de la plate-forme avec leurs pliants, ils se serrèrent la main et prirent aussitôt leur attitude de combat.

Instantanément, tel un mécanisme d'acier et de ressorts équilibré sur une détente infiniment sensible, Sandel se mit à avancer, reculer et rebondir, logeant un coup du gauche aux yeux, un coup du droit aux côtes, esquivant une riposte, se dérobant dans une danse légère et revenant dans une danse menaçante.

C'était une démonstration éblouissante, et le public hurla son approbation. Mais King n'était pas ébloui. Il avait soutenu trop de combats, et contre trop de jeunes, pour ne pas apprécier

à leur juste valeur ces coups trop rapides et trop adroits pour être dangereux. Évidemment, Sandel voulait précipiter les événements dès le début. Il fallait s'y attendre. C'était la manière de la jeunesse, avide de dépenser sa valeur superbe en folles révoltes et furieuses attaques, d'accabler l'adversaire sous sa force glorieuse et son désir sans limites.

Sandel avançait et reculait, surgissait à droite, survenait à gauche, léger de jambes et ardent de cœur, miracle vivant de chair blanche et de muscle offensif, s'échappant et bondissant comme une navette, accomplissant entre deux mouvements toute une série de gestes intermédiaires, combinés en vue de démolir Tom King, cet obstacle interposé entre lui et la fortune. Et Tom King, avec patience, endurait tout cela. Il connaissait son affaire et comprenait la jeunesse maintenant qu'elle ne lui appartenait plus. Rien à faire avant que l'autre eût perdu un peu de vapeur, pensait-il ; et il souriait en lui-même en se baissant exprès pour recevoir sur le crâne un coup lourdement asséné. C'était une malice, mais parfaitement conforme aux règles du jeu. Au boxeur de prendre soin de ses jointures, et s'il s'obstine à frapper l'adversaire sur le sommet de la tête, c'est à ses risques et périls.

King aurait pu se baisser un peu plus et laisser le coup se dépenser à vide, mais il se souvenait de ses premiers assauts et de la façon dont il s'était brisé une première jointure sur la caboche de la Terreur du Pays de Galles. Il se conformait aux règles du jeu. Cette parade coûterait à Sandel une de ses jointures : non pas que le jeune homme dût s'en apercevoir sur-le-champ : il continuerait avec une superbe indifférence, frappant aussi dur que jamais jusqu'au bout de la bataille. Mais plus tard, lorsque commenceraient à se faire sentir les effets d'assauts multiples et prolongés, il regretterait cette jointure et se rappellerait comment il l'avait démolie sur la tête de Tom King.

La première partie de l'assaut fut toute à l'honneur de Sandel, qui souleva l'enthousiasme du public par la rapidité de ses

attaques en tourbillon. Il écrasa King d'une avalanche de coups, que l'autre encaissa sans sourciller, sans frapper une seule fois, se contentant de se couvrir, de parer, de se baisser ou de se coller en corps à corps pour esquiver les horions. De temps à autre, il faisait des feintes, secouait la tête quand un coup portait de tout son poids, et n'accomplissait que des mouvements lourds, sans élans ni bonds, sans perdre un atome de force : sa discrétion d'homme mûr l'avertissait qu'il fallait laisser mousser cette jeunesse avant de rendre coup pour coup.

Tous les mouvements de King étaient lents et méthodiques, et ses yeux aux lourdes paupières et aux regards alanguis lui donnaient l'apparence d'un homme à demi endormi ou aveuglé par un excès de lumière. Cependant, rien n'échappait à ces yeux-là, habitués à tout voir par un entraînement de plus de vingt ans dans l'enclos de boxe. Ces yeux-là ne clignaient ni ne vacillaient en voyant arriver un coup, mais regardaient tranquillement en mesurant la distance.

Pendant la minute de repos qui suivit cette première prise, assis dans son coin de la plate-forme, les jambes écartées et les bras reposant à angle droit sur les cordes, il soulevait franchement et abaissait profondément le ventre et la poitrine pour engouffrer l'air que chassaient les seconds en agitant des serviettes. Il écoutait les yeux fermés les cris de la salle : « Pourquoi ne te bats-tu pas, Tom ?... Tu as la frousse du petit, hein ? » criait-on de-ci, de-là. Et il entendit ce commentaire d'un spectateur au premier rang : « Il a les muscles noués. Il ne peut remuer plus vite. Deux contre un sur Sandel, en livres sterling ! »

Le gong résonna et les deux hommes quittèrent leurs encoignures. Dans son ardeur à recommencer, Sandel parcourut bien les trois quarts de la plate-forme, tandis que King se contentait de parcourir la distance minimum, d'accord avec sa tactique d'économie. Insuffisamment entraîné, n'ayant pas mangé à sa faim, il épargnait le moindre pas. De surcroît, il avait déjà couvert deux kilomètres pour atteindre le champ de bataille.

Cette reprise fut une répétition de la précédente, Sandel s'emportant en une attaque brusquée et le public demandant avec indignation pourquoi Tom King ne se battait pas. À part des feintes et quelques coups lents et inefficaces, il ne fit que parer, se maintenir en place et se coller dans un corps à corps. Sandel voulait accélérer l'allure, et King, par prudence, l'en empêchait. Le vétéran souriait avec une sorte de souci pathétique et ménageait sa force avec une jalousie dont est seule capable la maturité.

Sandel représentait la jeunesse et gaspillait ses forces avec la magnifique prodigalité de son âge. King dirigeait l'assaut en chef consommé, avec la sagesse acquise au prix de longues et cruelles mêlées. Il observait tout, la tête et les yeux froids, avec des mouvements lents, attendant que Sandel eût jeté sa gourme. Pour la majorité des spectateurs, King n'était pas de force, et ils exprimaient leur opinion en offrant trois contre un sur Sandel. Mais un petit nombre de sages, qui connaissaient King de longue date, acceptaient le pari, qu'ils considéraient comme gagné d'avance.

La troisième reprise débuta, comme les autres, tout à fait partiale ; Sandel faisait tout, menait la partie et accablait de coups son adversaire. Une demi-minute s'était déjà écoulée quand Sandel, trop confiant en lui-même, se découvrit. Les yeux de King flambèrent en même temps que se détendait son bras droit. C'était le premier coup réel qu'il portât, la courbe du bras tordue pour la rendre plus solide, et derrière lui tout le poids du corps pivotant à demi. On eût dit un lion endormi lançant un coup de patte soudain comme un éclair. Sandel, touché sur le côté de la mâchoire, fut abattu comme un bœuf. Le public resta bouche bée et murmura de timides approbations. L'homme n'avait pas les muscles noués, en fin de compte : il pouvait asséner un coup comme celui d'un marteau de forgeron.

Sandel était ébranlé. Il se roula par terre et essaya de se relever, mais ses seconds lui crièrent de prendre son compte de

secondes. Il s'agenouilla d'une jambe, prêt à se relever et attendit, pendant que l'arbitre, penché sur lui, comptait à haute voix les secondes dans son oreille. À la neuvième, il se redressa en attitude de combat, et Tom King, lui faisant face, regretta que le coup n'eût pas porté plus près de la pointe de la mâchoire. L'autre aurait été mis hors de combat, et lui-même serait rentré chez lui, rapportant les trente livres à sa femme et aux gosses.

La reprise se poursuivit jusqu'au bout de ses trois minutes. Sandel manifestait cette fois un certain respect pour son adversaire, tandis que King avait repris ses mouvements lents et ses regards alanguis. Quand la reprise approcha de sa fin, King, averti du fait par la vue des seconds qui se préparaient à bondir entre les cordes, s'arrangea pour mener la bataille vers son propre coin. Et dès que sonna le gong, il s'assit immédiatement sur son tabouret qui l'attendait, tandis que Sandel dut traverser toute la plate-forme en diagonale pour rejoindre son coin. C'était peu de chose, mais c'est le total de ces petites choses qui compte. Sandel fut obligé de faire ces pas supplémentaires, de dépenser cette minime somme d'énergie, et de perdre ainsi une partie de sa précieuse minute de repos. Au début de chaque reprise, King avançait de son coin en flâneur, obligeant ainsi l'autre à parcourir la plus grande distance. À la fin de chaque reprise, King manœuvrait pour attirer l'autre dans son coin et s'asseoir immédiatement.

Deux autres reprises se passèrent, au cours desquelles King se montra parcimonieux et Sandel prodigue d'efforts. Celui-ci essaya d'imposer une allure plus vive, et cette tentative inquiéta King, car bon nombre des coups dont l'accablait l'adversaire portaient. Cependant, il s'obstinait dans sa lenteur, en dépit des protestations de jeunes gens à tête folle qui lui criaient de se décider à se battre. Au cours de la sixième reprise, Sandel commit une nouvelle imprudence : de nouveau, le terrible poing droit de Tom King l'atteignit à la mâchoire, et de nouveau Sandel à terre compta les neuf secondes.

Vers la septième reprise, Sandel avait perdu sa fougue et la fraîcheur de ses bonnes dispositions : il se rendit compte qu'il affrontait la plus dure rencontre de sa vie. Tom King était un vétéran de la boxe, mais un vétéran bien supérieur aux meilleurs de sa connaissance, un vétéran qui ne perdait jamais la tête, remarquable dans la défense, dont les coups possédaient la puissance d'une massue à clous, capable de mettre son homme hors de combat de l'une ou de l'autre main. Néanmoins, Tom King n'osait pas frapper fréquemment. Jamais il n'oubliait ses jointures abîmées, sachant que chaque coup devait porter s'il voulait les faire durer jusqu'à la fin de l'assaut.

Assis dans son coin et regardant son adversaire, il se prit à songer qu'en additionnant sa propre prudence et la jeunesse de Sandel, on obtiendrait un fameux champion du monde des poids lourds. Mais voilà l'ennui : Sandel ne deviendrait jamais champion du monde : il lui manquait la prudence : il ne pouvait l'acquérir qu'au prix de sa jeunesse. Et quand il posséderait la prudence, il lui manquerait la jeunesse, dépensée à l'obtenir.

King profitait des moindres avantages. Il ne perdait jamais l'occasion d'un corps à corps, et dans ce cas, presque toujours, il enfonçait rudement son épaule dans les côtes de l'autre. Dans la philosophie professionnelle, un coup d'épaule vaut un coup de poing en ce qui concerne les dégâts, et vaut beaucoup mieux au point de vue de la dépense d'efforts. En outre, dans ces corps à corps, King reposait de tout son poids sur l'adversaire, et n'était pas pressé de se décoller. Cette situation nécessitait l'intervention de l'arbitre, qui venait les séparer : et immanquablement Sandel l'y aidait, n'ayant pas encore appris à se reposer. Il ne pouvait se retenir d'employer ses bras superbement agiles, ses muscles toujours prêts à se tordre ; et quand l'autre se précipitait dans un corps à corps, lui enfonçant son épaule dans les côtes et la tête reposant sous le bras gauche de Sandel, celui-ci ne manquait guère d'envoyer un coup balancé du droit derrière son propre dos, dans la figure en saillie de l'autre. C'était un coup adroit, très admiré du public, mais pas bien

dangereux et représentant par conséquent une certaine déperdition de force.

Sandel, toujours infatigable, ignorait toute limite. Et King encaissait avec un sourire cynique et grimaçant.

Sandel entreprit une série de coups terribles du droit au corps, donnant l'impression que King était gravement endommagé ; seuls, les vieux habitués des assauts de boxe pouvaient apprécier la fine touche du gant gauche sur le biceps de l'autre juste au moment où le coup arrivait à destination. Chaque fois certes, le coup portait ; mais chaque fois, il était privé de sa puissance par cette touche au biceps.

À la neuvième reprise, trois fois en une minute, King décocha à son adversaire un crochet du droit, et trois fois le corps de Sandel, malgré son poids, s'aplatit sur la natte. Chaque fois, au bout des neuf secondes de grâce, il se remit sur ses pieds, ébranlé mais toujours solide. Ayant perdu beaucoup de son agilité, désormais il gâchait moins d'efforts et se battait résolument ; néanmoins, il continuait à compter sur son principal atout, qui était la jeunesse.

L'atout principal de King était l'expérience. Au fur et à mesure des années, et plus pâlissait sa vitalité et s'atténuait sa vigueur, il les avait remplacées par la ruse, par une prudence née de longues rencontres, et par une soigneuse économie de ses forces. Il avait appris non seulement à s'abstenir de mouvements superflus, mais encore à suggérer à son rival de gaspiller son énergie. À maintes reprises, par des feintes de pied, de main ou de corps, il poussa Sandel à des sauts en arrière, à des esquives et parades inutiles. King se reposait, sans jamais laisser l'autre en faire autant. Telle est la stratégie du boxeur âgé.

Au début de la dixième reprise, King commença d'arrêter les attaques de l'autre par des directs de gauche au visage, et Sandel, rendu prudent, répondit en se découvrant à gauche, puis esquivant le coup et frappant du droit sur le côté de la tête.

Le coup porta trop haut pour produire tout son effet ; mais en le recevant, King éprouva la sensation bien connue d'un voile noir s'abattant à travers son esprit. Pendant un instant, ou plutôt pendant une fraction minime d'instant, il cessa d'exister : il vit l'adversaire s'esquiver de son champ visuel avec le fond de tous ces visages blancs et avides : la seconde d'après, il revit son adversaire et les figures à l'arrière-plan. Il aurait pu croire qu'il venait de s'endormir et de rouvrir les yeux, et cependant l'intervalle d'inconscience avait trop peu duré pour qu'il eût eu le temps de tomber. Le public le vit vaciller et fléchir sur les genoux, puis se remettre et enfoncer son menton plus profondément à l'abri de son épaule gauche.

Sandel répéta ce coup plusieurs fois, en maintenant King à demi étourdi, puis celui-ci combina sa défense, qui était en même temps une contre-attaque. Faisant une feinte du gauche, il recula d'un demi-pas, tout en envoyant un coup de bas en haut de toute la force de son poing droit. Le coup était si bien calculé qu'il arriva carrément sur la figure de Sandel avec tout l'élan de la feinte. Sandel, soulevé en l'air, retomba à la renverse, et frappa la natte de la tête et des épaules d'abord.

Deux fois King réussit ce coup d'habileté, puis il se déchaîna et se mit à marteler son rival vers les cordes. Sans fournir à Sandel la moindre occasion de se reposer ou de se reprendre, il lui asséna coup sur coup jusqu'à ce que le public, debout, fît trembler la salle d'un tonnerre d'applaudissements ininterrompus. Cependant Sandel, superbe de force et d'endurance, réussit à demeurer sur ses pieds. Sa mise hors de combat paraissait certaine, et l'officier de police en observation près de la plateforme, effrayé de le voir encaisser de pareils atouts, se leva dans l'intention d'arrêter le combat. Au même instant, le gong vibra et Sandel s'assit en chancelant dans son coin, en protestant à l'officier de police qu'il se sentait en bonne forme. En gage de quoi il exécuta deux petits bonds en arrière, et l'autre fut rassuré.

Tom King, renversé en arrière dans son coin et respirant avec peine, se sentait désappointé. Si l'assaut avait été arrêté, l'arbitre eût nécessairement rendu la sentence en sa faveur, et l'enjeu lui serait revenu. À la différence de Sandel, il se battait non pas pour la gloire, mais pour trente livres sterling. Et maintenant Sandel allait recouvrer ses forces pendant la minute de repos.

La jeunesse sait se faire servir. À l'esprit de King revint ce dicton, entendu pour la première fois le soir où il avait battu Stowsher Bill. C'étaient les propres termes du rupin qui lui avait apporté une consommation et tapé sur l'épaule après l'assaut. « La jeunesse sait se faire servir ! » Le rupin avait raison et, en cette lointaine soirée, lui-même représentait la Jeunesse.

Ce soir, la Jeunesse était assise dans le coin opposé. Quant à lui, il venait de se battre pendant plus d'une heure, et maintenant il se sentait réellement vieux. S'il s'était battu comme Sandel, il n'aurait pas duré un quart d'heure. L'ennui, c'est qu'il ne récupérait pas ses forces. Ces vaisseaux en saillie et ce cœur surmené ne lui permettaient pas de retrouver assez d'énergie dans les intervalles entre deux reprises.

D'ailleurs, dès le début, ses forces avaient été insuffisantes. Ses jambes s'alourdissaient sous lui et il commençait à y éprouver des crampes. Il n'aurait pas dû faire ces deux kilomètres à pied. Et puis ce bifteck dont il avait eu envie toute la matinée ! Une grande et terrible haine s'éleva dans son cœur contre ces bouchers qui lui avaient refusé tout crédit. C'était dur pour un vieil homme d'aller se battre sans avoir mangé à sa suffisance ! Un morceau de bifteck, c'est si peu de chose ! Cela vaut quelques pence tout au plus, mais pour lui ce peu de chose représentait trente livres.

Au coup de gong annonçant la onzième reprise, Sandel se précipita, faisant parade d'un entrain qu'il ne possédait pas en réalité. King estima à sa juste valeur ce bluff aussi ancien que le jeu lui-même. Il provoqua un corps à corps pour se garantir,

puis, s'écartant, laissa Sandel se calmer. C'était ce que désirait King. Il fit une feinte du gauche qui détermina chez l'autre un plongeon et un coup balancé, puis lui-même recula d'un demi-pas et lança son coup de bas en haut en plein dans la figure de Sandel, qui s'abattit sur le paillasson. Après quoi, il ne lui laissa plus un instant de repos, recevant des coups lui-même, mais en donnant bien davantage, bousculant Sandel dans les cordes, l'accablant de crochets et de toutes sortes de coups, s'arrachant à ses corps à corps ou l'empêchant à coups de poing de les tenter, et chaque fois que Sandel allait tomber, le rattrapant d'une main et de l'autre le précipitant immédiatement dans les cordes où il ne pouvait point tomber.

À ce moment, le public, fou d'enthousiasme, lui appartenait, et presque toutes les voix hurlaient : « Vas-y, Tom ! Mets-lui-en ! Tu le tiens, Tom ! Tu le tiens ! » On allait assister à une finale en tourbillon, et c'est pour voir cela qu'un public de boxe paie sa place.

Tom King qui, pendant une demi-heure avait si bien ménagé ses forces, se mit à les prodiguer dans l'unique effort dont il se sentait capable. Sa dernière chance était là : maintenant ou jamais. Ses forces l'abandonnaient rapidement et il espérait qu'avant leur épuisement il parviendrait à abattre son adversaire pour le nombre de secondes voulu. Sans cesser de frapper de toutes ses forces, estimant froidement le poids de ses coups et la qualité des dommages infligés, il se rendait compte à quel point Sandel était difficile à abattre, doué au suprême degré de cette vitalité et de cette endurance qui sont l'apanage de la jeunesse. Sandel était certainement un homme d'avenir. Il possédait l'étoffe. C'est avec cette fibre coriace que se fabriquent les bons boxeurs.

Sandel titubait, mais Tom se sentait des crampes dans les jambes et ses jointures refusaient leur service. Il se raidissait néanmoins et frappait des coups formidables, dont chacun constituait une torture pour ses mains abîmées. Bien qu'il ne re-

çût plus guère de horions, il s'affaiblissait aussi rapidement que l'autre. Ses coups portaient, mais n'étaient plus appliqués avec tout son poids derrière, et chacun d'eux lui coûtait un pénible effort de volonté. Ses jambes étaient de plomb, et il les traînait visiblement : si bien que les partisans de Sandel, réconfortés par ces symptômes, se mirent à encourager leur champion à grands cris.

King, éperonné par un nouvel effort, frappa coup sur coup, l'un de gauche, un peu trop haut, au plexus solaire, et l'autre du droit sur la mâchoire. Ces coups ne possédaient pas une lourdeur extraordinaire, mais Sandel était si faible et étourdi qu'il tomba et resta étendu, frissonnant.

L'arbitre, penché sur lui, comptait à haute voix les fatales secondes. S'il ne se relevait pas avant la dixième, il perdait la bataille. Un silence inquiet planait sur le public. King, tremblant sur ses jambes, se sentait en proie à un étourdissement mortel : devant ses yeux s'enflait et s'affaissait l'océan des visages, tandis que ses oreilles percevaient comme à grande distance les chiffres que comptait l'arbitre. Cependant, il avait l'impression d'avoir gagné cet assaut, estimant invraisemblable qu'un homme si mal en point pût se relever.

Seule, la jeunesse pouvait opérer pareille résurrection, et Sandel se releva. À la quatrième seconde, il se roula sur le visage et chercha à tâtons les cordes : à la septième, il se mit sur un genou et s'y reposa, branlant du chef comme un homme ivre. Au moment où l'arbitre cria : « Neuf ! », Sandel se redressa en bonne position de défense, le bras gauche replié autour du visage, le bras droit autour de l'estomac. Protégeant ainsi les points vulnérables, il fit une embardée vers King dans l'espoir de nouer un corps à corps et de gagner du temps.

Au moment même où Sandel se levait, King l'attaqua, mais les deux coups qu'il lui porta s'amortirent sur les bras repliés. L'instant d'après, Sandel, collé en un corps à corps, s'y cramponnait désespérément tandis que l'arbitre s'efforçait de séparer

les deux hommes. King contribua à se libérer. Il savait avec quelle rapidité la jeunesse reprend ses forces et se sentait sûr de régler son compte à Sandel s'il pouvait contrecarrer ce renouveau de vigueur. Un seul coup bien appliqué y suffirait. Sandel était à lui sans le moindre doute. Il l'avait manœuvré, battu et arrêté à sa guise.

Sandel se dégagea du corps à corps en essayant de s'équilibrer sur le cheveu qui sépare la défaite de la survivance. Un seul coup bien asséné le renverserait une fois pour toutes. Tom King, dans un éclair d'amertume, repensa à ce morceau de bifteck et regretta de ne pas l'avoir derrière le coup de poing qu'il devait appliquer à toute force. Il se raidit dans l'effort, mais le coup ne fut ni assez lourd ni assez rapide. Sandel oscilla sans tomber : il recula en titubant jusqu'aux cordes et s'y retint. Tom King le suivit en chancelant et, dans une angoisse mortelle, lui décocha un nouveau coup. Mais son organisme venait de le trahir. Rien ne subsistait en lui qu'une intelligence combative et voilée par l'épuisement. Le coup destiné à la mâchoire n'atteignit que l'épaule. Il avait voulu le loger plus haut, mais ses muscles éreintés ne lui obéissaient plus. Et, sous le choc en retour, Tom King lui-même vacilla et faillit tomber. Il essaya encore. Mais cette fois, le coup rata complètement, et, par faiblesse pure et simple, King s'accola en corps à corps contre Sandel, se cramponnant à lui pour s'empêcher de rouler à terre.

King n'essaya pas de se libérer. Il avait lancé sa foudre. Il était fini, et la Jeunesse était servie. Au cours même du corps à corps il sentait Sandel reprendre des forces contre lui. Et quand l'arbitre les sépara, il vit, sous ses yeux, la Jeunesse se récupérer de ses pertes. D'une seconde à l'autre, Sandel devenait plus fort. Ses coups, tout à l'heure faibles et futiles, cognaient dur. Les yeux troubles de King virent le poing ganté le menacer à la mâchoire, et il eut la volonté de parer le coup en interposant le bras. Il perçut le danger et voulut agir, mais son bras alourdi de cinquante kilos refusa de se soulever, et résista à la volonté de son âme. Sur quoi le poing ganté arriva à destination. Il éprouva

une sorte de brisure analogue à une étincelle électrique, et au même moment le voile d'ombre l'enveloppa.

Quand il rouvrit les yeux, il était dans son coin et il entendit les hurlements du public, pareils au rugissement du ressac à Bondi Beach. On lui appuyait une éponge humide à la base du crâne, et Sid Sullivan lui soufflait une pluie d'eau rafraîchissante sur la figure et la poitrine. On lui avait déjà enlevé ses gants, et Sandel, penché sur lui, lui serrait la main. Il n'éprouvait aucun ressentiment contre l'homme qui venait de le terrasser, et il lui rendit son étreinte avec une cordialité qui provoqua une protestation de ses jointures en piteux état. Puis Sandel s'avança au milieu du ring et le public arrêta son tumulte pour l'entendre accepter le défi du jeune Pronto et porter à cent livres le pari supplémentaire.

King demeura apathique pendant que ses seconds épongeaient l'eau qui lui ruisselait sur le corps, puis lui séchaient le visage et l'apprêtaient à quitter la plate-forme. Il se sentait affamé : non pas d'une faim ordinaire, de cette faim qui vous ronge, mais d'une grande faiblesse accompagnée d'une palpitation au creux de l'estomac, et qui se communiquait à son corps tout entier. Il se rappela ce moment du combat où il tenait Sandel en équilibre instable et prêt à osciller vers le plateau de la défaite.

Ah ! le morceau de bifteck lui aurait permis de s'en tirer ! Il ne lui avait manqué que cette petite chose au moment décisif, et il avait perdu !

Ses seconds le soutenaient à moitié pour l'aider à quitter la plate-forme. Il s'écarta d'eux, se faufila sans aide à travers les cordes, puis sauta lourdement sur le plancher et les suivit sur les talons pendant qu'ils lui frayaient un chemin dans la foule encombrant l'allée centrale.

Au moment où il quittait le vestiaire, à l'entrée de la salle, un jeune homme l'interpella :

– Pourquoi ne pas lui avoir réglé son compte quand vous le teniez ? demanda le quidam.

– Oh ! allez au diable ! répondit Tom King en descendant les marches.

Les portes du débit du coin étaient grandes ouvertes ; il aperçut les lumières et les serveuses souriantes ; il entendit de nombreuses voix discutant la rencontre, et le tintement continu des pièces sur le comptoir. Quelqu'un l'appela pour lui offrir un verre. Il hésita de façon perceptible, puis refusa et poursuivit son chemin.

Il n'avait pas un liard en poche, et la promenade de deux kilomètres lui parut longue pour rentrer à la maison. Il devenait certainement vieux.

En traversant le Domaine, il s'assit soudain sur un banc, énervé à l'idée de sa femme qui veillait pour l'attendre et pour apprendre l'issue du pugilat. Cette pensée lui semblait plus atroce que le coup qui l'avait mis hors de combat, et presque impossible à envisager.

Il se sentait faible et meurtri, et la souffrance que lui infligeaient ses jointures l'avertissait que, même s'il trouvait à s'employer comme manœuvre, il serait obligé d'attendre une bonne semaine avant de pouvoir manier la pelle ou la pioche. La faim qui lui donnait des palpitations au creux de l'estomac devenait accablante. Écrasé sous sa misère, il sentit ses paupières s'humecter. Il couvrit son visage de ses mains et se souvint en pleurant de Stowsher Bill et de la façon dont il l'avait traité en cette soirée de jadis.

Pauvre vieux Stowsher Bill ! Il comprenait maintenant qu'il eût pleuré dans le vestiaire !

# AU SUD DE LA FENTE[5]

Le vieux San Francisco, qui date seulement de la veille du tremblement de terre, se trouvait partagé en deux moitiés par la Fente. On appelait ainsi une fissure de fer qui se prolongeait au milieu du Market Street et d'où s'élevait le bourdonnement incessant du câble sans fin auquel on attachait à volonté les tramways et qui les traînait dans les deux sens.

En réalité, il y avait donc deux fentes : mais les gens de l'ouest de la ville, désireux de gagner du temps même pour la grammaire, résumaient sous ce nom au singulier le matériel et la série de déductions mentales qu'il suscite.

Au nord de la fente s'érigeaient les théâtres, hôtels, grands magasins, les banques, les solides et respectables maisons d'affaires.

Au sud se tassaient les usines, les ruelles, les blanchisseries, les ateliers, les chambres de chauffe et les taudis de la classe ouvrière.

Cette fente métaphorique exprimait le dédoublement de la société en classes, et nul n'enjambait la métaphore, à l'aller et au retour, plus allègrement que Freddie Drummond. Il s'appliquait à vivre dans les deux mondes et réussissait remarquablement dans l'un et dans l'autre.

Freddie Drummond était professeur à la Section de Sociologie de l'Université de Californie, et ce fut en cette qualité que, franchissant la Fente, il vécut six mois dans le grand ghetto du

---

**5** *The South of Slot.*

travail et écrivit *L'ouvrier sans spécialité professionnelle*, ouvrage apprécié partout comme une habile contribution à la littérature du progrès et une superbe réplique à celle du mécontentement, représentant tout ce qu'il y a de plus orthodoxe au point de vue politique et économique.

Les présidents des grandes compagnies de chemin de fer en achetèrent des éditions entières pour les répartir entre leurs employés : l'Association des Fabricants en distribuait elle seule cinquante mille exemplaires.

Au début, Freddie Drummond trouvait fort difficile de vivre parmi les gens de la classe laborieuse. Il n'était pas habitué à leurs façons, eux l'étaient encore moins aux siennes. On lui témoignait une certaine méfiance. Dépourvu d'antécédents, il ne pouvait parler de ses emplois antérieurs. Ses mains soignées et sa politesse extraordinaire paraissaient suspectes.

Il apprit bien des choses et en déduisit des généralisations souvent erronées, que l'on pourrait retrouver dans les pages de *L'ouvrier sans spécialité professionnelle*. Cependant il s'en tira sain et sauf, à la façon conservatrice de ceux de son espèce, en présentant ces généralisations sous le sous-titre d'*Essais*.

Une de ses premières expériences lui advint dans la grande usine de conserves Wilmax, où il trouva du travail aux pièces pour confectionner des petites caisses d'emballage. Une fabrique de caisses fournissait les pièces en série, et Freddie Drummond n'avait qu'à les assembler en y enfonçant de petits clous avec un marteau léger.

Ce travail n'exigeait pas d'habileté professionnelle : c'était du travail aux pièces. Les ouvriers de l'usine recevaient un dollar et demi par jour. Ceux qui faisaient la même besogne que lui allaient leur petit train-train et en abattaient pour un dollar soixante-quinze cents par jour.

Au bout de la troisième journée, il put gagner la même somme. Mais, ambitieux qu'il était, il ne se souciait guère d'aller son petit train-train, et le quatrième jour il reçut deux dollars.

Le lendemain, au prix d'une tension nerveuse épuisante, il parvint à deux dollars et demi. Ses camarades le gratifièrent de grognements et de regards sombres, ainsi que de remarques spirituelles en argot incompréhensible pour lui, où il était question de lécher les bottes au patron, gâter le métier, de se mettre à l'eau pour se garer de l'averse.

Il s'étonna de leur manque d'empressement pour le travail aux pièces, fit des généralisations sur la paresse congénitale des manœuvres et trouva moyen, le lendemain, de clouer pour trois dollars de boîtes.

Ce soir-là, en sortant de l'usine, il fut interpellé par ses camarades à grand renfort de jurons et d'argot. Il ne comprenait pas le motif de leur façon d'agir, mais elle fut catégorique. Comme il refusait de ralentir son zèle et poussait des bêlements sur la liberté et la dignité du travail, et l'indépendance américaine, ils se mirent à le corriger. Ce fut une rude bataille, car Drummond était de taille et de force athlétiques : mais, en définitive, la bande lui sauta sur les côtes, lui marcha sur la figure et lui écrasa les doigts, si bien qu'il dut garder le lit pendant une semaine avant de pouvoir se lever et chercher un autre emploi.

Le récit de cet incident se trouve tout au long dans son premier livre au chapitre intitulé : « La Tyrannie du travail ».

Avant de remonter à la surface après ce premier plongeon d'en bas, il se découvrit bon acteur et se démontra la plasticité de sa nature. Il s'étonnait de sa propre fluidité. Lorsqu'il eut appris l'argot et surmonté de nombreuses et fastidieuses défaillances, il comprit qu'il pouvait s'en aller à la dérive dans n'importe quel coin du monde ouvrier et s'y trouver parfaitement à l'aise.

Comme il l’expliquait dans la préface de son second livre, *L’Ouvrier*, il essayait sincèrement de connaître le peuple des travailleurs, et le seul moyen pour y parvenir consistait à mettre la main à la pâte avec eux, de partager leur nourriture, de dormir dans leur lit, de prendre part à leurs distractions, de penser et de sentir comme eux.

Cet homme très réservé, auquel son tempérament exposait des restrictions nombreuses et inflexibles, trop froid et trop peu démonstratif pour posséder beaucoup d’amis, n’avait pas de vices et ne s’était jamais découvert de tentations. Il détestait le tabac, abhorrait la bière, ne buvait jamais rien de plus fort qu’un verre de vin au dîner de temps à autre.

À mesure que le temps s’écoulait, Freddie Drummond prit l’habitude de traverser plus fréquemment Market Street pour aller se perdre au sud de la Fente. Il y passait ses vacances d’été et d’hiver, et quand il disposait d’une semaine ou d’une simple fin de semaine, les heures qu’il passait là lui paraissaient plus profitables et plus amusantes. Il y trouvait de nombreux matériaux à amasser. Son troisième livre, *Les Masses et leurs maîtres*, devint un manuel courant dans les universités américaines ; et presque sans y avoir songé, il se surprit en train d’en écrire un quatrième : *La Tromperie des ouvriers non qualifiés.*

Quelque part dans sa nature se dissimulait un étrange repli ou penchant, provenant peut-être d’une réaction contre son ambiance et son éducation, ou plus probablement d’un tempérament mitigé, légué par une série d’ancêtres abonnés à l’étude ; en tout cas, il trouvait du plaisir à descendre dans le cercle du travail.

Son propre environnement l’appelait « Le Frigorifique », mais dans cet autre milieu il devenait le « gros Bill Totts », capable de fumer et de boire, de parler argot et se battre, favorablement accueilli partout à la ronde.

Tout le monde aimait Bill, et plus d'une jeune ouvrière lui faisait des avances. Au début, il se contentait d'être un bon acteur, mais au cours du temps, cette simulation devint une seconde nature. Il ne jouait plus un rôle : il aimait les saucisses, les saucisses et le lard, considérés dans son propre clan comme l'abomination et la désolation en tant que menu.

Il arriva à faire par plaisir ce qu'il avait entrepris par nécessité, et se surprit à regretter de voir approcher le moment où il devait retourner à sa salle de conférence et à ses contraintes, ou à attendre avec impatience l'instant rêvé où, franchissant de nouveau la Fente, il se retrouvait libre de faire le diable à quatre.

Sans la moindre perversité, en qualité de Bill Totts, il se livrait à mille excentricités que Freddie Drummond n'aurait jamais voulu commettre.

C'était là le côté le plus étrange de sa découverte. Freddie Drummond et Bill Totts constituaient deux êtres totalement différents, dont chacun obéissait à des impulsions, des goûts et désirs diamétralement opposés à ceux de l'autre.

Bill Totts pouvait esquiver une tâche avec la conscience nette, tandis que Frédéric Drummond considérait le fait de tirer au flanc comme un vice criminel, antiaméricain, et il consacrait plusieurs chapitres à le condamner.

Freddie Drummond changeait de manières en même temps que d'habits, et sans le moindre effort. En entrant dans le cabinet obscur où il se grimait, il se comportait avec un peu trop de raideur, se tenait un peu trop droit, écartait un peu trop les épaules, la figure grave, presque dure et à peu près dépourvue d'expression. Mais en sortant de là sous le costume de Bill Totts, il semblait un être tout à fait différent. Bill Totts non plus ne marchait pas la tête basse, mais toute sa personne s'assouplissait et devenait gracieuse. Le son même de sa voix changeait, il riait fort et de bon cœur, et ses paroles libres, en-

trecoupées parfois de jurons, lui montaient naturellement aux lèvres.

En outre, Bill Totts était enclin à rentrer tard, et parfois, dans les bars, à se montrer d'une familiarité agressive avec d'autres ouvriers. Enfin, dans les parties de campagne dominicales ou en revenant du spectacle, l'un ou l'autre de ses bras se glissait avec une familiarité experte autour d'une taille féminine, tandis qu'il déployait un esprit vif et charmant dans les badinages coutumiers à un brave garçon de sa classe.

Bill Totts était si bien lui-même, si parfait ouvrier, si authentique habitant du sud de la Fente, qu'il éprouvait la solidarité de classe commune aux gens de son espèce, et que sa haine contre les briseurs de grève dépassait même la moyenne de celle des syndiqués sincères.

Au cours de la grève du port, Freddie Drummond réussit à faire abstraction de sa combinaison paradoxale, et observa d'un œil froid et critique Bill Totts rosser allègrement les portefaix jaunes.

Car Bill Totts payait régulièrement ses cotisations comme membre de l'Union des Portefaix et avait droit de s'indigner contre les usurpateurs de son emploi. Le « gros Bill Totts » était vraiment si gros et si fort qu'on l'envoyait au front de bataille dès que du grabuge s'annonçait.

À force de simuler la colère, Freddie Drummond, dans ce rôle de son propre sosie, en vint à l'éprouver réellement, et ce fut seulement en rentrant dans la classique atmosphère de l'Université qu'il put élaborer de saines et conservatrices généralisations sur ses expériences dans le monde d'en bas et les coucher sur le papier, comme doit le faire un sociologue averti.

Alors Freddie Drummond aperçut clairement qu'il manquait à Bill Totts une perspective susceptible de l'élever au-dessus de sa conscience de classe.

Mais Bill Totts ne pouvait se placer à ce point de vue. Quand un jaune lui prenait son gagne-pain, il voyait rouge et ne voyait guère autre chose. C'était Freddie Drummond qui, dans une irréprochable tenue mentale et physique, assis à son propre bureau ou dans sa chaire à la classe de sociologie n° 17, observait Bill Totts et ses semblables et, autour d'eux, tout le problème des syndicats et des briseurs de grèves, et ses rapports avec la prospérité économique des États-Unis dans la lutte pour le marché mondial.

Bill Totts n'était vraiment pas capable de voir plus loin que son prochain repas ou l'assaut qui devait avoir lieu le lendemain soir au Club Athlétique de la Gaieté.

Ce fut en ramassant des matériaux pour *Les Femmes et le travail* que Freddie Drummond reçut un premier avertissement du danger qu'il courait. Il réussissait trop bien à vivre sur un pied dans chaque monde. Cet étrange dualisme lui paraissait instable après tout, et à la réflexion, assis dans son bureau, il sentait que cela ne pouvait pas durer. Il traversait une phase transitoire et prévoyait qu'en persistant il tomberait inévitablement d'un côté ou de l'autre.

Et, en regardant les volumes bien alignés sur la tablette supérieure de sa bibliothèque tournante, depuis sa thèse jusqu'aux *Femmes et le Travail*, il décréta qu'il devait rester dans le monde où il se trouvait en ce moment. Le personnage de Bill Totts avait bien rempli sa mission, mais devenait un complice trop dangereux : Bill Totts devait disparaître.

La frayeur de Freddie Drummond lui était inspirée par une certaine Mary Condon, présidente de l'Union internationale des gantières, n° 974, aperçue pour la première fois de la galerie des spectateurs à la réunion annuelle de la Fédération du travail du Nord-Ouest, où elle avait produit sur lui une impression très favorable.

Elle ne représentait pas du tout l'idéal de Freddie Drummond. À vrai dire, elle possédait un corps magnifique, avec les muscles et la grâce d'une panthère et des yeux noirs prodigieux, capables de vous faire flamber ou rire d'amour selon son humeur.

Il détestait les femmes douées d'une vitalité trop exubérante et dénuées de... enfin, de restrictions. Freddie acceptait la doctrine de l'évolution parce qu'elle était universellement admise par les intellectuels, et croyait positivement que l'homme avait grimpé à l'échelle de la vie en partant de la boue où se vautrent les organismes inférieurs et monstrueux. Mais un peu humilié de cet arbre généalogique, il aimait mieux ne pas y penser. Voilà sans doute pourquoi il pratiquait et prêchait à autrui sa réserve de fer, et préférait les femmes de son monde, aptes à se libérer de cette bestiale et déplorable ascendance et d'élargir par la discipline le gouffre qui les séparait de leurs vagues ancêtres.

Bill Totts ne s'arrêtait point à des considérations de ce genre. Mary Condon lui avait plu dès l'instant où ses regards s'étaient posés sur elle à la salle de la réunion, et il avait résolu sur-le-champ de découvrir qui elle était.

Il ne tarda pas à la rencontrer par pur accident, alors qu'il conduisait un camion-automobile en remplacement de Pat Morrissey, un de ses amis irlandais.

La scène se passa dans une pension de famille de Mission Street où on l'avait appelé pour prendre une malle et la porter dans un garde-meuble. La fille de la patronne l'avait mené dans une petite chambre dont l'occupante, une gantière, venait d'être envoyée à l'hôpital. Bill ne connaissait pas ces détails. Il se baissa, posa de champ la malle très lourde, la chargea sur son épaule et se redressa, le dos tourné à la porte ouverte. Au même instant il entendit une voix de femme.

– Vous appartenez au syndicat ? demanda-t-elle.

– Qu’est-ce que cela peut vous faire ? répliqua-t-il. Allons, ouste ! Ôtez-vous de mon chemin. Il faut que je me retourne.

L’instant d’après, tout gros qu’il était, il reçut une poussée qui lui fit faire presque demi-tour et le repoussa, titubant sous le poids de la malle. Il alla se heurter contre le mur, en produisant un grand vacarme. Il commençait à jurer lorsqu’il se trouva face à face avec Mary Condon, dont les yeux flamboyaient de colère.

– Bien sûr, j’appartiens au syndicat, dit-il. C’était histoire de rigoler !

– Où est votre carte ? demanda-t-elle d’un ton froid.

– Dans ma poche. Mais je ne peux pas vous la montrer maintenant. Cette malle est trop lourde. Descendez jusqu’au camion et je vous la montrerai.

– Déposez cette malle, ordonna-t-elle.

– Pour quoi faire ? Je vous dis que j’ai une carte.

– Déposez-la, voilà tout. Je ne veux pas qu’un jaune manipule cette malle. Vous devriez avoir honte, grand lâche que vous êtes, de couper l’herbe sous le pied à d’honnêtes travailleurs. Pourquoi ne pas vous faire inscrire au syndicat et vous conduire en homme ?

La figure de Mary était blanche de colère.

– Est-il permis à un homme fort comme vous de trahir sa classe ? Je suppose que vous comptez vous enrôler dans la milice pour tirer sur les camionneurs syndiqués à la prochaine grève. Peut-être appartenez-vous déjà à cette milice ; vous êtes de ces gens qui...

– Oh ! arrêtez ! c’en est de trop ! Je me tue à vous répéter que c’était de la blague. Tenez, regardez !

Il exhibait une carte en règle du syndicat.

– Très bien, enlevez ! dit Mary Condon. Et une autre fois ne plaisantez plus.

Il devait revoir la jeune fille au cours de la grève de la blanchisserie. Les travailleurs de ce syndicat récemment formé, encore novices, avaient demandé à Mary Condon d'organiser la grève.

Freddie Drummond, ayant eu vent de ce qui se préparait, envoya Bill Totts se faire inscrire au syndicat et suivre la marche des événements. Bill travaillait dans la chambre de lessive. Ce matin-là les hommes venaient d'être débauchés pour encourager les femmes ; et Bill se trouvait près de la porte de l'atelier de calandrage quand Mary Condon se présenta pour y entrer. Le surveillant, un homme gros et gras, lui barra la route. Il ne voulait pas qu'on débauchât ses ouvrières, et allait apprendre à cette intruse de se mêler de ses affaires. Comme Mary essayait de se faufiler entre lui et la porte, il la repoussa en lui posant son énorme main sur l'épaule. Elle promena ses regards autour d'elle et aperçut Bill.

– Hé, monsieur Totts, cria-t-elle. Un coup de main, s'il vous plaît. Je veux entrer là.

Bill éprouva un sentiment de chaude surprise. Elle avait retenu son nom, lu sur la carte syndicale. L'instant d'après, le surveillant, balayé de la porte, délirait au sujet des droits garantis par la loi, et les femmes désertaient les machines.

Durant le reste de cette grève courte et réussie, Bill se constitua page et messager de Mary Condon ; quand tout fut terminé, il retourna à l'Université reprendre la personnalité de Freddie Drummond et se demander ce que Bill Totts pouvait trouver d'extraordinaire chez cette femme.

Freddie Drummond se sentait en parfaite sécurité, mais Bill était amoureux : impossible de le nier, et tel fut le fait qui servit d'avertissement à Freddie Drummond. Eh bien ! son tra-

vail étant achevé, il pouvait mettre fin à ses aventures. Rien ne l'obligeait désormais à franchir la Fente. Il ne lui restait à écrire que les trois derniers chapitres de son œuvre, *Tactiques et stratégies du travail*, et il avait en main des matériaux plus que suffisants pour la terminer.

Il arriva aussi à la conclusion que pour mouiller sa maîtresse ancre et s'installer à demeure dans la personnalité de Freddie Drummond, il devait nouer des relations et des liens plus étroits avec son propre milieu social.

En tout cas, le moment était venu pour lui de se marier : car il sentait bien que si Freddie Drummond ne prenait pas femme, Bill Totts le ferait sûrement, ce qui entraînerait des complications terribles à envisager.

Et voilà comment entra en scène Catherine Van Vorst. Elle appartenait aussi à l'Université, et son père, le seul membre riche de la Faculté, était en même temps le chef de la section de Philosophie.

Ce serait un mariage judicieux à tous points de vue, conclut Freddie Drummond lorsque les fiançailles furent célébrées et publiées. Aristocratique et sainement conservatrice, d'aspect froid et réservé, bien qu'ardente à sa façon, Catherine Van Vorst n'était pas moins scrupuleuse et pondérée que Freddie Drummond lui-même.

Tout semblait marcher à souhait, mais Freddie Drummond ne parvenait pas à se libérer complètement de l'appel de cette vie sans entraves et insouciante qu'on menait au sud de la Fente.

À mesure qu'approchait la date du conjugo, il se disait qu'il avait bien jeté sa gourme, mais sentait aussi qu'il prendrait grand plaisir à une dernière escapade, à jouer encore ce rôle de franc luron avant de s'établir dans la grisaille des salles de conférence et dans la sobriété de ce mariage de raison.

Et, comme pour le tenter davantage, voici que le dernier chapitre de son livre *Tactiques et stratégies du travail* demeurait inachevé, faute de quelques renseignements insignifiants qu'il avait omis de recueillir.

Freddie Drummond reparut donc pour la dernière fois dans le rôle de Bill Totts, réunit les données dont il avait besoin, et, malheureusement pour lui, rencontra de nouveau Mary Condon.

Une fois réinstallé dans son bureau, il ne trouvait guère agréable le souvenir de cette entrevue, qui rendait ses scrupules doublement impératifs. Bill Totts s'était conduit d'une façon abominable : non seulement il avait revu Mary Condon au Conseil Central du travail, mais en la reconduisant il l'avait fait entrer dans un restaurant et lui avait payé des huîtres. Avant de prendre congé d'elle à sa porte, il l'avait entourée de ses bras et embrassée sur les lèvres, à plusieurs reprises. Et les derniers mots qu'elle lui avait prononcés à l'oreille, bien doucement, avec un soupir profond, véritable sanglot d'amour, avaient été ceux-ci :

– Bill... oh ! Bill... mon chéri !

Freddie Drummond frémissait à ce souvenir. Il voyait l'abîme béant devant lui. N'étant pas polygame de nature, il s'effarait des conséquences possibles de cette situation. Il ne voyait que deux voies pour s'en tirer : il devait devenir Bill Totts pour toujours et se marier avec Mary Condon, ou bien rester définitivement Freddie Drummond et épouser Catherine Van Vorst. En dehors de cette alternative, sa conduite serait odieuse et au-dessous de tout mépris.

Durant les quelques mois qui suivirent, San Francisco fut déchirée par la lutte travailliste. Les syndicats et les associations patronales engagèrent la bataille avec une détermination qui dénotait leur intention de régler la question de façon ou d'autre et une fois pour toutes.

Cependant Freddie Drummond passait son temps à corriger des épreuves, faisait des conférences dans les classes, mais ne bougeait point. Il se consacrait à Catherine Van Vorst et découvrait de jour en jour de nouvelles raisons de la respecter, de l'admirer, et même de l'aimer.

La grève des transports en commun le tenta, mais pas autant qu'il aurait pu s'y attendre, et la grève des bouchers le laissa froid.

L'ombre de Bill Totts était définitivement exorcisée et, avec un zèle renouvelé, Freddie Drummond entreprit une brochure à laquelle il songeait depuis longtemps, au sujet de la « diminution de rendement ».

Le mariage devait avoir lieu dans deux semaines lorsque, certain après-midi, à San Francisco, Catherine Van Vorst vint l'enlever en voiture pour le mener visiter un club de jeunes gens récemment institué par les travailleurs des nouveaux défrichements et auquel elle s'intéressait. L'automobile appartenait à son frère, mais ils s'y trouvaient seuls, à l'exception du chauffeur.

Au carrefour de Kearny Street, Market Street et Geary Street se croisent à angle aigu. Les occupants de l'automobile descendaient Market Street avec l'intention de doubler la pointe de ce « V » pour prendre Geary Street. Mais ils ignoraient ce qui arrivait de cette dernière rue, ce dont le destin réglait l'allure de façon à le leur faire rencontrer à la pointe de ce croisement. Ils avaient bien lu dans les journaux que la grève des bouchers sévissait avec une âpreté extraordinaire, mais en ce moment Freddie Drummond était loin d'y penser. Ne se trouvait-il pas assis à côté de Catherine ? En outre, il lui exposait ses idées sur les travailleurs des défrichements, idées à la formation desquelles avaient contribué les aventures de Bill Totts.

Ce qui descendait dans Geary Street était un convoi de six camions à viande. Sur le siège de chacun un agent de police

avait pris place à côté d'un jeune conducteur. Devant, derrière et de chaque côté de cette procession marchait une escorte d'une trentaine d'agents, et à la suite de l'arrière-garde, à distance respectueuse, s'avançait une foule ordonnée mais vociférante, qui occupait une longueur de plusieurs pâtés de maisons et obstruait la rue d'un trottoir à l'autre.

Le trust du bifteck s'efforçait de ravitailler les hôtels, et, par la même occasion, de commencer à briser la grève. L'hôtel Saint-Francis avait été approvisionné, au prix de plusieurs vitres et têtes cassées, et l'expédition marchait au secours du Palace Hôtel.

Sans se douter de rien, Drummond, assis à côté de Catherine, parlait de défrichements, tandis que l'automobile, cornant méthodiquement et se faufilant à travers les voitures, décrivait une vaste courbe vers la pointe du croisement.

Un énorme tombereau, chargé de gros charbon de terre et attelé de quatre solides chevaux, qui venait de déboucher de Kearny Street comme pour tourner dans Market Street, barra la route à l'automobile. Le conducteur du tombereau semblait indécis, et le chauffeur de l'auto, ralentissant l'allure, mais sans entendre les cris d'avertissement des agents, doubla l'autre sur la gauche, contrairement aux règles de la circulation, afin de passer devant le tombereau.

À ce moment Freddie Drummond interrompit sa conversation.

Il ne devait pas la reprendre, car la situation se transformait avec la rapidité d'une scène de féerie. Il entendit les rugissements de la foule à l'arrière et entrevit les casques des agents dans le roulis des fourgons à viande.

Au même instant, le charbonnier entra en action dans une pétarade de coups de fouet, mena son tombereau carrément en travers de la procession toute proche, arrêta net ses chevaux,

serra le gros frein, à la poignée duquel il noua ses guides, puis s'assit de l'air d'un homme décidé à rester sur place. L'automobile se trouva également immobilisée par les chevaux essoufflés qui lui barraient la route.

Avant que le chauffeur pût reculer, un vieil Irlandais, qui menait un camion à moitié démoli en fouettant son cheval à tour de bras, vint coincer ses roues dans celles de l'automobile. Drummond reconnut cheval et camion, que lui-même avait conduits plus d'une fois. L'Irlandais se nommait Pat Morrissey. De l'autre côté, une voiture de brasseur se collait au tombereau de charbon, et le conducteur d'un tramway débouchant de Kearny Street tapait éperdument sur son gong, lançait des défis à l'agent de police du croisement, et venait compléter l'embouteillage, cependant que des voitures se précipitaient à la file et ajoutaient à l'encombrement. Les fourgons de viande s'arrêtèrent. La police se trouvait prise au piège. Les rugissements redoublaient à l'arrière, où la foule se lançait à l'assaut, tandis que l'avant-garde de la police attaquait la barricade de véhicules.

– Nous voilà bien placés, dit tranquillement Freddie Drummond à Catherine.

– Oui, répondit-elle avec une égale froideur. Quelle bande de sauvages !

Il sentit décupler son admiration pour elle. Elle appartenait bien à son monde. Il l'eût approuvée même si elle avait crié et s'était cramponnée à lui, mais trouvait magnifique sa conduite actuelle. Elle restait assise au centre d'un cyclone avec le même calme que s'il se fût agi d'un simple encombrement aux abords de l'Opéra.

Les agents essayaient d'ouvrir un passage au convoi. Le conducteur du tombereau de charbon, un gros homme en manches de chemise, alluma sa pipe et se mit à fumer tranquillement en regardant d'un air placide l'officier de police qui tem-

pêtait et jurait après lui sans obtenir autre chose qu'un haussement d'épaules.

De l'arrière provenaient des tambourinements de bâtons blancs sur les têtes et une cacophonie de cris, hurlements et blasphèmes. Un rapide crescendo indiqua que la foule avait brisé le cordon d'agents et arrachait un jaune de son siège. L'officier de police envoya à la rescousse un renfort prélevé sur son avant-garde, et la foule fut repoussée.

Un agent, sur l'ordre de l'officier de police, se hissa sur le siège du tombereau pour arrêter le conducteur : celui-ci, se levant tranquillement comme pour l'accueillir, l'enferma soudain dans ses bras et le fit dégringoler sur la tête de son chef. Ce charretier était un jeune géant. En le voyant grimper sur son chargement et saisir de chaque main un morceau de charbon, un agent, en train d'escalader le camion d'un côté, lâcha le tout et sauta à terre. L'officier donna ordre à une demi-douzaine de ses hommes de prendre d'assaut le véhicule. Le conducteur, rampant d'un bord à l'autre de son chargement, les repoussa à coups d'énormes morceaux de houille.

La foule amassée sur les trottoirs et les conducteurs des chars embouteillés poussaient des rugissements de plaisir et d'encouragement. Le mécanicien du tramway, qui aplatissait les casques avec sa longue barre d'aiguillage, perdit connaissance et fut arraché de sa plate-forme. L'officier de police, enragé de voir ses hommes repoussés, se mit à leur tête pour assaillir le tombereau. Mais le charretier se multipliait.

Par moments, une demi-douzaine d'agents roulaient sur le pavé ou sous le véhicule. Occupé à repousser une attaque à l'arrière de sa forteresse, le roulier se retourna juste à temps pour voir l'officier en train de monter sur le siège : celui-ci était encore en équilibre instable lorsque le voiturier lui lança un bloc de charbon d'une trentaine de livres. Le projectile atteignit en pleine poitrine l'assaillant qui tomba à la renverse sur le dos

d'un cheval de flèche, dégringola sur le pavé et vint caler la roue arrière de son automobile.

Catherine le crut mort. Mais il se releva et retourna à l'assaut. Elle étendit sa main gantée et caressa le flanc du cheval qui s'ébrouait et tremblait de tous ses membres. Mais Drummond ne remarqua point ce geste. Il n'avait d'yeux que pour la bataille du tombereau à charbon. Il vit un agent parvenir au sommet du chargement, puis un second et un troisième. Ils trébuchaient sur ce matériel instable, mais leurs longues massues entraient en jeu. Un coup atteignit le voiturier à la tête. Il en esquiva un second, mais le reçut sur l'épaule. Évidemment, la bataille finissait pour lui. Il s'élança soudain, saisit un agent de chaque bras et tomba sur le pavé pour se constituer prisonnier, sans les lâcher.

Catherine Van Vorst se sentait malade et sur le point de défaillir à la vue du sang et de ce combat brutal. Mais ses nausées furent refoulées par l'événement sensationnel et inattendu qui se déroula ensuite.

L'homme assis à son côté poussa un hurlement qui n'était pas de ce monde ni surtout de son monde, et se leva d'un bond. Elle le vit monter sur le siège de devant, sauter sur le large dos du cheval de brancard et de là sur le tombereau. Il attaqua en tourbillon. Avant que l'officier de police intrigué pût deviner ce que venait faire là ce monsieur correctement vêtu mais manifestement excité, il reçut un direct qui l'envoya décrire une courbe à la renverse jusqu'au pavé. Un coup de pied dans la figure d'un agent qui montait incita ce subalterne à rejoindre son chef. Trois autres qui venaient de prendre pied sur le charbon enlacèrent Bill Totts dans un corps-à-corps de géants au cours duquel il fut dépouillé d'un lambeau de cuir chevelu, de son paletot, de son gilet, ainsi que d'une moitié de sa chemise empesée. Mais les trois agents furent lancés aux quatre points cardinaux, et Bill Totts, faisant pleuvoir sa noire mitraille, maintint sa position stratégique.

L'officier de police renouvela bravement l'assaut, mais un bloc de charbon se brisa sur sa tête et lui fit voir trente-six éclairs. Le but de la police était de démolir la barricade antérieure avant que la foule pût forcer le barrage d'agents à l'arrière, et celui de Bill Totts était de tenir son tombereau jusqu'à l'arrivée de la foule. C'est pourquoi la bataille se prolongeait.

La foule avait reconnu son champion. Le gros Bill, comme de coutume, était venu en pleine mêlée, et Catherine Van Vorst se demandait ce que signifiaient ces cris : – Bill ! Bravo, Bill ! répétés de tous côtés.

Pat Morrissey, sur le siège de son camion, dansait et hurlait de joie : – Mords-les, Bill ! Dévore-les ! Bouffe-les vivants ! Il entendit une femme crier du trottoir : – Attention, Bill, au bout de devant ! Bill averti, dégagea le devant du tombereau de ses assaillants par une volée de projectiles. Catherine Van Vorst tourna la tête et aperçut sur la courbe du trottoir une femme aux joues colorées et aux yeux noirs flamboyants qui regardait de toute son âme celui qui tout à l'heure était Freddie Drummond.

Des vociférations enthousiastes jaillirent de toutes les fenêtres du gratte-ciel, en même temps que s'abattaient une nouvelle averse de chaises et de clameurs. La foule des manifestants s'était frayé passage sur un côté de la file des fourgons et avançait en groupes dans chacun desquels se débattait un policeman isolé.

Les jaunes furent arrachés de leurs sièges, les traits de chevaux furent coupés et les animaux s'emballèrent dans une fuite éperdue. Plusieurs agents se réfugièrent sous le tombereau à charbon, tandis que les chevaux libérés, dont quelques-uns avaient des agents sur le dos ou suspendus à leurs têtes pour essayer de les arrêter, galopaient sur le trottoir de l'autre côté de l'encombrement et enfilaient Market Street.

Catherine Van Vorst entendit de nouveau la voix de cette femme qui, revenue sur le bord du trottoir, criait des avertissements.

– Débine-toi, Bill ! C'est le moment d'en jouer un air !

La police était temporairement balayée. Bill Totts sauta du tombereau et se fraya un chemin vers la femme du trottoir. Catherine Van Vorst vit celle-ci lui jeter les bras au cou et l'embrasser sur les lèvres : et elle regarda curieusement son fiancé s'éloigner, un bras passé autour de la taille de cette inconnue : ils causaient et riaient ensemble avec une volubilité et un abandon dont elle ne l'eût jamais cru capable.

La police reparut et démêla l'encombrement en attendant des renforts et de nouveaux conducteurs et chevaux. La foule, son œuvre achevée, se dispersait ; et Catherine Van Vorst distinguait encore l'homme connu par elle sous le nom de Freddie Drummond. Sa tête dominait la foule et son bras enlaçait toujours la taille de cette femme.

Assise et attentive dans son automobile, elle vit le couple traverser Market Street, franchir la Fente et disparaître au coin de la Troisième Rue dans le ghetto du travail.

Au cours des années suivantes, aucune conférence ne fut faite à l'Université de Californie par Frédéric Drummond, et aucun livre sur l'économie sociale ne parut sous ce nom.

D'autre part, se révéla un nouveau chef travailliste appelé William Totts. Ce fut lui qui épousa Mary Condon, présidente du Syndicat international des gantières, n° 974, et organisa la fameuse grève des cuisiniers et garçons de restaurant qui, avant de remporter une victoire définitive, provoqua la formation d'une vingtaine de syndicats plus ou moins alliés, entre autres celui des plumeurs de volaille et celui des croque-morts.

# POUR LA RÉVOLUTION MEXICAINE[6]

## I

Nul ne connaissait ses antécédents – les membres de la Junte moins que tout autre. Il était leur « petit mystère », leur « grand patriote », et, à sa façon, il travaillait aussi dur qu'aucun d'eux pour la Révolution mexicaine en perspective. On mit longtemps à reconnaître ces faits, parce qu'à la Junte ce personnage était antipathique. Le premier jour où il vint échouer dans les bureaux bondés de monde, tous le prirent pour un espion acheté par la police secrète de Diaz. Trop de camarades moisissaient dans les geôles civiles et militaires sur tout le territoire des États-Unis et, à cette heure même, d'autres malheureux, dans les fers, étaient transportés de l'autre côté de la frontière pour y être adossés à un mur et fusillés.

Dès l'abord, ce gamin leur avait produit une mauvaise impression, car ce n'était guère qu'un gamin de dix-huit ans tout au plus et d'apparence plutôt chétive. Il déclara s'appeler Felipe Rivera et vouloir travailler pour la Révolution. Ce fut tout : pas un mot de plus, pas d'autre explication. Il attendait là, debout, sans l'ombre d'un sourire, les yeux ternes. Ce grand gaillard de Paulino Vera lui-même, qui pourtant n'avait pas froid aux yeux, ressentit comme un frisson à son aspect. Il se trouvait là en présence d'un être répulsif, insondable ; quelque chose de venimeux, tenant du reptile, se reflétait dans les prunelles noires de ce garçon-là. Elles brûlaient, tel un feu qui couve, comme em-

**6** *The Mexican.*

preintes d’une amertume concentrée. Il promenait son regard des visages des conspirateurs à la machine à écrire que la petite M^me^ Sethby faisait cliqueter sous ses doigts agiles. Ses yeux se posèrent sur ceux de la femme au moment où, par hasard, elle levait la tête : empoignée elle aussi par une émotion indéfinissable, elle dut relire sa ligne pour reprendre le fil de la lettre qu’elle était en train d’écrire.

Paulino Vera échangea avec Arrellano et Ramos un regard interrogateur qu’ils se renvoyèrent de l’un à l’autre. L’indécision et le doute se reflétaient dans leurs yeux. Ce gosse malingre représentait l’inconnu, avec toutes les menaces qu’il comporte : cette énigme vivante échappait à toutes les notions de ces braves gens, types normaux et révolutionnaires, dont la haine féroce pour Diaz et sa tyrannie n’était, après tout, que la réaction naturelle de tout honnête patriote. Mais de ce gamin émanait autre chose, ils ne savaient quoi. Vera, toujours le plus impulsif, le plus prompt à agir, le premier rompit les chiens.

– Fort bien ! fit-il froidement. Tu dis, mon garçon, que tu veux travailler pour la Révolution. Fort bien ! Retire ta veste et pends-la à ce clou... Suis-moi !... Je vais te montrer où sont les seaux et les torchons. Le plancher est sale, tu vois ! Tu vas commencer par le gratter, puis tu en feras autant pour les autres pièces. Il y a aussi les crachoirs à nettoyer, ainsi que les fenêtres...

– Est-ce pour la Révolution ? demanda le jeune homme.

– C’est pour la Révolution, lui répondit Vera.

Rivera leur jeta à tous un regard soupçonneux, puis se mit en devoir d’enlever sa veste :

– C’est bien ! fit-il.

Rien de plus.

Chaque jour, depuis, il vint remplir sa tâche, balayer, gratter, nettoyer. Il vidait les cendres des poêles, montait le charbon et le petit bois et allumait les feux avant que le plus matinal d'entre eux fût assis à son bureau…

– Puis-je dormir ici ? demanda-t-il un jour.

– Ah ! ah ! c'était donc cela… Encore la main de Diaz !

Dormir dans les locaux de la Junte, c'était avoir accès aux secrets, aux listes de noms, aux adresses de camarades restés là-bas, en sol mexicain. La requête fut refusée, et Rivera n'y fit plus jamais allusion. Il dormait et se nourrissait on ne savait où ni comment ; Arrellano lui offrit une fois deux dollars. Rivera refusa cette somme, d'un signe de tête. Lorsque Vera joignit ses instances à celles de son camarade pour la lui faire accepter, il répondit :

– Je travaille pour la Révolution.

Il faut de l'argent pour déchaîner une révolution moderne et la Junte était toujours à court de fonds. Ses membres crevaient de faim, se tuaient à la tâche, et la journée la plus longue n'était jamais trop longue pour eux, mais certains jours le sort de la Révolution semblait dépendre de quelques dollars de plus ou de moins. Dès la première crise, alors que le loyer était de deux mois en retard et que le propriétaire menaçait d'expulsion, Felipe Rivera, le petit gratteur de planchers aux vêtements minables, usés jusqu'à la corde, déposa soixante dollars en or sur le bureau de May Sethby. Une autre fois, trois cents lettres dactylographiées attendaient sur les tables, faute de timbres-poste pour les expédier : demandes de secours, d'approbation de la part de groupements d'ouvriers syndiqués, de rectification de fausses nouvelles parues dans la presse, protestations contre la partialité des tribunaux américains envers les révolutionnaires, etc. La montre de Vera avait disparu – la vieille montre à répétition qu'il tenait de son père. May Sethby ne portait plus à son troisième doigt l'anneau d'or qui l'encerclait naguère. Les deux

objets avaient pris le même chemin. La situation était sans issue. Ramos et Arrellano se tiraient leurs longues moustaches de désespoir. Les lettres devaient partir, et les autorités postales ne faisaient pas crédit aux acheteurs de timbres. Rivera prit alors son chapeau et sortit. À son retour il posa sur le bureau de May Sethby un millier de timbres de deux *cents*…

– Je me demande si c'est l'or immonde de Diaz ? dit Vera aux camarades.

Ils levèrent les sourcils sans se prononcer. Et Felipe Rivera, le petit salopard dévoué à la Révolution, continua, lorsque l'occasion s'en présentait, d'apporter de l'or et de l'argent pour les besoins de la Junte.

Malgré tout, il leur demeurait antipathique. Ils le considéraient toujours comme un inconnu, ses façons contrastaient avec les leurs, il n'inspirait pas confiance, il échappait à toute analyse ; c'était le mystère en personne, et, tout adolescent qu'il était, nul n'osait prendre sur soi de l'interroger :

– Qui est-ce ? Un grand esprit, un solitaire, peut-être ? Je ne sais, disait Arrellano, les bras au ciel, renonçant à le comprendre.

– Il n'est pas humain ! ajoutait Ramos.

– C'est une âme flétrie, poursuivait May Sethby, où tout a été détruit, la lumière et le rire. On dirait un être mort, et, pourtant, il témoigne d'une prodigieuse vitalité !

– Il a dû mener une vie épouvantable, commentait Vera. Il faut avoir passé par l'enfer pour garder cet air-là, et ce n'est qu'un gamin !

Cependant, ils ne se sentaient pas le moins du monde attirés vers lui. Jamais il n'ouvrait la bouche, ni pour causer, ni pour poser des questions, donner un conseil ou un avis. Il restait là, impassible dénué de toute expression ; le regard froid et

perçant, il écoutait leurs conversations quand parfois ils s'échauffaient dans leurs polémiques sur la Révolution. Son œil allait de l'un à l'autre, s'arrêtait sur l'interlocuteur, avec une flamme qui le pénétrait comme une vrille incandescente.

– Un espion, ce gosse-là ? Jamais ! confia un jour Vera à May Sethby. C'est un patriote – et le plus fervent de nous tous, tu m'entends bien ! Je le sens, ma tête et mon cœur me le disent. Par ailleurs il demeure une énigme pour moi. Ce type-là me dépasse !

– Il a un fichu caractère, en tout cas, dit May Sethby.

– Je le sais, répliqua Vera en frémissant. Il vous regarde avec des prunelles menaçantes et sauvages comme celles d'un tigre. Si je trahissais la « Cause », il me tuerait, j'en suis sûr. Cet être manque de cœur, il n'a pas plus de pitié qu'une lame d'acier, il est froid comme la glace. Je ne crains pas Diaz et tous ses égorgeurs, mais ce garçon-là, je l'avoue, me fait peur ! Il exhale la mort !

Ce n'en fut pas moins Vera qui persuada aux autres de mettre Rivera à l'épreuve en lui confiant une mission délicate. La ligne de communication entre Los Angeles et la basse Californie avait été coupée. Trois camarades avaient été contraints de creuser leur propre tombe pour y être abattus ensuite à coups de fusil ; deux autres moisissaient dans une prison des États-Unis à Los Angeles. Le chef fédéral, Juan Alvarado, ayant déjoué tous leurs plans, il ne leur était plus possible de renouer contact avec les membres actifs ni de mener la propagande révolutionnaire en basse Californie.

Le jeune Rivera reçut ses instructions et fut dépêché au sud. À son retour, la ligne de communication était rétablie et Juan Alvarado assassiné ; on l'avait découvert dans son lit un poignard planté jusqu'à la garde dans la poitrine. Ces résultats dépassaient les ordres qu'avait reçus Rivera, mais les membres de la Junte connaissaient heure par heure tous ses faits et

gestes. Ils ne lui posèrent pas de question, et il ne parla pas davantage. Mais ils s'entre-regardèrent : ils avaient compris...

– Que vous disais-je ? fit Vera. Diaz n'a pas d'ennemi plus mortel que cet adolescent. Il est implacable : c'est la main du Seigneur !

Le mauvais caractère du gamin, auquel May Sethby avait fait allusion se manifestait par maints témoignages physiques. Il leur revenait tantôt avec la lèvre fendue, tantôt avec la joue bleuie, l'œil poché ou l'oreille enflée. De toute évidence, ce batailleur accomplissait ses exploits dans un autre milieu où, tout, ses faits et gestes, sa façon de vivre, de dormir, de se nourrir, de gagner de l'argent, devenait de plus en plus mystérieux aux yeux de ses camarades. À la longue, on eut recours à lui pour typographier la petite feuille hebdomadaire de propagande révolutionnaire. Certains jours, il était incapable d'aligner ses caractères d'imprimerie ; ses poings étaient meurtris et enflés, ou bien l'un de ses bras pendait, inerte, à son côté et une douleur muette se peignait sur son visage.

– C'est un débauché, dit alors Arrellano.

– Il fréquente les bas-fonds, appuya Ramos.

– Mais d'où diable tire-t-il son argent ? demanda un jour Vera. Aujourd'hui même, je viens d'apprendre qu'il a réglé la note du fournisseur de papier : cent quarante dollars !

– Toutes ces absences me semblent louches ! Jamais il ne s'explique à leur sujet.

– Nous devrions mettre un des nôtres à ses trousses, proposa Ramos.

– Je ne voudrais pas être celui-là, dit Vera. Vous ne me reverriez, je le crains, que pour m'enterrer. Il doit avoir une terrible passion, et il ne tolérera pas que Dieu même s'interpose entre elle et lui.

– Devant lui, je me sens faible comme un enfant, je l'avoue, fit Ramos.

– Pour moi, dit Arrellano, savez-vous ce qu'il représente ? L'être primitif par excellence dans toute sa force, le loup, le serpent à sonnettes ou le scolopendre qui tuent leur victime d'un coup de dent.

– C'est la révolution incarnée ! reprit Vera. Il en est la flamme et l'esprit, l'insatiable soif de vengeance qui assassine dans l'ombre sans un bruit : c'est l'Ange de la Destruction qui opère dans les ténèbres de la nuit.

– Il m'inspire de la pitié, déclara May Sethby – une pitié à m'arracher les larmes ! Il n'a ni amis ni connaissances, il hait tout le monde. Il ne nous tolère, nous, que parce que nous répondons à ses aspirations ! Il est seul... seul !

Sa voix se brisa en un demi-sanglot et ses yeux s'embrumèrent.

Les allées et venues de Rivera étaient pour le moins énigmatiques. À certains moments, on ne le revoyait pas de toute une semaine ; il disparut une fois pendant un mois entier. Il revenait toujours silencieux aux bureaux de la Junte ; et invariablement, en ces occasions, il déposait discrètement une poignée de pièces d'or sur le bureau de May Sethby. Puis, des jours et des semaines durant, il consacrait de nouveau tout son temps à la Junte pour redisparaître ensuite, pendant des périodes irrégulières, au milieu de la journée. Ces jours-là, il arrivait de très bonne heure au bureau pour n'en repartir que tard dans la soirée. Arrellano l'avait trouvé une fois, à minuit, en train de composer sa planche d'imprimerie, fort mal en point avec des mains fraîchement enflées aux jointures et une lèvre fendue encore sanguinolente.

# II

L'heure décisive approchait. Le sort de la révolution dépendait de la Junte, et celle-ci traversait une situation plutôt critique. Le besoin d'argent s'avérait plus pressant que jamais, et jamais il n'avait été aussi difficile de se procurer des fonds. Les patriotes avaient donné jusqu'à leur dernier sou et ne pouvaient faire davantage. Des débris d'équipes d'ouvriers – péons fugitifs venant du Mexique – avaient offert la moitié de leur maigre salaire. Mais d'autres sacrifices étaient nécessaires. Les longues années de travail patient, souterrain, le labeur pénible et ingrat de ces intrigues et complots dont il fallait sans cesse renouer les fils, allaient enfin porter leurs fruits. Le dénouement était imminent. Le destin de la révolution était dans le plateau de la balance, il suffisait encore d'une légère poussée, d'un ultime et héroïque effort pour le faire pencher du côté de la victoire... Les révolutionnaires connaissaient leur Mexique : une fois déclenchée, la révolution se déroulerait toute seule ; tout le système Diaz s'abattrait, comme un château de cartes. La frontière était prête à se soulever. Un Yankee, avec une centaine de volontaires, n'attendait qu'un mot pour la franchir et entreprendre la conquête de la basse Californie. Mais il manquait de fusils. Il en fallait aussi à tous les membres affiliés de la Junte, jusqu'à l'Atlantique, avec lesquels ils se tenaient en contact, à tous ceux qui s'étaient joints à eux : aventuriers, soldats de fortune, bandits, syndiqués américains en rupture de ban, renégats, socialistes, anarchistes, sacripants, exilés mexicains, péons en fuite, mineurs chassés à coups de fouet des parcs à bœuf de Cœur d'Alene et du Colorado que la rancune poussait à se battre – toute cette racaille, enfin, que rejette le monde moderne si follement compliqué. Tous clamaient :

– Des fusils, des munitions !

C'était le cri universel, incessant.

Cette horde d'individus sans aveu, ennemis de la société, une fois jetée de l'autre côté de la frontière, la révolution était en marche ; l'Hôtel des Douanes, les ports d'accès du nord tombaient aux mains de cette masse. Incapable de résister, Diaz n'oserait pas lui opposer le poids de ses armées, car il lui fallait tenir le sud. L'incendie gagnerait le sud, néanmoins. Le peuple se soulèverait. Les villes se rendraient, les États s'écrouleraient les uns après les autres, et, en fin de compte, de tous côtés, les armées victorieuses de la révolution viendraient s'abattre sur la ville de Mexico, le dernier rempart de Diaz.

Mais où dénicher l'argent ? Ils avaient les hommes, impatients d'agir, prêts à faire cracher les fusils ; ils connaissaient les trafiquants qui leur vendraient et leur livreraient des armes. Mais fomenter la révolution avait épuisé les ressources de la Junte. Le dernier dollar était parti, il n'y avait plus un patriote qui ne fût pressuré jusqu'à son dernier sou, et le sort de la grande aventure oscillait toujours dans la balance. Des armes et des munitions ! Il fallait armer les bataillons de la faim et de la misère. Mais comment ? Ramos se lamentait, pleurant ses propriétés confisquées. Arrellano gémissait sur sa jeunesse gaspillée. May Sethby se disait que les choses se fussent passées différemment si la Junte avait été plus économe dans le passé.

– Et dire que la liberté du Mexique tient à quelques méchants dollars de plus ou de moins ! s'écria Paulino Vera.

Le découragement se lisait sur leurs traits. José Amarillo, leur dernier espoir, un converti récent qui avait promis de l'argent, venait d'être appréhendé, dans son hacienda de Chihuahua, et fusillé contre le mur de sa propre écurie. La nouvelle venait de leur parvenir.

Rivera, qui, à genoux, était en train de frotter le plancher, leva les yeux à cette annonce : la brosse en l'air et les bras nus tout barbouillés de savon et d'eau sale, il demanda :

– Cinq mille dollars feraient-ils l'affaire ?

Ils le regardèrent, stupéfaits. Vera fit un signe affirmatif, trop suffoqué pour parler, mais pénétré aussitôt d'une vaste foi.

– Commandez les fusils ! dit Rivera, prononçant le plus long soliloque jamais sorti de ses lèvres. Il ajouta : Le temps presse. D'ici trois semaines, je vous apporterai ces cinq mille dollars. Ça ira ! La température sera plus chaude pour les combattants. Voilà ! C'est le mieux que je puisse faire !

Vera en dépit de sa foi, éprouvait certains doutes. Trop d'espoirs étaient tombés à rien depuis son adhésion au parti révolutionnaire. Il avait confiance en ce petit déguenillé et, cependant, il n'osait la lui accorder tout entière.

– Tu es fou ! dit-il.

– D'ici trois semaines, vous verrez ! dit Rivera. Commandez toujours vos fusils !

Il se releva, rabattit ses manches de chemise, et enfila sa veste :

– Commandez vos fusils, vous dis-je. Je m'en vais, au revoir !

## III

Après beaucoup d'allées et venues et maints coups de téléphone agrémentés de jurons, on tenait séance de nuit dans le bureau de Kelly. Celui-ci était débordé d'ouvrage et la guigne le poursuivait. Il avait réussi à faire venir Danny Ward de New York, avait préparé un combat de boxe entre lui et Billy Carthey, voilà de cela trois semaines, et, depuis deux jours qu'on en cachait soigneusement la nouvelle aux rédacteurs sportifs, Carthey gardait le lit, gravement blessé. Et personne pour prendre sa place ! Kelly avait brûlé tous les fils télégraphiques de

l’est du pays à la recherche de tous les poids légers possibles, mais sans succès : tous étaient liés par des contrats.

Or, maintenant l’espoir renaissait, un faible espoir…

– Tu en as un sacré toupet ! dit Kelly à Rivera, qui venait de lui exposer son cas.

Une lueur haineuse couvait dans l’œil de celui-ci, mais ses traits restaient impassibles :

– Je peux battre Ward, se borna-t-il à dire.

– Qu’en sais-tu ? L’as-tu seulement jamais vu à l’œuvre ?

Rivera fit non de la tête :

– Il pourrait t’assommer d’une main et les yeux fermés !

Rivera haussa les épaules :

– C’est là toute ta réponse ? lui jeta brutalement le promoteur de rencontres sportives.

– Je te répète que je puis le battre !

– Serais-tu seulement capable de te mesurer avec un autre ? demanda Michel Kelly.

Michel, frère du promoteur, tenait la salle de jeux de Yellowstone et empochait des sommes rondelettes sur les paris des combats de boxe. Rivera se contenta de lui décocher un sourire chargé de dédain.

Le secrétaire de Kelly, jeune homme d’allure nettement sportive, ricana ostensiblement :

– Eh bien, fit Kelly rompant le silence hostile, tu connais Roberts. Il devrait être ici, je l’ai fait demander. Assieds-toi et attends, mais ne te fais pas d’illusion : tu n’a pas la moindre chance contre lui. Je ne puis offrir à mon public un match de

quatre sous. Les places de premier rang se vendent à quinze dollars pièce, tu le sais.

Roberts arriva, dans un léger état d'ébriété. C'était un grand diable, maigre et osseux, désarticulé tel un pantin, à la démarche traînarde comme son parler nasillard et lent.

– Dis-moi, Roberts, tu te targues d'avoir découvert ce petit Mexicain. Tu sais que Carthey s'est cassé le bras. Et voilà cet avorton de jaune qui a l'aplomb de s'offrir pour remplacer Carthey. Qu'en dis-tu ?

– Ça colle, Kelly, fit la voix pâteuse. Il sait se battre.

– Tu vas sans doute me dire tout à l'heure qu'il est à même de rosser Ward ? s'exclama Kelly d'un ton goguenard.

Roberts prit son temps et, tel un juge rendant un arrêt, répondit :

– Non, je n'irai pas jusque-là. Je place Ward en haut de l'échelle. C'est, sur le ring, l'as des as. Mais il ne pourrait réduire ce garçon-là en chair à pâté en un clin d'œil. Je connais Rivera comme personne. Je n'ai découvert aucun point faible en lui. Il y va des deux poings, et vous envoie mordre la poussière de n'importe quel angle.

– Bon. Mais de quoi est-il capable ? Tu as entraîné et formé des boxeurs toute ta vie, je te tire mon chapeau pour ton jugement. Ton gringalet peut-il en donner au public pour son argent ?

– Pour sûr. Je dis plus : il donnera diablement du fil à retordre à Ward. Tu ne connais pas ce garçon-là. Moi je l'ai découvert, je sais à quoi m'en tenir. Il n'a pas une faille. C'est un vrai démon entre les cordes avec son talent d'amateur, il en bouchera un coin à Ward et à vous tous. Je ne prétends pas qu'il lui flanquera une pile, mais il se comportera avec une telle maîtrise que vous reconnaîtrez tous déjà en lui un futur champion.

– C’est bien, fit Kelly.

Il se tourna vers son secrétaire :

– Téléphone à Ward de venir. Je l’ai prévenu de se tenir prêt si j’avais à le demander. Il est au Yellowstone, à se pavaner devant la foule.

Kelly se retourna vers l’entraîneur :

– Veux-tu boire un coup ?

Roberts sirota son cocktail et devint expansif :

– Je ne vous ai jamais raconté comment j’ai découvert ce petit croquant. Il est venu montrer son nez à mon établissement il y a deux ans. Je mettais Prayne en forme pour son combat avec Delaney. Prayne est brutal, comme vous savez : il n’a pas pour deux sous de pitié. À l’entraînement, il malmenait ses partenaires avec une telle cruauté que je ne pouvais plus trouver personne pour travailler avec lui. J’avais remarqué ce petit crève-la-faim de Mexicain qui rôdait toujours autour de nous. En désespoir de cause, je l’empoigne, je lui colle une paire de gants, et je lui ordonne d’y aller. Il avait le cuir plus dur qu’une peau de sanglier, mais il était faible et ignorait les premiers rudiments de la boxe. Prayne l’a pour ainsi dire déchiqueté. Mais le myrmidon a tenu le coup pendant deux rounds, puis s’est évanoui de faim, voilà tout. Mais dans quel état ! Tu ne l’aurais pas reconnu. Je lui ai donné un demi-dollar et un bon repas. J’aurais voulu que tu le voies s’empiffrer : depuis deux jours, il n’avait rien eu à se mettre sous la dent. Bon ! me dis-je, on ne le reverra plus ! Mais voilà que, le lendemain, il reparaît, tout endolori, pouvant à peine remuer, mais prêt pour un autre demi-dollar et la croûte. Et, avec le temps, il a fait des progrès. Il est né batailleur et il est coriace. Il encaisse, c’est à ne pas croire. À la place du cœur, il a un morceau de glace. Il n’a pas prononcé onze mots de suite depuis que je le connais. Celui-là s’entend à la besogne !

– Oui, je l’ai vu, dit le secrétaire. Il en a abattu pas mal pour toi.

– Tous les meilleurs de mes élèves se sont essayés sur lui, poursuivit Roberts, et il a retenu quelque chose de ces rencontres. J’en connais qu’il aurait pu rosser, mais cela ne lui disait rien. Il avait l’air d’y aller avec répugnance comme si on l’y forçait.

– Il s’est battu dans les petits clubs, ces derniers mois ? demanda Kelly.

– Pour sûr, je ne sais pas ce qu’il lui a pris, mais tout d’un coup il a mis du cœur à l’ouvrage et a rossé tous les petits gars de la région. Il avait besoin d’argent, sans doute, et il en gagne pas mal, bien qu’à sa mise, on ne le croirait guère ! C’est un drôle de pistolet : personne ne sait ce qu’il fait, personne ne connaît l’emploi de son temps. Même quand il est à l’entraînement, il disparaît pendant la majeure partie de la journée dès qu’il a fini son travail. Parfois, on ne le voit plus de plusieurs semaines. Inutile de lui donner de conseil : il n’en fait qu’à sa tête. Il rapportera une fortune à celui qui se chargera de le dresser, mais il ne veut pas entendre parler d’un manager. Et Dieu sait comme il joue serré dès qu’il s’agit de toucher la galette ! Tu vas voir cela quand on débattra les conditions !

À ce moment de la conversation, Danny Ward, toute condescendance et amabilité, en conquérant habitué aux hommages et auquel rien ne résiste, fit une entrée sensationnelle, accompagné de son manager et de son entraîneur. Il distribua à la ronde les poignées de main, les bons mots, les salutations, une plaisanterie par-ci, une répartie par-là, avec un sourire pour chacun. C’était un genre qu’il se donnait. Excellent comédien, Ward avait découvert que la franche jovialité procurait un atout précieux dans le petit jeu qui consiste à faire son chemin dans le monde. Mais au fond, il était combatif, calme, résolu et pratique. Le reste était un masque. Ceux qui le connaissaient ou avaient affaire à lui disaient que si on en venait à parler chiffres,

il redevenait aussitôt « Danny-rubis-sur-l'ongle ». Il assistait à toutes les discussions d'affaires, et certains prétendaient que son manager n'était qu'un paravent n'ayant pour toute fonction que de servir de porte-parole à Danny.

Rivera était d'une autre pâte. Il avait dans les veines un mélange de sang indien et espagnol. Il se tenait à l'écart dans un coin, silencieux, immobile, se bornant à promener d'un visage à l'autre un œil noir qui enregistrait tout.

– Ah ! Voilà le gars ! fit Danny, en jetant sur son futur adversaire un regard appréciateur. Comment cela va-t-il, mon vieux ?

Les prunelles de Rivera flamboyaient de haine et il ne daigna pas répondre à ce cordial accueil. Il détestait tous les *gringos* et avec une soudaineté qui, même chez lui, était rare, il ressentit pour celui-ci une aversion instinctive.

– Bigre ! s'exclama facétieusement Danny en s'adressant au promoteur. Tu ne t'attends tout de même pas à ce que je me batte avec un sourd-muet !

Quand le rire que provoqua cette saillie se fut éteint, il en lança une autre :

– Los Angeles doit manquer d'athlètes, si c'est là tout ce que tu as pu dénicher ? Dans quel jardin d'enfants as-tu ramassé ce gamin ?

– C'est un bon petit gars, Danny, crois-m'en, fit Roberts, pour défendre son protégé. Et il n'est pas si facile à manier qu'il paraît.

– Et la moitié de la salle est déjà louée, ajouta Kelly ; il te faut l'accepter, Danny, nous n'avons personne de mieux à t'offrir.

Danny accorda à Rivera un nouveau coup d'œil indifférent, rien moins que flatteur, et soupira :

– Va falloir y aller doucement avec lui. Pourvu au moins qu'il ne me claque pas sous la main !

Roberts ricana.

– Tu feras bien de prendre garde, je t'en préviens. Méfie-toi d'un novice tout à fait capable de placer sournoisement un coup heureux.

– J'aurai l'œil, j'aurai l'œil, tranquillise-toi, riposta Danny avec un sourire. Je prendrai sa mesure dès le début et je le ferai durer jusqu'au bout pour amuser le bon public. Que dis-tu de quinze reprises, Kelly ?... et, après, le swing qui le mettra knock-out.

– Ça colle, du moment que tu t'arranges pour que ça ait l'air sérieux.

– Et maintenant, parlons affaires. Danny s'interrompit pour réfléchir et calculer : Bien entendu, 65 % des recettes d'entrée, comme avec Carthey. Mais la répartition, devra être différente : quatre-vingts pour moi, ça ira... Tu acceptes ? demanda-t-il à son manager.

Celui-ci fit un signe affirmatif.

– Hé, là-bas. Tu as saisi ? demanda Kelly au Mexicain.

Rivera secoua la tête négativement.

– Eh bien, voilà ! exposa Kelly ; la bourse sera de soixante-cinq pour cent des recettes d'entrée. Tu es un illustre inconnu. Toi et Danny vous vous partagez, 20 % pour toi et 80 % pour Danny. C'est équitable, n'est-ce pas, Roberts ?

– Très équitable, admit Roberts. Tu comprends petit, tu n'es pas encore célèbre.

– Que représente soixante-cinq pour cent des recettes d'entrée ? demanda Rivera.

– Cinq mille dollars environ, peut-être davantage, cela peut aller jusqu'à huit mille, interrompit Danny. Ta part pourra se monter à plus de mille dollars, peut-être quinze cents. Pas mal, hein, pour se faire flanquer une pile par un type de ma réputation.

Alors, Rivera les stupéfia tous.

– Le gagnant ramasse tout, trancha-t-il d'un ton décisif.

Il y eut un silence mortel :

– C'est comme qui dirait un bébé qui lâche son bonbon ! s'exclama ironiquement le manager de Danny.

Mais celui-ci secoua la tête :

– Je suis trop vieux à ce jeu-là, expliqua-t-il. Je ne veux rien insinuer contre l'arbitre ou la présente compagnie, ni médire des bookmakers ou des coups fortunés, qui ne sont pas toujours le résultat du hasard. Mais ce que je dis, c'est qu'un boxeur de ma classe ne se paye pas de cette monnaie-là. Je joue franc et à coup sûr. On ne sait jamais. Je pourrais me casser le bras, ou on pourrait me droguer, qui sait ? Non, conclut-il, gagnant ou perdant, c'est du quatre-vingts pour moi !

Qu'est-ce que tu dis de ça, toi, le Mexicain ?

Rivera fit un nouveau signe de tête négatif.

Danny eut une explosion de colère. Il y allait de sa poche, à présent :

– Quoi ! sale petit pouilleux ! J'ai bien envie de te démolir le portrait dès maintenant !

Roberts interposa son corps insolent entre les adversaires.

– Le gagnant prend tout ! répéta Rivera avec obstination.

– Pourquoi t'entêtes-tu ainsi ? demanda Danny ?

– Je peux te battre, riposta l'autre.

Danny fit mine de retirer sa veste. Mais, son manager le savait pertinemment, ce geste était pour la galerie. La veste ne quitta pas ses épaules et Danny se laissa calmer par le groupe d'hommes qui d'ailleurs, sympathisaient avec lui. Rivera, seul, leur tenait tête.

– Voyons ! petit niais, fit à son tour Kelly, réfléchis : aux yeux du public, tu représentes un zéro. Nous connaissons tes prouesses de ces derniers mois. Tu as roulé de petits boxeurs locaux. Mais Danny est d'une autre trempe. Son prochain combat après celui-ci sera pour le championnat. Toi, tu es un inconnu. Personne n'a jamais entendu parler de toi en dehors de Los Angeles, et encore !

– On en parlera... après cette rencontre, répondit Rivera avec un haussement d'épaules.

– Crois-tu une seconde que tu es capable de me battre, lui jeta Danny.

Rivera fit signe que oui.

– Allons, voyons ! sois raisonnable, insista Kelly. Pense à la réclame que cela va te faire.

– C'est l'argent qu'il me faut, répondit Rivera.

– Tu pourras essayer pendant mille ans, tu ne viendras jamais à bout de moi, déclara dédaigneusement Danny.

– Alors, pourquoi flanches-tu ? riposta Rivera... Si tu es aussi sûr de gagner ton argent, pourquoi as-tu peur ?

– Eh bien ! je marche. Et tu l'auras voulu ! s'exclama Danny subitement décidé. Je vais t'assommer sur place, et tu laisseras ta peau sur le ring, mon petit gars. Cela t'apprendra à te moquer ainsi de moi ! Rédige le contrat, Kelly. Écris : « Le gagnant prend tout. » Prépare un papier, pour les nouvelles sportives.

Dis aux journaux qu'il s'agit d'un combat pour l'honneur, pour relever un défi. Je vais apprendre à vivre à ce blanc-bec !

Le secrétaire de Kelly commençait d'écrire, lorsque Danny l'interrompit :

– Attends ! Il se tourna vers Rivera : « Les poids ? »

– Au ring, au moment de la rencontre.

– Non, mon petit, pas de ça ! Si le gagnant prend tout, nous faisons les poids à dix heures.

– Et le gagnant prend tout ? demanda Rivera.

Danny fit signe que oui. La question était réglée. Il monterait sur le tapis en pleine possession de sa force :

– Soit, les poids à dix heures, dit Rivera.

La plume du secrétaire se remit à gratter le papier…

– Tu lui donnes cinq livres, sais-tu ? dit Roberts à Rivera d'un ton de reproche. Mon petit, tu es trop sûr de toi. Danny sera aussi fort qu'un taureau. C'est idiot ce que tu as fait-là. Il va te rosser, c'est sûr. Tu n'as pas plus de chance qu'une goutte de rosée en enfer !

Rivera se contenta de répondre par un long regard de haine. Il méprisait même ce gringo-là, ce gringo qu'il avait trouvé le plus « blanc » parmi eux tous…

## IV

Le public prêta à peine attention à Rivera quand il monta sur le ring.

Quelques maigres applaudissements, très dispersés, saluèrent seuls son entrée. Il n'avait pas la confiance de la salle. On voyait en lui l'agneau offert en holocauste aux poings du grand Danny. Les spectateurs étaient, du reste, fort déçus : ils s'étaient attendus à une bataille acharnée entre Danny Ward et Billy Carthey, et il leur fallait se contenter, à la place de celui-ci, d'un piètre novice. Ils avaient manifesté en pariant à deux, et même à trois contre un pour Danny. Et le cœur du public va là où est son argent.

Le jeune Mexicain s'assit dans son coin et attendit. Lentement, les minutes s'écoulèrent. Danny le faisait languir. Le truc était vieux, mais il opérait toujours sur les débutants. La crainte les gagnait lorsqu'ils se voyaient assis de la sorte, face à face avec ce public brutal et grossier qui commençait déjà à se noyer dans la griserie des nuages de tabac. Mais, pour une fois, ce stratagème échoua. Roberts avait dit juste ; Rivera n'avait pas de talon d'Achille. Ce garçon, dont le moral était plus délicatement coordonné, les nerfs plus finement sensitifs et tendus qu'aucun de ceux qui le regardaient, demeurait impassible. L'atmosphère pessimiste qui régnait dans son propre coin ne produisait nul effet sur lui. Ses seconds, des gringos et des étrangers, ne comptaient pas. Rebut de ce monde du pugilat, ils ne possédaient pas la moindre notion de l'honneur. De plus, ils ne conservaient aucun espoir sur l'issue du combat.

– Maintenant, prends garde à toi, lui souffla comme dernière recommandation Hagerty dit « l'araignée », son principal second. Fais-le durer tant que tu pourras... ce sont les instructions de Kelly. Sinon, la presse dira que c'est un match pour la frime, et la boxe en pâtira plus que toi à Los Angeles !

La perspective ne semblait guère encourageante. Mais Rivera n'en avait cure. Il professait un profond mépris pour le pugilisme mercenaire, pour l'odieuse combinaison du gringo. Il s'était résigné à servir de tête de Turc aux autres, dans la tente des entraîneurs, uniquement parce qu'il crevait de faim. Le fait

qu'il était admirablement charpenté pour la boxe n'était point entré en ligne de compte. Il lui répugnait de se battre à coups de poing pour de l'argent. Il lui avait fallu entrer à la Junte pour tâter de ce métier, et il y avait trouvé un moyen facile de s'emplir les poches. Il n'était pas le premier fils d'Adam qui eût remporté le succès dans une profession honnie.

D'ailleurs, il n'analysait pas ses sentiments. Seul, un fait s'imposait à son esprit : il *devait* gagner la partie. Il ne pouvait, à ses yeux, y avoir d'autre résultat. Car, derrière lui, stimulant sa foi, existaient des forces beaucoup plus profondes que n'eût pu s'imaginer cette salle comble. Danny Ward combattait pour l'argent et pour toutes les satisfactions matérielles que cet argent lui promettait. Mais les causes qui poussaient Rivera sur le ring embrasaient son cerveau : assis maintenant tout seul dans son coin, dans l'attente de son rusé et perfide adversaire, les yeux grands ouverts sur cette foule houleuse, il revoyait certaines scènes aussi distinctement qu'à l'époque où il les avait vécues.

Il revoyait les usines hydrauliques, aux murs blancs, de Rio-Blanco, les six mille ouvriers hâves et affamés, hommes et femmes, et les petits enfants de sept et huit ans qui peinaient à la tâche pendant de longues journées pour dix *cents* par jour. Il revoyait ces cadavres ambulants, les têtes spectrales et squelettiques des hommes qui trimaient dans les ateliers de teinture, ces « trous à suicides », comme les appelait son père, où la camarde vous terrassait au bout d'un an. Il revoyait la courette de leur maison, sa mère vaquant aux soins de la cuisine et aux grossières besognes du ménage, et trouvant le temps, dans cet esclavage, de lui prodiguer de l'affection et des caresses. Il revoyait aussi son père, grand gaillard à fortes moustaches et à large poitrine, la bonté même, qui, aimant tous ses semblables, trouvait encore assez de place en son cœur pour adorer sa femme et son enfant, ce petit *muchacho*, qui jouait dans un coin de la cour. À cette époque, il ne s'appelait pas Felipe Rivera, mais Fernandez, comme son père et sa mère et Juan était son

prénom. Plus tard, il avait de lui-même changé ce nom de Fernandez, après avoir découvert qu'il était haï des préfets de police, des « jefes politicos » et des « rurales ».

Ah ! Joaquim Fernandez ! ce grand homme de cœur ! quelle place il occupait dans les visions de Rivera ! Il se le représentait en train de choisir et de ranger ses caractères en plomb dans la petite imprimerie ou griffonnant des lignes hâtives, nerveuses, sur le vieux pupitre patiné par l'usage. Et il se remémorait ces étranges soirées où des ouvriers s'en venaient à la nuit, furtivement, avec des mines de malfaiteurs, trouver son père pour s'entretenir avec lui pendant de longues heures, tandis que lui, le *muchacho*, était censé dormir dans son coin...

Tout à ses pensées, Rivera entendit la voix lointaine de Hagerty-l'Araignée, qui lui disait :

– Il ne s'agit pas de dormir sur le tapis au début. Voici tes instructions : encaisse et gagne ton fric !...

Dix minutes s'étaient écoulées. Rivera se tenait toujours assis dans son coin et Danny ne paraissait pas encore : il exploitait évidemment la ruse jusqu'à son extrême limite.

Mais Rivera n'en avait cure. D'autres visions lui revenaient à la mémoire : la grève, entre autres, ou plutôt le renvoi en masse des travailleurs de Rio-Blanco pour s'être solidarisés avec leurs frères grévistes de Puebla ; la faim, les expéditions dans la montagne à la recherche des mûres, des racines et des herbes que ces pauvres bougres dévoraient et qui leur causaient à tous d'affreux tiraillements d'estomac ; puis le cauchemar ; la plaine nue devant l'entrepôt de la Société ; le général Rosalio Martinez et les soldats de Porfirio Diaz ; les fusils crachant la mort, noyant dans le sang les travailleurs et leurs revendications... du sang, toujours du sang. Ah ! cette nuit inoubliable ! Il revoyait les charrettes plates sur lesquelles étaient empilés les cadavres des victimes qu'on faisait filer à la Vera Cruz, pour les jeter en pâture aux requins de la baie. Il se revoyait rampant sur ces

monceaux funèbres, cherchant et finissant par trouver, nus et mutilés, son père et sa mère. Il se rappelait surtout sa mère, dont le visage seul dépassait sous le poids de douzaines de cadavres qui écrasaient son pauvre corps. Puis, les fusils des soldats de Porfirio Diaz se remirent à cracher ; il s'abattit de nouveau par terre et s'éloigna en rampant comme un coyote pourchassé dans la montagne...

À ses oreilles parvint une immense clameur, semblable à celle de la mer, et il vit Danny Ward, précédant son escorte d'entraîneurs et de seconds, qui descendait les marches de l'aile droite. La salle en délire acclamait son héros, dont la victoire était certaine ; tous le proclamaient, tous étaient pour lui. Cet enthousiasme gagna jusqu'aux seconds de Rivera, qui retrouvèrent un semblant d'animation et de bonne humeur lorsque Danny, avec une affectation de grâce légère, plongea sous les cordes et monta au tapis. Le sourire s'étalait sur tous ses traits, jusque dans la profondeur de ses yeux. Jamais plus jovial lutteur n'était monté sur les planches. Sa mine proclamait la bonne humeur, la franche camaraderie. Il connaissait tout le monde, il plaisantait, saluait et interpellait ses amis à travers les cordes. Ceux qui se trouvaient plus loin, incapables de contenir leur admiration, s'égosillaient à crier : « Danny ! Danny ! ohé Danny ! »

Cette ovation délirante dura cinq bonnes minutes.

Personne ne prêtait attention à Rivera. Pour tous ces gens-là Danny seul comptait ; l'autre n'existait pas. La face bouffie d'Hagerty-l'Araignée se pencha à l'oreille de Rivera :

– Il ne s'agit pas d'avoir la frousse, je te préviens. Et souviens-toi des instructions : il faut que ça dure, il n'est pas question d'aller au tapis ! Si tu fais le chien couchant, nous avons l'ordre de te flanquer une raclée dans la pièce d'habillage. Compris ? Bats-toi, et dans les règles, voilà tout ce qu'on te demande.

La salle commença d'applaudir. Danny traversait le tapis et s'avançait vers son rival. Il s'inclina, saisit la main droite de Rivera dans les deux siennes et la secoua avec une chaleureuse cordialité. Son visage baigné de sourires était tout contre celui de Rivera. Le public cria de joie devant cette manifestation de l'esprit sportif de Danny : il accueillait son adversaire avec une affection toute fraternelle. Ses lèvres remuaient, et les spectateurs, interprétant les mots qu'on n'entendait pas comme d'excellentes paroles de camaraderie, hurlèrent de plus belle. Seul Rivera comprenait ce que lui disait son ennemi à voix basse :

– Petit rat mexicain, sifflait-il entre ses lèvres simulant un sourire, je vais tirer tout le sang jaune de ta peau !

Rivera ne broncha pas, il ne se leva pas de son tabouret, mais se contenta de haïr avec ses yeux...

– Debout ! eh ! froussard ! lui jeta un spectateur des gradins d'arrière.

La foule se mit à le siffler et à le huer pour son attitude antisportive, mais il demeurait assis, impassible. Un nouveau tonnerre d'applaudissements salua Danny, quand il retraversa le tapis pour se rendre dans son coin.

Lorsque le champion se dévêtit, il fut salué par des cris d'admiration. Son corps était parfait, plein de vie, d'une souplesse où se révélaient la santé et la force.

Un murmure de désappointement et d'antipathie s'éleva lorsque Hagerty-l'Araignée fit glisser le chandail de Rivera par-dessus sa tête. Son corps, en raison du hâle de sa peau, paraissait plus maigre qu'il n'était en réalité. Il avait de bons muscles, mais qui ne saillaient pas comme ceux de son rival.

La profondeur de la poitrine échappait à l'attention des spectateurs ; ils ne soupçonnaient pas non plus la qualité du tissu de cette chair, les réflexes instantanés de ces muscles, le de-

gré d'affinement de ces nerfs, ce réseau de fils d'acier qui commandait toutes les parties de cette splendide machine de combat. La salle vit seulement un adolescent de dix-huit ans, à peau brune, avec l'apparence de gamin. Il en allait tout autrement de Danny, qui avait le corps d'un homme de vingt-quatre ans, dans toute la force de l'âge. Le contraste fut plus frappant encore quand les deux adversaires se tinrent côte à côte, au centre du ring.

Rivera aperçut Roberts, assis au second rang, derrière les membres de la presse. Il était plus gris que jamais, et s'exprimait d'une voix pâteuse :

– Ne te frappe pas, Rivera ! Il ne peut pas te tuer, rappelle-toi ça ! Il commencera en trombe, mais ne t'impressionne pas ! Contente-toi de couvrir et de parer, esquive et fais du corps à corps. Il ne te fera pas grand mal. Figure-toi que tu es à l'entraînement et qu'il te tambourine dessus !

Rivera feignit de n'avoir pas entendu.

– Il n'est guère loquace ce soir, hein ! murmura Roberts à l'oreille de son voisin.

– Bah ! il est toujours comme ça !

Mais Rivera, l'esprit ailleurs, en oubliait son air haineux habituel. Une vision d'innombrables fusils le rendait aveugle à tout le reste : aussi loin que son œil pût porter, jusqu'aux sièges à un dollar tout là-haut, dans cet océan de têtes qui le regardaient, chacun de ces visages se transformait en fusil. Sa pensée se reportait vers l'interminable frontière mexicaine, aride et desséchée, où se pressaient des hordes déguenillées qui n'attendaient que des armes.

Le gong retentit. Le combat était engagé. La salle hurlait de joie. Jamais on n'avait vu de bataille dont l'issue s'annonçait de façon si convaincante. Les journaux ne se trompaient point : deux haines personnelles s'affrontaient !... À l'appel du gong,

Danny franchit d'un bond les trois quarts de la distance qui le séparait de son adversaire : de toute évidence il entendait ne faire qu'une bouchée du petit Mexicain. Il le martelait de coups, ses poings s'abattaient comme des fléaux, Rivera était submergé sous cette avalanche de coups assénés par un maître de l'art pugilistique qui le dominait complètement dans les corps à corps, l'acculait à la corde et le rejetait contre elle aussitôt que l'arbitre les séparait.

Ce n'était pas un combat de boxe, mais une tuerie, un massacre. Un autre public que celui du ring eût épuisé toutes ses émotions dès cette première minute. Danny montrait tout le talent dont il était capable !

On finissait par oublier Rivera. Une minute s'écoula, puis deux. Lors d'une séparation des deux rivaux, le public aperçut alors le Mexicain : sa lèvre était fendue et son nez saignait. Comme il se tournait en chancelant pour se réfugier dans un « clinch », l'on vit son dos, tout zébré des lignes rouges que le contact brutal de son corps avec les cordes avait imprimées dans sa chair. Mais les spectateurs ne remarquèrent pas que sa poitrine ne haletait point et que ses yeux conservaient leur regard dur et froid. Trop d'aspirants au championnat avaient pratiqué sur lui, dans ces cruels camps d'entraînement, ces assauts de tueurs d'hommes, pour qu'il s'en effrayât ; il avait appris à en sortir vivant, pour une rémunération variant d'un demi-dollar par épreuve à quinze dollars par semaine. Il avait été à dure école, et elle l'avait endurci.

Soudain, une chose stupéfiante se produisit : l'avalanche de coups, que l'œil pouvait à peine suivre, cessa brusquement. Rivera était debout, tout seul ! Danny, le redoutable Danny, gisait sur le dos, tremblant convulsivement en s'efforçant de reprendre conscience. Il ne s'était pas affaissé, ni étalé de tout son long. Un crochet du droit de Rivera l'avait atteint en plein élan et abattu comme s'il l'avait tué net. L'arbitre écarta d'une main le Mexicain, penché sur le champion tombé, et compta les se-

condes. Les amateurs de boxe saluent d'ordinaire de leurs acclamations un coup net et franc qui envoie son homme par terre. Mais ici personne n'applaudit. Le choc était trop inattendu. Au milieu du silence s'éleva, triomphante, la voix de Roberts :

– Hein ! je vous avais bien dit que c'était un gaillard à deux poings !

Dès la cinquième seconde, Danny avait roulé sur lui-même, face au plancher. À « sept », il reposait sur un genou, prêt à se relever après « neuf » et avant « dix ». Si, à dix, son genou demeurait toujours à terre, il serait considéré non seulement comme « tombé », mais comme ayant perdu. Dès l'instant où son genou quitterait le plancher, Rivera aurait le droit de le mettre à terre de nouveau. Or, Rivera, avait bien l'intention de ne point manquer l'occasion qui s'offrait à lui. Il tourna autour de sa victime, épiant chacun de ses mouvements, mais l'arbitre tournait, lui aussi, entre eux deux, et Rivera constata qu'il comptait les secondes avec une lenteur exagérée. Tous les gringos, jusqu'à l'arbitre, se liguaient contre lui !

Au bout de « neuf », l'arbitre écarta Rivera d'une brusque poussée.

Ce geste déloyal permit à Danny de se relever, le sourire revenu aux lèvres. À demi plié en deux et protégeant de ses bras croisés sa tête et sa poitrine, il força habilement le corps à corps. D'après toutes les règles de la boxe, l'arbitre aurait dû intervenir et les séparer, mais il n'en fit rien : il laissa Danny s'accrocher à son adversaire avec la ténacité du coquillage sur les rocs que bat la lame et reprendre peu à peu des forces. La dernière minute du round était presque écoulée : s'il pouvait durer jusqu'à la fin, une pleine minute dans son coin, lui suffirait pour se remettre d'aplomb. Or, bien qu'à un moment donné il semblât au bout de son rouleau, il réussit à tenir jusqu'à la fin, et ce fut avec un nouveau sourire qu'il regagna son tabouret.

– Ce bougre-là a un cran de tous les diables ! confia Danny tout pantelant à son second.

La seconde et la troisième reprises se passèrent dans le calme. Danny, passé maître dans tous les artifices du ring, se contenta de parer, de bloquer les coups et à faire du « clinch », s'évertuant à se remettre des coups durs qu'il avait reçus lors du premier round. Au quatrième round, il avait repris pleine possession de lui-même. Si brutale qu'eût été la secousse, son excellente constitution lui avait permis de recouvrer toute sa vigueur. Mais, renonçant à vaincre son homme par des moyens trop brutaux, il changea de tactique : le Mexicain s'était montré plus sauvage qu'un Tartare. Il mit donc en jeu toutes ses ressources pugilistiques. En fait de ruses et d'expérience, il l'emportait de beaucoup sur l'autre et bien qu'il ne pût placer un coup décisif, il essaya d'user les forces de son rival par un martèlement systématique. Il plaçait trois coups pour un de Rivera ; c'étaient des coups simplement « punitifs » mais dont la somme totale constituait un redoutable danger.

Rivera utilisait, pour se défendre, un direct du gauche déconcertant, au plus grand dam de la bouche et du nez de Danny, où s'accumulaient les dégâts. Mais Danny pouvait à volonté changer sa manière de combat. Il s'attacha donc au corps à corps où il excellait particulièrement ; en outre, cette tactique lui permettait d'éviter les directs de l'autre. Là, il était tout à son affaire et plus d'une fois il souleva le délire de la foule, notamment lorsque d'un « clinch », il asséna au Mexicain, à bras raccourci, un uppercut qui le projeta en l'air et l'envoya au tapis. Rivera se reposa sur un genou, profitant jusqu'au bout du délai de dix secondes que l'arbitre, il ne l'ignorait point, écourtait dans son cas.

Au septième round, Danny plaça une fois de plus son diabolique uppercut en raccourci. Il ne réussit qu'à ébranler Rivera, mais l'instant d'après il le frappa d'un coup formidable qui

l'envoya à travers les cordes. Le corps de Rivera tomba sur la tête des journalistes qui le hissèrent jusqu'au bord du ring.

Rivera demeura là, reposant sur un genou, tandis que l'arbitre égrenait rapidement les secondes. De l'autre côté des cordes, sous lesquelles il lui fallait se baisser pour rentrer dans l'arène, Danny l'attendait. L'arbitre, au lieu de le repousser, n'intervenait pas. La salle, ravie, délirait :

– Tue-le ! Danny, tue-le ! hurlait-on de toutes parts.

On eût dit une bande de loups assoiffés de sang.

Danny fit de son mieux pour satisfaire la salle, mais Rivera, au compte de huit – sans attendre la neuvième seconde – jaillit à l'improviste de dessous la corde et se réfugia dans un « clinch ». L'arbitre s'empressa de l'en arracher pour l'offrir aux coups de Danny, auquel il donnait tous les avantages.

Mais Rivera ne se laissait pas tuer et son étourdissement se dissipait. Tout cela lui paraissait naturel : ces gens-là appartenaient à la race haïe des gringos, et il n'y avait pas de justice à attendre d'eux. Ses visions continuèrent à passer comme des éclairs dans son cerveau : de longues voies ferrées dont les rails étincelaient dans le désert, des policiers américains, des prisons, des vagabonds rôdant autour des réservoirs, tout ce sordide et douloureux panorama de son odyssée, après Rio-Blanco et la grève. Puis, resplendissante et glorieuse, il entrevoyait la grande révolution des Rouges balayant toute l'étendue de son pays.

La salle montrait une fureur croissante contre Rivera. Pourquoi ne se faisait-il pas rosser comme c'était prévu ? Car rossé il serait, cela allait de soi. Pourquoi s'obstiner ainsi ? Bien peu s'intéressaient à lui, en dehors du pourcentage habituel de ces joueurs professionnels qui misent pour avoir beaucoup sur la chance infime d'un hasard. Tout persuadés qu'ils étaient de la victoire de Danny, ils avaient néanmoins misé sur le Mexicain à quatre contre dix et à un contre trois. On avait joué d'assez

fortes sommes sur la résistance de Rivera. D'importants paris avaient été engagés autour du ring qu'il ne durerait pas sept rounds, ni même six.

Cependant, Rivera refusait de se laisser battre. Pendant toute la huitième reprise, son adversaire tenta vainement de répéter son uppercut. Au neuvième round, Rivera stupéfia encore la salle. En plein au milieu d'un clinch, il se déroba avec la souplesse d'une anguille et, dans l'étroit espace entre les deux corps, son droit jaillit de la ceinture, et paf ! Danny alla au tapis pour ne se relever que juste avant la dernière seconde. Le public n'en revenait pas. Son idole était prise à son propre piège ! Son fameux uppercut se retournait contre elle. Rivera n'essaya pas d'atteindre Danny au compte de « neuf » : l'arbitre bloquait ouvertement le chemin, mais il avait soin de s'écarter lorsque l'inverse se produisait et que Rivera voulait se relever.

Deux fois encore, au dixième round, Rivera plaça cet uppercut du droit partant de la ceinture qui vint s'écraser sur le menton de son rival. Danny réprimait difficilement sa fureur. Il n'abandonna pas pour autant son sourire, mais il en revint à sa tactique de ruées furibondes ; toutefois, il n'arriva pas à endommager Rivera. Ce fut au contraire celui-ci qui, après avoir résisté à cet ouragan déchaîné, envoya trois fois de suite au tapis son adversaire. À présent, Danny ne se remettait plus si vite et, au onzième round, il était en piteux état. Mais à partir de cette reprise jusqu'à la quatorzième, l'art qu'il déploya fut le plus beau de sa carrière. Il parait, se dérobait, bloquait, ménageant parcimonieusement ses forces, s'attachant de tous ses efforts à reprendre possession de sa vigueur. En outre, il tirait parti de tous les artifices – légitimes ou non – que connaissent les vétérans de la boxe, soit en cognant de la tête, comme accidentellement, dans l'estomac de son rival, soit en coinçant son gant entre son corps et son bras, soit encore en bâillonnant de son propre gant la bouche du Mexicain, pour lui couper la respiration. Souvent, dans les accrochages, entre ses lèvres fendues et souriantes, glissaient dans l'oreille de Rivera les plus basses in-

sultes et les injures les plus ordurières... Tous, dans la salle, depuis l'arbitre jusqu'au dernier des spectateurs prenaient parti pour Danny, l'aidaient et l'encourageaient. Ils devinaient bien la surprise qu'il leur réservait. Ayant trouvé son maître en ce surprenant petit boxeur inconnu, il entendait jouer son va-tout sur un seul coup de poing. Il s'offrait à ceux de son rival, faisant des feintes, l'attirait, le tâtait, cherchant le point faible, guettant l'ouverture, l'unique percée qui lui permît de placer un coup de toute la force de son élan et de son poids et qui fît tourner en sa faveur l'issue de la bataille. À l'instar d'un autre grand boxeur, la chose était possible : par un direct du droit et du gauche, au plexus solaire d'abord, puis en travers de la mâchoire. Danny pouvait décocher ce coup-là, car il savait garder toute la vigueur de son poing tant qu'il tenait sur ses jambes.

Les seconds de Rivera ne le soignaient qu'à demi dans les intervalles des reprises. Leurs serviettes ne s'agitaient que pour la forme, mollement, sans chasser beaucoup d'air dans les poumons pantelants de leur homme. Hagerty-l'Araignée lui prodiguait des conseils, mais Rivera n'était pas dupe : c'étaient de mauvais conseils.

Au quatorzième round, il abattit de nouveau Danny et resta debout, immobile, les bras ballants, pendant que l'arbitre comptait les secondes. Du coin opposé, il avait surpris des chuchotements suspects. Il vit Michel Kelly se diriger vers Roberts, se pencher et lui murmurer quelques mots à l'oreille. Avec son ouïe de félin, Rivera saisit des bribes de leur conversation, mais il désirait en entendre davantage, et lorsque son adversaire se releva, il fit en sorte de l'acculer dans un « clinch » contre les cordes :

– ... Il le faut !... Il faut absolument que Danny gagne – sinon j'y perds une fortune... J'ai misé de grosses sommes... de l'argent à moi... S'il dure jusqu'au quinzième, je suis fichu... Il t'écoutera, toi. Parle-lui !

Désormais, Rivera, abandonnant ses visions, reprit le sens des réalités : on essayait de le tromper, une fois de plus, il « descendit » Danny et resta debout, les bras collés au corps. Roberts se dressa :

– Son compte est bon ! lui cria-t-il. Va dans ton coin !

Il parlait de ce ton autoritaire qu'il employait souvent avec Rivera au camp d'entraînement. Mais Rivera lui décocha un regard chargé de haine et attendit que Danny se relevât. Lorsqu'il eut regagné sa place dans la minute de repos, Kelly, l'organisateur, s'en vint le trouver pour tenter de lui faire entendre raison :

– Assez de ce jeu-là, ou que le diable t'emporte ! lui dit-il tout bas, d'une voix âpre et rauque. Tu vas rester sur le tapis, comme convenu, Rivera ! Ne me lâche pas, et j'assure ton avenir : tu tomberas Danny la prochaine fois, mais aujourd'hui abandonne-lui l'avantage.

Les yeux de Rivera montrèrent qu'il avait entendu.

– Eh bien ! tu ne réponds pas ? demanda Kelly, que ce silence irritait.

– De toute façon, tu as perdu d'avance, renchérit Hagerty. L'arbitre ne te permettra pas de gagner ! Écoute Kelly.

– Allons ! appuya Kelly d'un ton suppliant, laisse-toi battre et je t'aiderai pour le championnat ! (Rivera ne répondait toujours pas...)

Au coup de gong, Rivera eut l'impression qu'on tramait un complot contre lui dans l'enceinte. La salle n'y était pour rien. Danny semblait avoir retrouvé son assurance du début. La confiance avec laquelle il s'avançait effraya Rivera. Sûrement on lui préparait un coup sournois. Danny s'élança pour attaquer, mais Rivera refusa la rencontre. Il esquiva l'attaque en faisant un pas de côté. L'autre cherchait visiblement un corps à corps. Rivera

reculait en tournant tout autour du ring, mais il ne se dissimulait pas que, tôt ou tard, le « clinch » se produirait. En désespoir de cause, il résolut d'en avoir le cœur net. Il feignit d'accepter le « clinch » lorsque Danny revint à la charge, puis, au dernier instant, au moment précis où leurs corps allaient se confondre, d'un mouvement rapide et souple, Rivera se déroba. Aussitôt un cri de protestation : « Coup interdit ! » s'éleva dans le coin de Danny. Rivera les avait joués ! L'arbitre, irrésolu, ne savait que faire. La décision qui tremblait sur ses lèvres ne put être articulée, car des gradins du fond la voix gouailleuse d'un gamin jeta :

– Cousu de fil blanc, votre truc !

Danny ne se gêna plus pour injurier ouvertement et provoquer Rivera qui lui échappait en sautillant. D'ailleurs, celui-ci avait pris son parti de ne plus frapper au corps. C'était compromettre la moitié de ses chances de victoire, mais il comprenait qu'il ne gagnerait la partie qu'en réservant toutes les forces qui lui restaient pour un coup à distance, à la tête. Ses ennemis épiaient la moindre occasion pour le disqualifier. Danny, dès lors, en oublia toute précaution. Pendant deux rounds, il poursuivit et bourra de coups le petit Mexicain qui n'osait pas l'affronter de près. Rivera reçut une avalanche de coups qu'il encaissa stoïquement plutôt que de risquer le dangereux « clinch ». Pendant ce suprême effort de Danny tout le public debout délira de joie. Il ne comprenait pas : il voyait seulement son favori gagner la partie.

– Pourquoi ne te bats-tu pas ? hurlaient des voix furieuses à l'adresse du Mexicain. Poltron ! Il a les foies !... il a les foies ! Vas-y donc, eh ! capon ! Vas-y donc ? Tue-le, Danny, tu le tiens cette fois ! Tue-le !

Rivera était le seul homme de toute la salle qui eût gardé son sang-froid. De tempérament, il était plus passionné que tous ces gens-là, mais il avait enduré tant de souffrances dans la vie que cette fureur collective de dix mille gorges se relayant pour lui cracher leur haine – tel le flot qui se ramasse pour de

nouveaux assauts – ne lui faisait pas plus d'effet que la brise veloutée d'un crépuscule estival...

Le triomphe de Danny dura jusqu'à la dix-septième reprise. Sous la force d'un coup dur, Rivera parut s'affaisser et chanceler ; ses mains s'abattirent, impuissantes, tandis qu'il reculait en titubant. Danny crut tenir son homme. Mais ce n'était qu'une feinte de la part de Rivera. Voyant que l'autre n'était plus sur ses gardes, il lui décocha un magnifique direct en plein sur la bouche. Danny s'effondra. Quand il se releva, il fut abattu de nouveau par un coup de haut en bas au cou et à la mâchoire, que Rivera répéta trois fois. Nul arbitre ne pouvait le disqualifier pour ces coups.

– Oh ! Bill ! Bill ! cria à celui-ci Kelly d'une voix implorante.

– Je n'y peux rien ! répondit l'autre sur le même ton plaintif. Il ne me donne pas l'occasion d'intervenir !

Tout démoli qu'il était, Danny héroïquement, continua à se remettre sur pied et à revenir à la charge pour être renvoyé au tapis. Kelly et d'autres compères, autour du ring, demandèrent à cor et à cri la police pour mettre fin à ce massacre, bien que les seconds de Danny se refusassent toujours à jeter l'éponge. Rivera aperçut enfin le gros capitaine de la police qui se hissait péniblement entre les cordes. Quel nouveau tour allait-on lui jouer ? Savait-on jamais, avec ces gringos ! Pour tricher, ils avaient tant de cordes à leur arc !... Danny, qui venait de se remettre debout, vacillait devant lui, tout « groggy », tenant à peine sur ses jambes. L'arbitre et le capitaine allaient poser la main sur Rivera lorsqu'il asséna le dernier coup. Ils n'eurent pas besoin d'arrêter le combat car, cette fois, Danny ne se releva pas...

– Comptez ! hurla Rivera, d'une voix rauque, à l'arbitre.

Quand celui-ci eut fini de compter les secondes, les soigneurs de Danny vinrent le ramasser et l'emporter dans son coin.

– Qui a gagné ? demanda Rivera ?

Bien à contre-cœur, l'arbitre saisit sa main gantée et l'éleva en l'air en signe de victoire.

Personne n'acclama le vainqueur. Rivera, sans escorte pour l'accompagner, regagna son coin, où ses seconds n'avaient pas encore replacé leur pliant. Il s'appuya aux cordes de l'enceinte, la tête en arrière et promena ses yeux autour de lui sur cette foule de dix mille gringos qu'il engloba dans un même regard de haine. Les genoux tremblant sous lui, il sanglota d'émotion. Toutes ces faces haïes chaviraient de-ci de-là, devant ses yeux, dans un vertige de nausée. Puis il se souvint que ces gens représentaient les « fusils ».

Les fusils lui appartenaient : la révolution pouvait maintenant poursuivre sa marche !

# LES FAVORIS DE MIDAS[7]

Wade Atsheler s'est suicidé.

Prétendre que cet événement surprit le petit clan des gens qui le connaissaient serait mensonge ; pourtant, jamais aucun de ses intimes, dont j'étais, n'eût pu prévoir un tel acte. Nous y étions plutôt préparés par une sorte d'incompréhensible subconscience. Avant sa réalisation, sa seule possibilité n'effleura jamais notre esprit ; mais après, il nous sembla que nous le comprenions et l'avions toujours envisagé ; en analysant rétrospectivement les faits, nous en trouvions même l'explication dans ses profonds ennuis. J'emploie à dessein l'expression : « profonds ennuis ».

Jeune, beau, pourvu d'une situation stable où il agissait en qualité de bras droit d'Eben Hale, le magnat des tramways, il ne pouvait, à aucun titre, se plaindre de la chance. Pourtant nous avions vu son front se plisser et se rider comme sous un souci tenace ou un chagrin rongeur. Nous avions vu son épaisse chevelure noire s'éclaircir et grisonner, comme le tendre gazon grille et se dessèche sous les cieux impitoyables. Pourrions-nous oublier les crises de tristesse auxquelles il se laissait aller au milieu même des spectacles gais que, vers la fin, il recherchait avec une ardeur de plus en plus marquée ? À ces moments-là, tandis que les répliques s'enchaînaient et rebondissaient, brusquement, sans raison apparente, ses yeux perdaient leur éclat et ses sourcils se fronçaient : les poings crispés et le visage convulsé par les spasmes d'une douleur intérieure, on eût dit qu'il luttait contre un danger inconnu, sur le bord d'un précipice.

---

[7] *The Minins of Midas.*

Jamais il ne faisait allusion à ses tracas et la discrétion nous interdisait de l'interroger. Du reste, l'eussions-nous fait et eût-il consenti à parler, nous n'aurions pu lui venir en aide. Après la mort d'Eben Hale, dont il était le secrétaire privé, et plutôt même son fils d'adoption et son associé en affaires, nous cessâmes de le voir parmi nous. Non pas, je le sais maintenant, que notre société lui déplût, mais ses ennuis s'étaient accrus au point qu'il lui était impossible de les oublier en notre compagnie et de se mettre au diapason de notre bonheur. À l'époque, le motif d'une telle attitude nous échappait. En effet, à la lecture du testament d'Eben Hale, le monde apprit que le vieillard l'instituait l'unique héritier de ses nombreux millions, en stipulant expressément que cette immense fortune lui appartenait intégralement et sans restriction dans son emploi. Pas un iota des biens immobiliers, pas un sou d'argent liquide n'allait à la parenté. Mais une clause surprenante, concernant les héritiers directs, spécifiait que Wade Atsheler devait remettre à la veuve, aux fils et aux filles d'Eben Hale, telles sommes qu'il jugerait à propos et aux dates qui lui paraîtraient convenables. Si quelque scandale s'était produit dans la famille du vieillard, si ses enfants s'étaient livrés à des écarts de conduite, on eût pu trouver une apparence de raison à un acte aussi extraordinaire. Mais le bonheur domestique d'Eben Hale était proverbial dans le pays et il eût fallu chercher loin et longtemps avant de rencontrer des jeunes gens plus honnêtes, plus droits, plus corrects que ses fils et ses filles. Quant à sa femme, eh bien, ses amis intimes l'appelaient amicalement « La mère des Gracques »[8]. Inutile de

---

[8] Cornélie, fille de Scipion l'Africain, femme de Simpronius Gracchus, mère des Gracques (IIe siècle avant J.-C.). Veuve de bonne heure, elle s'acquitta avec un rare talent de sa tâche d'éducatrice, donnant à ses fils les meilleurs maîtres, les préparant à la vie politique, formant leur éloquence. On connaît son mot à une dame de Campanie qui étalait devant elle ses magnifiques bijoux : « Voici les miens », dit-elle en montrant ses fils. (N. d. T.)

dire que ce testament inexplicable provoqua l'étonnement pendant huit jours ; mais qu'il ne fût pas attaqué désappointa le public béant.

Depuis seulement quelques jours, Eben Hale repose dans le mausolée de marbre digne de sa situation, et voilà que Wade Atsheler est mort. Les journaux en annonçaient la nouvelle ce matin. Le facteur vient de m'apporter une lettre de lui, mise évidemment à la poste une heure à peine avant qu'il se précipitât dans l'éternité. Cette missive est là, sous mes yeux. C'est un récit, tracé de sa propre main, reliant de nombreuses coupures de journaux et des fac-similés de lettres, dont, me dit-il, les originaux sont entre les mains de la police. Il me prie aussi, de mettre en garde la société contre le plus effrayant et le plus diabolique des dangers qui menace son existence même, en faisant connaître à tous la terrible série de drames dans laquelle, à son corps défendant, il s'est trouvé impliqué. Voici, du reste, le texte complet de cette sorte de testament.

« Ce fût en août dernier, juste après mon retour de vacances, que le coup nous fut asséné. Sur le moment, nous n'en eûmes pas conscience : nos esprits n'avaient pas encore appris à se préparer à des éventualités aussi effroyables. M. Hale décacheta la lettre, y jeta un coup d'œil et la lança sur mon bureau en riant ; je la lus et fis de même, en ajoutant : « Macabre plaisanterie, monsieur Hale, et d'un goût plutôt douteux. » Ci-joint, mon cher John, copie de la lettre en question.

Bureau des F. de M.

17 Août...

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Nous vous prions de réaliser la portion de vos vastes propriétés nécessaire pour en obtenir vingt millions de dollars en espèces. Vous voudrez bien verser cette somme à nous ou à nos agents et remarquer que nous ne spécifions aucune date, car il n'est pas dans nos intentions de vous forcer à agir avec précipitation. Vous pourrez même, si ce mode vous convient mieux, nous régler en dix, quinze ou vingt versements ; nous, il nous est impossible d'accepter des acomptes inférieurs à un million.

Veuillez croire, cher monsieur Hale, que c'est sans le moindre esprit d'animosité que nous vous appliquons cette mesure. Nous appartenons à ce prolétariat intellectuel dont les effectifs toujours croissants marquent en lettres rouges les derniers jours de l'époque actuelle.

Après une étude approfondie des questions économiques, nous avons décidé de nous consacrer à un genre de spéculation très avantageux, nous permettant d'effectuer de vastes et lucratives opérations sans risquer le moindre capital.

Jusqu'à présent, le succès nous a souri et nous espérons que nos relations d'affaires avec vous se poursuivront de manière agréable et satisfaisante. Nous sollicitons de vous un instant d'attention pour nous permettre de vous exposer notre point de vue de façon plus circonstanciée.

Le présent système social est basé sur le droit de propriété. Et, en dernière analyse, il ressort que ce droit de l'individu à détenir une parcelle de la propriété repose entièrement et uniquement sur le Pouvoir. Les Chevaliers en cottes de mailles de Guillaume le Conquérant s'approprièrent et se partagèrent l'Angleterre à coups d'épée. Il en fut de même, vous nous l'accorderez, certainement, pour toutes les propriétés féodales. Avec l'invention de la vapeur et la révolution industrielle naquit la classe capitaliste, au sens moderne de ces mots. Les capitalistes se dressèrent promptement au-dessus de l'ancienne noblesse. Les capitaines de l'industrie ont, pratiquement, exproprié les descendants des capitaines guerriers. Ce n'est plus le

muscle, mais l'esprit qui triomphe dans la lutte actuelle pour l'existence. Mais cet état de choses n'en est pas moins basé sur le Pouvoir, dont la qualité seule a changé. Autrefois, les barons féodaux ravageaient le monde par le fer et par le feu ; de nos jours, les barons de la finance exploitent le monde en dominant et en employant contre lui ses forces économiques. C'est l'esprit qui règne et non plus le muscle et les mieux qualifiés pour survivre sont les hommes forts au sens intellectuel et commercial.

Nous, les F. de M., refusons de devenir des esclaves salariés. Les grands trusts et les compagnies commerciales (parmi lesquels vous comptez) nous interdisent de nous élever aux situations pour lesquelles notre intelligence nous qualifie. Pourquoi ? Parce que nous sommes dépourvus de capitaux. Nous appartenons à la classe des mains noires, mais avec cette différence : nos cerveaux sont de la première qualité et dans l'ordre moral ou social nous ne connaissons aucun scrupule imbécile. En tant qu'esclaves salariés, peinant de l'aube à la nuit et vivant chichement, nous n'aurions pu, en soixante ans – ni même en vingt fois ce temps – réunir la somme nécessaire pour entrer en lutte avec chance de succès contre les masses de capitaux qui existent actuellement. Pourtant, nous entrons dans la lice et jetons le gant au capital mondial. Bon gré, mal gré, il lui faudra combattre.

Monsieur Hale, nos intérêts nous prescrivent de vous demander vingt millions de dollars. Nous sommes suffisamment avisés pour vous accorder un délai raisonnable, vous permettant d'effectuer la transaction, mais veuillez ne point trop tarder. Quand vous aurez accepté nos conditions, faites insérer un avis approprié dans la colonne des annonces du « Courrier du Matin ». Nous vous donnerons alors les indications utiles pour le virement de la somme susdite. Il serait préférable que ce fût avant le 1er octobre. Si vous négligez de le faire, nous tuerons un homme à cette date dans la 39e rue de l'Est, afin de vous montrer qu'il ne s'agit pas là d'une plaisanterie. La victime sera un ouvrier. Vous ne le connaissez pas, nous non plus. Vous repré-

sentez une force de la société moderne et, nous, une autre – une nouvelle. Sans colère et sans méchanceté nous entrons dans la mêlée. Nous sommes simplement des hommes d'affaires, vous ne tarderez pas à le comprendre. Vous êtes la meule supérieure d'un moulin ; nous, celle du dessous : la vie de cet homme sera écrasée entre nous. Vous pouvez l'épargner si vous accédez à temps à nos conditions.

Il y eut jadis un roi frappé de la malédiction de l'or.

Nous avons choisi son nom pour établir notre désignation officielle[9]. Quelque jour, nous la ferons enregistrer pour nous protéger contre la concurrence.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

Les Favoris de Midas.

Convenez-en, mon cher John, comment n'aurions-nous pas ri d'une communication aussi absurde ? Le principe en était bien conçu, nous devions le reconnaître, mais il était trop grossier pour que nous le prissions au sérieux. M. Hale garda la lettre à titre de curiosité épistolaire. Il la glissa dans un casier et nous en oubliâmes aussitôt l'existence. Mais le 1er octobre, nous lisions le billet qui suit, envoyé par le courrier du matin :

Bureau des F. de M.

1er octobre...

---

[9] Midas. Roi légendaire de Phrygie. Propagateur du culte de Dionysos. On contait que ce Dieu lui avait accordé la faveur de changer en or tout ce qu'il toucherait. Ce don lui rendant l'existence impossible, il s'en délivra par un bain dans le Pactole, qui, depuis, roula de l'or. (N. d. T.)

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Votre victime a subi son destin. Il y a une heure, dans la 39e rue de l'Est, un travailleur a été frappé d'un coup de couteau en plein cœur, avant que vous lisiez la présente, son corps sera exposé à la morgue. Allez contempler votre œuvre.

Le 14 octobre, comme preuve de notre sincérité, en cette affaire, et au cas où vous ne fléchiriez point, un policeman sera tué au coin de Polk Street et de Clermont Avenue, ou à proximité.

Très cordialement.

Les Favoris de Midas.

M. Hale se remit à rire. L'esprit occupé d'un projet de contrat avec une société de Chicago qui désirait acquérir tous les tramways qu'il possédait dans cette ville, il continua de dicter à sa sténographe, sans plus penser à la lettre. Quant à moi, je me sentis fortement déprimé. « Et si ce n'était pas une blague ? » me disais-je, et presque malgré moi je consultai le journal du matin. Je lus, jetées dans un coin, à côté d'une annonce pharmaceutique, une pauvre demi-douzaine de lignes, jugées suffisantes pour un obscur représentant de la classe inférieure.

« Ce matin, peu après cinq heures, dans la 39e rue de l'Est, un ouvrier du nom de Pete Lascalle, se rendant à son travail, a été frappé d'un coup de poignard au cœur par un inconnu qui s'est échappé en courant. La police n'a pu découvrir aucun motif à ce meurtre. »

« Impossible ! » s'écria M. Hale, quand je lui eus fait part de l'entrefilet ; toutefois, la pensée de cet incident l'obséda, car, plus tard, dans la matinée, il me commanda, en s'accablant d'injures pour sa propre sottise, d'avertir la police. On me reçut

avec force moqueries dans le bureau privé de l'inspecteur : pourtant, j'en sortis avec la promesse qu'une enquête serait ouverte et les rondes doublées, dans la nuit indiquée, aux alentours de Polk Street et de Clermont Avenue. L'affaire en resta là, quand, les deux semaines écoulées, la note ci-après nous parvint par la poste :

Bureau des F. de M.

15 octobre...

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Votre seconde victime est tombée à la date de l'échéance. Nous ne sommes pas pressés ; mais pour accentuer notre action, nous tuerons dorénavant une fois par semaine. En vue de nous protéger contre l'ingérence de la police, nous vous ferons part de l'événement juste avant son exécution ou à l'instant même où elle aura lieu. Souhaitant que la présente vous trouvera en bonne santé, nous sommes,

Les Favoris de Midas.

Cette fois, M. Hale saisit le journal et, après une courte recherche, me lut cet article :

*Un lâche assassinat.*

« Joseph Donahue, désigné pour un service de rondes dans le IIe district, a été, atteint, vers minuit, d'une balle dans la tête et tué sur le coup. Le crime a été commis en pleine lumière, au coin de Polk Street et de Clermont Avenue. Notre société est réellement précaire si ceux qui y assurent l'ordre peuvent être ain-

si assassinés ouvertement et sans motif. Jusqu'à présent, la police n'a pu recueillir le moindre renseignement. »

À peine achevait-il que la police arriva – en l'espèce, l'inspecteur, accompagné de deux de ses plus fins limiers. L'inquiétude se lisait sur leurs visages. Malgré la simplicité des faits et leur nombre restreint, nous parlâmes longtemps, retournant l'affaire sur toutes ses faces. Bref, en nous quittant, l'inspecteur nous assura que tout serait bientôt éclairci et les meurtriers sous les verrous. En attendant, il estimait opportun de détacher des agents pour protéger M. Hale et moi-même, ainsi que pour veiller constamment sur la maison et ses dépendances.

Au bout d'une semaine, à une heure de l'après-midi, nous reçûmes le télégramme ci-après :

Bureau des F. de M.

21 octobre...

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Nous regrettons de constater à quel point vous avez mal interprété nos intentions. Vous avez trouvé expédiant d'environner votre personne et votre maison de gardes armés, comme si, vraiment, vous aviez affaire à de vulgaires criminels, capables de se ruer sur vous pour vous arracher par la violence vos vingt millions. Croyez-le, tel n'est pas notre dessein, loin de là !

Réfléchissez un instant, de sang-froid, et vous comprendrez bientôt que votre vie nous est précieuse. Pour rien au monde, nous ne voudrions qu'un accident vous arrivât ; notre politique consiste à vous entourer des soins les plus assidus et à vous préserver de tout mal. Votre mort n'offre pour nous aucun intérêt.

Au cas contraire, soyez assuré que nous n'hésiterions pas un instant à vous supprimer. Réfléchissez-y, monsieur Hale. Quand vous nous aurez payé la somme fixée, vous aurez besoin de réaliser des économies. Pour le moment, licenciez votre garde et réduisez vos frais.

Dans les dix minutes qui suivront l'instant où vous recevrez la présente, une jeune nurse aura été étranglée dans le parc de Brentwood. On trouvera son corps dans les massifs en bordure du sentier vers la gauche, à partir du kiosque de la musique.

Cordialement à vous.

Les Favoris de Midas.

M. Hale sauta sur le téléphone pour prévenir l'inspecteur du meurtre imminent. L'inspecteur, sans tarder, avisa le poste de police F, de son service, d'envoyer des hommes au lieu désigné. Un quart d'heure plus tard, il nous avisait que le cadavre avait été découvert, encore chaud. Ce soir-là, les journaux parurent avec d'énormes manchettes évoquant Jack l'Étrangleur ; ils proclamaient la cruauté d'un tel crime et attaquaient l'incurie de la police. Nous nous étions enfermés avec l'inspecteur, qui nous demandait à tout prix de garder le secret. Le succès, disait-il, dépendait de la discrétion.

Ainsi que vous le savez, John, M. Hale était un homme de fer. Il refusa de se rendre. Mais, John, peut-on imaginer quelque chose de plus horrible, que cette force aveugle qui frappait dans les ténèbres ? Incapables de la combattre et prévoir ses desseins, nous ne pouvions que nous croiser les bras et attendre. Et chaque semaine, aussi inéluctablement que le soleil se lève, nous parvenait la notification, suivie d'effet, de la mort d'une personne innocente, homme ou femme, d'un assassinat dont nous nous sentions aussi coupables que si nos propres mains l'avaient accompli. Un seul mot de M. Hale et le massacre

prenait fin. Il s'endurcissait le cœur et attendait, mais ses traits se creusaient, sa bouche et ses yeux devenaient plus sévères et plus durs et son visage vieillissait à vue d'œil. Il est superflu de parler de ce que j'endurai pendant cette effroyable période. Vous trouverez ci-inclus les lettres et les télégrammes des F. de M., les articles des journaux, etc., relatifs à cette série d'assassinats.

Vous remarquerez en particulier, mon cher John, les lettres informant M. Hale de certaines manœuvres de ses adversaires commerciaux et de mouvements secrets de capitaux. Les F. de M. semblaient avoir le doigt sur le pouls même du monde financier et commercial. Ils s'emparaient, pour nous les communiquer, de renseignements que nos propres agents s'avéraient impuissants à obtenir. Une note opportune qu'ils nous firent tenir à un moment critique évita à M. Hale une perte de cinq millions.

Une autre fois, ils nous envoyèrent un télégramme qui certainement sauva la vie à mon patron, menacé par un fou anarchiste. Nous pûmes nous emparer de l'homme à son arrivée : livré à la police, il fut trouvé porteur d'un explosif puissant, tout nouveau et en quantité suffisante pour faire sombrer un cuirassé.

Nous nous obstinâmes. M. Hale y était résolu. Nous déboursions en moyenne cent mille dollars par semaine pour notre police secrète. Nous nous étions assuré les services de Pinkerton et d'agences innombrables de détectives privés et des milliers d'autres gens émargeaient à notre caisse. Nos agents fourmillaient partout, sous tous les déguisements, et pénétraient dans tous les milieux de la société. Ils s'attachèrent à une multitude de pistes : plusieurs centaines de suspects furent arrêtés, et à certains moments notre surveillance s'exerça sur des milliers de personnages douteux, sans aucun résultat appréciable. À chaque instant, les F. de M. changeaient leur mode de correspondance. Chacun de leurs messagers, aussitôt appré-

hendé, était inévitablement reconnu innocent de toute complicité et les signalements des personnes qui les avaient envoyés ne concordaient jamais.

Le dernier jour de décembre cet avis nous parvint :

Bureau des F. de M.

31 décembre...

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Fidèles à notre ligne de conduite avec laquelle, nous l'espérons, vous êtes maintenant familiarisé, nous vous prions de vouloir bien noter que nous nous disposons à délivrer son passeport, pour quitter cette vallée de Larmes, à l'inspecteur Bying que vous connaissez si bien, grâce à notre intervention. D'habitude, il se trouve à cette heure dans son bureau. À l'instant où vous lisez la présente, il rend son dernier soupir.

Cordialement à vous.

Les Favoris de Midas.

Je laissai tomber la lettre et saisis le téléphone. Grand fut mon soulagement en entendant la voix joviale de l'inspecteur. Mais, tout à coup, cette voix se transforma dans le récepteur en un soupir, une sorte de gargouillement et je perçus vaguement le bruit de la chute d'un corps. Alors une voix inconnue m'appela, m'adressa les civilités des F. de M. et la communication fut coupée.

Sur le champ, je me mis en communication avec la Police Centrale, demandant qu'on courût sans tarder au secours de l'inspecteur. Je gardai la ligne, et, quelques minutes après,

j'appris qu'on l'avait trouvé baignant dans son sang et expirant. On ne put trouver trace du meurtrier.

À la suite de cet événement, M. Hale décupla le service de surveillance, jusqu'à y consacrer chaque semaine le quart d'un million. Résolu à gagner la partie, il offrit des récompenses atteignant le chiffre de dix millions. Vous possédez un bon aperçu de sa fortune et vous pouvez comprendre à quel point il la mettait à contribution. Il combattait pour le principe, affirmait-il, et non pour l'argent. Ses actes prouvaient amplement la noblesse de ses mobiles. La police de toutes les grandes villes travaillait avec nous ; le gouvernement même des États-Unis intervint, si bien que l'affaire s'éleva au rang d'une des plus importantes de l'État. Certains fonds disponibles de la nation furent consacrés à démasquer les F. de M. et tous les fonctionnaires y furent intéressés. Tout demeura inutile. Les Favoris de Midas poursuivaient sans entraves leur œuvre diabolique, agissant à leur guise et frappant infailliblement.

Dans ce combat sans merci, M. Hale ne pouvait laver ses mains du sang qui les rougissait. Un meurtrier au sens absolu du terme, non, et un jury, composé de ses pairs, n'eût pu le condamner ; il n'en était pas moins responsable de la mort de chacune des victimes. Un mot de lui, comme je l'ai déjà dit, et le massacre prenait fin. Mais ce mot, il se refusait à le prononcer. Le principe même de la Société se trouvait en péril ; il n'était pas assez lâche pour abandonner son poste et, selon lui, l'équité la plus manifeste ordonnait le sacrifice de quelques-uns pour le bien final du plus grand nombre. Le sang versé n'en retombait pas moins sur sa tête et il sombrait de plus en plus dans le chagrin. De mon côté, l'idée d'une complicité coupable m'accablait. Des enfants, des vieillards étaient impitoyablement sacrifiés, non seulement dans notre ville, mais par tout le pays.

À la mi-février, un soir que nous nous tenions dans la bibliothèque, un coup sec retentit sur la porte. J'allai ouvrir et ramassai sur le tapis du couloir la missive ci-après :

Bureau des F. de M.

15 février…

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Votre âme ne gémit-elle pas à la pensée de la moisson rouge qu'elle récolte ? Peut-être avons-nous été trop abstraits dans la conduite de nos affaires. Désormais, montrons-nous plus concrets.

Miss Adélaïde Laidlaw est, paraît-il, une jeune fille de talent, aussi bonne que belle. Elle est la fille de votre vieil ami, le Juge Laidlaw, et, d'après nos renseignements, lorsqu'elle était enfant, vous l'avez portée dans vos bras. C'est l'amie intime de votre propre fille, chez qui elle se trouve en ce moment. Quand vos yeux auront lu ce message, sa visite aura pris fin.

Très cordialement.

Les Favoris de Midas.

Mon Dieu ! Pouvions-nous un instant nous méprendre sur la terrible portée de ces mots ! Nous nous élançâmes vers la chambre de la jeune fille. La porte en était fermée, mais nous l'enfonçâmes. La malheureuse, toute parée pour l'Opéra, gisait sur le parquet, étouffée sous les oreillers arrachés à son lit. Son visage conservait encore la rougeur de la vie, son corps, sa tiédeur et sa souplesse. Je n'en dirai pas davantage. Vous vous rappelez sûrement, John, ce qu'ont écrit les journaux de cet événement épouvantable.

À une heure fort avancée de la nuit, M. Hale me fit appeler et m'adjura solennellement, devant Dieu, de continuer à

l'assister et de ne pas transiger, dussent parents et amis le payer de leur existence.

Le lendemain, je fus étonné de son entrain. Je m'attendais à le voir déprimé par cette dernière tragédie – je devais bientôt apprendre à quel point elle l'avait touché. Toute la journée, il se montra insouciant et fougueux comme s'il avait enfin découvert une issue à cette effroyable situation.

Le lendemain matin, nous le trouvâmes mort dans son lit – asphyxié. Son visage, creusé par les soucis, s'éclairait d'un paisible sourire. Après entente avec la police et les autorités, sa mort fut attribuée à une maladie de cœur. Nous crûmes sages de cacher la vérité au public ; mais cela n'a pas servi à grand-chose.

À peine avais-je quitté la chambre mortuaire que parvint, trop tard évidemment, la lettre stupéfiante que voici :

Bureau des F. de M.

17 février...

Monsieur Eben Hale, Baron de la Finance.

Cher Monsieur,

Nous espérons que vous voudrez bien excuser notre importunité, si près du triste accident d'avant-hier, mais la communication que nous désirons vous faire présente la plus grande importance. Sans doute essayez-vous de nous échapper. Il n'existe qu'un seul moyen et vous l'avez probablement déjà découvert. Mais nous vous informons que même ce moyen serait inopérant. Vous pouvez mourir, mais ce sera vaincu et en avouant votre défaite. Remarquez ceci : *Nous constituons une partie intégrante de ce qui vous appartient. Nous passons avec vos millions à vos héritiers et ayants droit, à perpétuité.*

Nul ne peut nous éviter. L'iniquité industrielle et sociale aboutit à nous. Nous nous retournons contre la Société qui nous a créés. Nous sommes la faillite heureuse de notre époque, la calamité d'une civilisation avilie.

Créatures de choix de la perversité sociale, nous opposons la force à la force. Seuls les forts les plus aptes survivront. Vous avez piétiné vos esclaves salariés et vous avez survécu. Les capitaines de guerre ont, à votre commandement, abattu vos ouvriers comme des chiens, dans une vingtaine de grèves sanglantes. C'est par de tels moyens que vous avez pu résister. Nous n'épiloguerons pas sur ce résultat car nous reconnaissons la même loi naturelle et y puisons notre existence. Mais, à présent, une question se pose : *Étant donné les conditions sociales actuelles, lequel de nous survivra ?* Nous croyons être les mieux qualifiés. Vous nourrissez le même espoir en ce qui vous concerne. Laissons au temps et à la loi le soin de trancher la question.

Cordialement à vous.

Les Favoris de Midas.

Comprenez-vous maintenant, John, pour quelles raisons je fuyais les plaisirs et évitais mes amis ? Mais pourquoi vouloir vous expliquer ? Mon récit n'éclaire-t-il pas suffisamment ma conduite ?

Voilà trois semaines, Adélaïde Laidlaw est morte, et depuis j'attends, dans l'espoir et la crainte. Avant-hier, le testament de M. Hale a été rendu public. Aujourd'hui, j'ai été averti qu'une femme de la classe moyenne serait tuée dans le Parc de la Porte d'Or, à San Francisco. Les journaux de ce soir reproduisent des dépêches donnant les détails de ce meurtre odieux – détails confirmant ceux que je connaissais déjà.

Inutile de vouloir lutter contre l'inévitable. Fidèle aux intérêts de M. Hale, j'ai travaillé avec zèle. Pourquoi en ai-je été récompensé de cette manière ? Pourtant, il m'est impossible de trahir mon devoir et de manquer à ma parole en cédant aux F. de M. En tout cas, j'ai résolu de n'être plus responsable d'aucune mort.

J'ai légué les millions que je viens de recevoir à leurs possesseurs légitimes. Que les vaillants fils d'Eben Hale pourvoient eux-mêmes à leur salut !

Avant que vous lisiez ma lettre, j'aurai disparu. Les Favoris de Midas sont tout-puissants. La police est désarmée contre eux. J'ai su par elle que d'autres millionnaires se sont vus pareillement rançonnés ou persécutés. On ne les connaît pas tous, car dès que l'un d'eux obéit aux F. de M. il a, par là même, la bouche cousue. Les autres récoltent maintenant leur moisson rouge. Le gouvernement fédéral n'y peut rien.

Je crois savoir que des organisations correspondantes ont fait leur apparition en Europe. La société est ébranlée jusqu'en sa base. Les nations et les puissances ressemblent à des branches mortes prêtes pour le bûcher. La lutte des masses contre les classes dirigeantes est remplacée par celle d'une seule classe contre les autres. Cette classe nous a choisis et nous abat, nous, les artisans du progrès de l'humanité. C'est la faillite de l'ordre et des lois.

L'administration m'a prié de garder le secret sur tout cela... je lui ai obéi jusqu'à présent, mais je n'en puis plus. La question intéresse maintenant la sécurité publique : elle est grosse des plus terribles conséquences et, avant de quitter ce monde, je ferai mon devoir en dévoilant la vérité. Mon cher John, à cette heure suprême, je vous demande instamment de rendre publique cette confession. Faites-le sans crainte, vous tenez entre les mains le destin de l'humanité. Que la presse en tire des millions d'exemplaires ; que l'électricité la propage autour du

globe ; partout où des hommes se rencontrent et parlent, qu'ils en discutent en frémissant de terreur.

Et alors, quand la Société se sera enfin réveillée, qu'elle se dresse dans toute sa puissance et anéantisse cette abomination.

À vous, pour un long au revoir.

Wade Atsheler.

# LE RÊVE DE DEBS[10]

Éveillé une bonne heure plus tôt que d’habitude, je demeurais les yeux grands ouverts, méditant sur cette anomalie. Quelque chose, je ne sais quoi, devait aller de travers. Je pressentais qu’un événement terrible se passait ou se préparait : mais de quelle nature ? J’essayai de m’orienter. Je me souvenais que, lors du grand tremblement de terre de 1906, nombre de gens prétendaient s’être éveillés quelques instants avant la première secousse et avoir éprouvé dans l’intervalle une crainte inexplicable. San Francisco allait-il subir un nouveau cataclysme ?

Je restai allongé une minute, engourdi dans l’attente, sans voir osciller ni crouler les murailles. Tout était plongé dans le silence et voilà l’explication de mon étonnement. Il me manquait le brouhaha de la grande cité vivante. D’ordinaire, à cette heure-là, les tramways se succédaient dans ma rue à une moyenne de trois minutes : et au cours des dix minutes suivantes, pas un ne se fit entendre. J’en conclus que les employés pouvaient être en grève ou que le courant faisait défaut par suite d’un accident. Mais non ! Le silence était trop profond : je n’entendais ni cahots, ni grincements de roues, ni piétinements de sabots sur les pavés en pente.

Je touchai le bouton à la tête de mon lit et tentai de percevoir le bruit de la sonnette, sachant pourtant qu’il ne pouvait me parvenir à travers les trois étages inférieurs. Mais la sonnerie fonctionnait car, au bout de quelques minutes, Brown entra avec le plateau et un journal du matin. Encore qu’il conservât

---

**10** *The Dream of Debs.*

son impassibilité coutumière, je surpris dans ses yeux une lueur d'inquiétude et remarquai également l'absence de lait sur le plateau.

– La crèmerie n'a pas fait de livraison aujourd'hui, déclara-t-il, la boulangerie non plus.

Je reportai mes regards sur le plateau : pas de croissants français, rien que des tranches de pain de seigle rassis de la veille, le plus détestable aliment que je connaisse.

– On ne m'a rien apporté, Monsieur, continua Brown en guise d'explication ; mais je l'interrompis.

– Le journal ?

– Oui, monsieur, c'est la seule chose qui ait été distribuée, et pour la dernière fois. Demain, les journaux ne paraîtront pas : c'est annoncé dans le journal. Dois-je envoyer chercher une boîte de lait condensé ?

Je fis un signe négatif, acceptai le café noir et dépliai la feuille. Les en-têtes expliquaient toute la situation, et exagéraient même, car les articles débordaient d'un pessimisme ridicule. Une grève générale, disaient-ils, venait d'être déclarée dans tous les États-Unis ; et le journal exprimait les craintes les plus alarmantes à propos de l'approvisionnement des grandes villes.

Je le parcourus à la hâte, esquivant les détails et me souvenant des troubles travaillistes du passé. Depuis une génération, la grève générale était le dada des travailleurs organisés : songe issu du cerveau de Debs, un des grands chefs de la classe ouvrière une trentaine d'années auparavant.

Je me rappelais même avoir pondu pour une revue, vers la fin de mes études, un article sur ce sujet, intitulé : « Le Rêve de Debs ». Je dois l'avouer, j'avais traité la question comme une chimère et rien de plus. Le temps et le monde continuant à rou-

ler, la fédération Américaine du Travail avait disparu, Gompers également, de même que Debs avec toutes ses théories révolutionnaires. Cependant le rêve avait persisté, et voici enfin qu'il se réalisait.

Puis, en lisant, je me mis à rire des sombres pronostics du journal. Témoin de la déconfiture du Travail Organisé à la suite de tant de conflits, je savais à quoi m'en tenir. L'affaire serait réglée au bout de quelques jours. Il s'agissait cette fois d'une grève nationale, et le gouvernement ne tarderait pas à la briser.

Je jetai le journal et m'habillai. Une promenade dans les rues de San Francisco serait certainement intéressante alors qu'aucune roue n'y tournait et que la ville entière prenait des vacances forcées.

– Je vous demande pardon, Monsieur, me dit Brown en me présentant mon étui à cigares, mais M. Harmmed demande à vous voir avant que vous sortiez.

– Faites-le monter tout de suite, répondis-je.

Harmmed était le maître d'hôtel. À première vue, je le devinai en proie à une émotion contenue. Il entra tout de suite en matière.

– Que faire, Monsieur ? Il faudra des provisions, et les livreurs sont en grève. Et l'électricité est coupée... les électriciens doivent se croiser les bras, eux aussi.

– Les boutiques sont-elles ouvertes ? demandai-je.

– Les petites seulement, Monsieur. Les employés des maisons de détail sont partis et les grands magasins ne peuvent ouvrir : mais les boutiquiers et leur famille servent eux-mêmes les clients.

– En ce cas, prenez l'auto, dis-je, et allez faire une tournée d'emplettes. Achetez en quantité suffisante tout ce dont vous aurez besoin. Rapportez un paquet de bougies... non, une demi-

douzaine de paquets. Et quand vous aurez fini, dites à Harrison d'amener la voiture me prendre au club... pas plus tard qu'à onze heures.

Harmmed hocha gravement la tête.

– Monsieur Harrison est en grève avec le Syndicat des chauffeurs, et moi-même je ne sais pas conduire.

– Tiens ! tiens ! tiens ! Eh bien ! quand *Monsieur* Harrison reviendra par ici, vous lui direz qu'il peut chercher une situation ailleurs.

– Bien, Monsieur.

– Vous n'appartenez pas, au moins, au Syndicat des maîtres d'hôtel, Harmmed ?

– Non, Monsieur, fut la réponse. Et même si j'y appartenais, je ne lâcherais pas mon patron dans une crise comme celle-ci. Non, Monsieur, je...

– À la bonne heure, je vous remercie. Maintenant, tenez-vous prêt à m'accompagner. Je prendrai le volant moi-même et nous recueillerons assez de provisions pour soutenir un siège.

Un beau premier mai, comme d'habitude. Pas un nuage au ciel : un air calme et tiède, presque embaumé. Beaucoup d'automobiles dehors, mais conduites par leurs propriétaires. Rues populeuses mais tranquilles. La classe ouvrière, endimanchée, prenait l'air et observait les effets de la grève.

Tout cela semblait une aventure si extraordinaire et néanmoins si paisible que j'y prenais moi-même un certain plaisir. Mes nerfs frémissaient d'une légère animation. Je croisai Miss Chickering, au volant de sa légère auto : elle fit un demi-tour et me rattrapa au coin.

– Bonjour, Monsieur Corf ! Oh ! dites-moi savez-vous où je pourrais me procurer des bougies ? Je viens d'entrer dans une

demi-douzaine de boutiques, et il n'en reste plus. N'est-ce pas effarant ?

Mais l'éclat de ses yeux démentait ses paroles. Comme nous autres, elle se divertissait prodigieusement. Quelle aventure que cette exploration à la recherche de chandelles !

Il nous fallut traverser la ville et descendre dans le quartier ouvrier, au sud de Market Street, pour trouver de petites épiceries où il restât quelques objets à vendre.

Il nous fallut traverser la ville et Miss Chickering pensait qu'un paquet suffirait, mais je la persuadai d'en prendre quatre. La place ne manquait pas dans ma voiture, et j'y déposai une douzaine de paquets. On ne pouvait prédire quand se terminerait cette grève. Je remplis l'auto de sacs de farine, de levure, de conserves et de toutes les provisions conseillées par ce brave Harmmed, qui se démenait et gloussait comme un vieux coq.

La note dominante en ce premier jour de grève était l'absence de toute appréhension sérieuse. On faisait des gorges chaudes de l'annonce insérée dans les journaux du matin par la Confédération du Travail déclarant qu'elle tiendrait un mois ou un trimestre s'il le fallait. Nous aurions dû cependant le deviner dès ce premier jour en constatant que la classe ouvrière ne prenait aucune part à la ruée vers les provisions. Naturellement : depuis des semaines et des mois, elle avait adroitement et discrètement accumulé des réserves. Voilà pourquoi on nous laissait nettoyer les petites épiceries du quartier populeux.

Ce fut seulement dans l'après-midi, en arrivant au club, que je commençai de ressentir les premières alarmes. Plus d'olives pour les cocktails, et le service procédait par à-coups. La plupart des membres paraissaient irrités, quelques-uns tracassés.

Un tumulte de voix accueillit mon entrée. Le général Folsom, sa vaste panse étalée sur une banquette dans l'embrasure

de la fenêtre du fumoir, se défendait contre une demi-douzaine de messieurs excités qui l'exhortaient à faire quelque chose.

– Que voulez-vous que je fasse de plus ? disait-il. Je ne reçois aucun ordre de Washington. Que l'un de vous envoie un télégramme et j'exécuterai ce que l'on me commandera. Mais je ne vois pas les mesures qu'on pourrait prendre. J'ai pris l'initiative ce matin, dès que j'eus appris la déclaration de grève, d'alerter les trois mille hommes de la garnison. Ils montent la garde auprès des banques, de la Monnaie, de la grande poste et de tous les monuments publics. Nul désordre ne s'est produit. Vous ne pouvez tout de même pas vous attendre à ce que je fasse tirer sur des gens qui se baladent paisiblement avec femmes et enfants dans leurs frusques du dimanche !

– Je voudrais bien savoir ce qui se passe à Wall Street, entendis-je remarquer par Jimmy Wombold.

Et j'imaginai facilement son inquiétude, car il se trouvait fortement engagé dans la grosse affaire du Consolidated Western.

– Dites donc, Corf ! m'interpella Atkinson au passage, votre auto marche-t-elle comme il faut ?

– Oui, répondis-je. Qu'est-il donc arrivé à la vôtre ?

– Elle est démolie. Tous les garages sont fermés. Et ma femme se trouve en panne quelque part de l'autre côté de la baie, à Truckee, je crois. Pas moyen de lui envoyer un télégramme à prix d'argent ou d'or. Elle devait arriver ce soir. Peut-être meurt-elle de faim. Prêtez-moi donc votre bagnole !

– Vous ne pourriez lui faire traverser la baie, objecta Halstead. Les bacs ne fonctionnent plus. Tenez, voici Rollinson. Eh ! Rollinson, écoutez un peu. Atkinson voudrait faire traverser la baie à une automobile. Sa femme est en détresse, dans le train, à Truckee. Ne pourriez-vous amener la *Lurlette* de Tiburon pour transborder sa voiture ?

La *Lurlette* était un yacht de deux cents tonneaux, gréé en goélette.

Rollinson hocha la tête.

– Vous ne trouveriez pas un seul débardeur pour embarquer l'automobile, même si je pouvais faire venir la *Lurlette*, ce qui, d'ailleurs, m'est impossible, attendu que l'équipage fait partie du Syndicat des gens de mer, en grève comme tous les autres.

– Mais ma femme va mourir de faim ! gémit Atkinson.

À l'autre bout du fumoir, je tombai sur un groupe qui se démenait autour de Bertie Messener. Et Bertie les excitait à sa façon, cyniquement froide. Bertie se souciait peu de la grève, comme de tout le reste, d'ailleurs. C'était un blasé, du moins en ce qui concernait toutes les choses propres de la vie : son côté immonde n'exerçait aucun attrait sur lui. Ayant hérité de son père et de son oncle d'une vingtaine de millions de dollars placés dans des affaires de tout repos, il n'avait de sa vie accompli le moindre travail producteur, se contentant de courir le monde, de tout voir et de tout faire, sauf se marier. En dépit des attaques résolues de plusieurs centaines de mamans ambitieuses, considéré comme de bonne prise depuis plusieurs années, il ne se laissait pas capturer. Outre sa fortune, il possédait la jeunesse, la beauté et, comme je l'ai dit, la propreté morale. Superbe athlète, ce jeune dieu blond, mariage à part, faisait tout dans la perfection, ne se préoccupait de rien, ne couvait ni ambition ni passions, ni désir même d'exécuter des actes dont il s'acquittait mieux que personne.

– C'est une sédition ! criait un des hommes du groupe.

Et les autres de surenchérir, de parler de révolte, de révolution, d'anarchie même.

– Je ne vois rien de pareil, déclara Bertie. Je me suis promené toute la matinée dans les rues. Partout régnait un ordre

parfait. Je n'ai jamais vu une population si respectueuse de la loi. Inutile d'employer de grands mots. Vous vous trompez sur toute la ligne. La grève est ce qu'elle prétend être : une grève générale, et c'est à vous de jouer, Messieurs !

– Oh ! nous jouerons comme il convient, répartit Garfield, un des millionnaires intéressés dans les moyens de transport. Nous montrerons à cette racaille où est sa place… tas de brutes ! Attendez seulement que le gouvernement intervienne !

– Mais où est votre gouvernement ? intervint Bertie. Il pourrait être tout aussi bien au fond de la mer en ce qui vous touche personnellement. Vous ignorez ce qui se passe à Washington. Vous ne savez même pas si vous avez ou non un gouvernement.

– Ne vous tracassez pas de cela, aboya Garfield.

– Je vous jure que je ne m'en tracasse pas le moins du monde, répondit Bertie avec un sourire languissant. Il me semble bien que ce soit vous qui vous tracassiez. Regardez-vous dans la glace, Garfield.

Garfield ne s'y regarda pas, mais il y aurait vu un monsieur, très excité, avec des cheveux gris de fer ébouriffés, une face congestionnée, une bouche maussade, vindicative et des yeux flamboyants.

– Ce n'est pas juste, je vous le déclare ! dit le petit Hanover, et je devinai, à son intonation, qu'il l'avait déjà déclaré à plusieurs reprises.

– Eh bien ! ceci dépasse les bornes, Hanover ! répliqua Bertie. Vous finissez par me fatiguer, tous, tant que vous êtes ! Vous employez à la fois des ouvriers syndiqués et non syndiqués. Vous me rebattez les oreilles avec votre liberté du travail et le droit pour l'homme de travailler. Depuis des années, tel est le refrain de vos harangues. Les travailleurs ne commettent aucun crime en organisant cette grève générale : ils ne violent aucune

loi divine ni humaine. Cessez de geindre, Hanover. Depuis trop longtemps vous trompez le peuple en lui faisant sonner aux oreilles le droit de l'homme à travailler... ou à ne pas travailler ; vous ne sauriez en esquiver les conséquences. C'est une basse supercherie. Vous avez opprimé la classe ouvrière en lui serrant la vis ; maintenant elle vous tient et la serre à son tour, voilà tout, et vous jetez les hauts cris.

Tous les hommes du groupe éclatèrent en clameurs indignées, affirmant n'avoir jamais serré la vis aux travailleurs.

– Parfaitement, Monsieur ! hurlait Garfield. Nous avons fait notre devoir pour l'ouvrier. Au lieu de lui serrer la vis, nous lui offrions un moyen de vivre. Nous lui fournissions du travail. Que deviendrait-il sans nous ?

– Il ne s'en porterait que mieux, ricana Bertie. Vous avez maté l'ouvrier toutes les fois que vous en trouviez l'occasion et vous vous dérangiez au besoin pour la faire naître.

– Non ! non ! Ce n'est pas vrai ! hurla le chœur.

– Il y eut la grève des charretiers, ici même, à San Francisco, poursuivit imperturbablement Bertie. L'Association des patrons a précipité cette grève. Vous ne l'ignorez pas. Et vous savez que je suis au courant, car je me trouvais ici même bien placé pour entendre les nouvelles et connaître les dessous de la lutte. D'abord, vous avez provoqué la grève, puis vous avez acheté le maire et le chef de la police pour la faire briser. C'était un spectacle intéressant de vous voir, Messieurs les philanthropes, abattre les charretiers et leur serrer la vis.

« Attendez, je n'ai pas fini. C'est l'an dernier seulement que les votes des travailleurs du Colorado ont élu un gouvernement. Celui-ci n'a jamais siégé, et vous en connaissez la raison : vous savez comment s'y prirent les philanthropes et capitalistes du Colorado. Ce fut un superbe exemple de votre manière d'écraser les travailleurs. Sur des accusations de meurtre forgées, de

toutes pièces, vous avez gardé en prison, pendant trois ans, le président du Syndicat des mineurs du sud-ouest, et vous en avez profité pour démolir ce syndicat. Beau tour de vis, hein ? Vous l'avez renouvelé lorsque, pour la troisième fois, l'impôt progressif fut déclaré contraire à la constitution, et encore une fois en étouffant la loi de huit heures.

« Mais voici le comble de ces procédés éhontés : vous vous rappelez votre façon de vous y prendre en achetant Farburg, dernier président de l'ancienne Fédération américaine du Travail ? Il était votre créature, ou celle de tous les syndicats patronaux, ce qui revient au même. Vous avez fomenté la grande grève contre l'emploi des jaunes. Elle fut trahie par Farburg. Vous avez gagné la partie et la vieille Fédération du Travail est tombée en miettes. C'est vous-mêmes qui l'avez démolie, et vous en avez subi le contre-coup, car sur ses ruines se dressa la Ligue Internationale des Travailleurs[11], l'organisation la plus vaste et la plus solide des États-Unis. Vous êtes responsables de son existence et de la grève générale actuelle. En détruisant toutes les anciennes fédérations, vous avez contribué à la naissance de la I. L. W., qui vient de déclarer la grève générale, toujours sur le principe de la porte fermée aux syndiqués. Et vous osez me regarder en face et me dire que vous n'avez jamais fait le moindre mal aux travailleurs ? Allons donc !

Aucune dénégation ne s'éleva cette fois. Garfield s'écria en manière de défense :

– Nous n'avons rien fait que nous n'y eussions été contraints, si nous voulions gagner la partie.

– Il n'est point question de cela, répondit Bertie. Ce dont je me plains, c'est de vous entendre jeter les hauts cris maintenant que la situation se retourne contre vous. Combien de grèves

[11] *Internationnal League of Workers.*

avez-vous gagnées en réduisant les ouvriers à la famine ? Eh bien ! les ouvriers ont trouvé un moyen analogue de vous soumettre. S'ils ne peuvent y réussir qu'en vous affamant, vous crèverez de faim, voilà tout !

– Permettez-moi de vous dire que dans le passé, vous avez profité vous-même de tours de vis en question, insinua Brentwood, un des plus vils renards de la corporation des avocats. Le receleur ne vaut pas mieux que le voleur, ricana-t-il. Vous n'avez pas mis la main au pressoir, mais vous avez pris votre part de la cuvée.

– Ceci est tout à fait en dehors de notre affaire, Brentwood, dit Bertie d'une voix traînante. Vous vous montrez aussi médiocre que Hanover en empiétant sur la question morale. Je n'ai pas dit que telle ou telle chose était bonne ou mauvaise. Toute la société est pourrie, je le sais : et si je regimbe, c'est en vous entendant brailler maintenant que vous voilà par terre et que le monde ouvrier vous serre la vis. Naturellement, j'ai participé aux bénéfices que je vous reproche, et grâce à vous, Messieurs, sans mettre la main personnellement à la répugnante besogne. Vous vous en êtes chargés pour moi, non pas, vous pouvez m'en croire, que je sois plus vertueux que vous, mais parce que mon bon père et ses divers frères m'ont laissé assez de fortune pour payer les corvées abjectes.

– Si vous voulez insinuer que..., commença Brentwood en s'échauffant.

– Un instant, ne vous hérissez pas ! interrompit Bertie avec insolence. Inutile de jouer les hypocrites dans cette caverne de voleurs. Les attitudes empesées et superbes produisent leur effet dans les journaux, dans les patronages et écoles du dimanche : cela fait partie du jeu : mais, pour l'amour du ciel, ne recourons pas à ces moyens-là entre nous. Vous savez que je connais aussi bien que vous les tripotages accomplis dans la grève du bâtiment à l'automne dernier et les personnages qui ont fourni l'argent, ceux qui ont exécuté le travail et ceux qui en

ont profité. – Brentwood devint cramoisi. Mais nous sommes tous barbouillés avec le même pinceau, et ce que nous avons de mieux à faire est de laisser de côté la moralité. Je le répète, jouez votre jeu, jouez-le jusqu'au bout, mais ne glapissez pas quand vous recevez des atouts.

Quand je quittai le groupe, Bertie, lancé sur une nouvelle piste, s'amusait à les torturer en leur peignant les aspects les plus sombres de la situation, l'insuffisance des provisions qui se faisait déjà sentir, et en leur demandant comment ils comptaient y remédier. Sur le point de sortir, je le retrouvai au vestiaire et le ramenai chez lui dans mon automobile.

– Un fameux coup, cette grève générale, me dit-il, tandis que nous dévalions dans les rues encombrées d'une foule tranquille. C'est un coup assourdissant. La classe ouvrière nous a surpris assoupis et nous a frappés à l'endroit le plus sensible, à l'estomac. Je vais quitter San Francisco, Corf. Croyez-moi, faites-en autant. Filez à la campagne, n'importe où. Vous vous en trouverez bien. Achetez des vivres et réfugiez-vous sous une tente ou dans une cabane. Ici, nos pareils se trouveront bientôt réduits à la famine.

Je ne soupçonnais guère à quel point Bertie Messener raisonnait juste. Je le prenais pour un alarmiste. Pour moi, je me contentais de rester là à suivre la farce. Après l'avoir quitté, au lieu de rentrer droit à la maison, je me mis en quête de nouvelles provisions et fus surpris d'apprendre que les petites épiceries où j'étais allé le matin n'avaient plus rien à vendre. J'étendis mon cercle de recherches jusqu'au Potrero, où j'eus la chance de trouver un autre paquet de bougies, deux sacs de farine de froment, deux sacs de farine de seigle (pour les domestiques), une caisse de maïs et une autre de conserves de tomates. Tout semblait présager une disette temporaire, et je me félicitai d'avoir amassé une assez bonne réserve de comestibles.

Le lendemain matin je pris mon café noir au lit comme d'habitude et, plus encore que le lait, mon journal me fit défaut.

Cette absence de nouvelles sur ce qui se passait dans le monde m'affectait profondément. Au club, je n'appris pas grand-chose. Rider avait traversé l'estuaire d'Oakland sur son canot et Halstead était allé à San José et était revenu à San Francisco. Ils annoncèrent que la situation était la même qu'à San Francisco. La grève paralysait tout. Les gens du monde avaient raflé tous les approvisionnements des boutiques. Partout régnait un ordre parfait. Mais que se passait-il dans le reste du pays... à Chicago, à New York, à Washington ? Tout s'y passait probablement comme à San Francisco, fut notre conclusion : mais l'absence de renseignements certains était irritante.

Le général Folsom nous communiqua quelques nouvelles. On avait essayé de mettre des télégraphistes militaires dans les bureaux de poste, mais les fils avaient été coupés dans toutes les directions. C'était jusqu'à présent le seul acte illégal commis par les grévistes, un acte préconcerté, d'après l'opinion du général. S'étant mis en rapport par sans-fil avec le poste militaire de Bénicia, il avait appris qu'en ce moment même des patrouilles de soldats surveillaient les lignes télégraphiques jusqu'à Sacramento. Une fois même on y avait reçu un appel de cette dernière ville, mais aussitôt, quelque part, les fils furent coupés de nouveau. Le général pensait que dans tout le pays les autorités tentaient des efforts analogues, mais il ne se risquait pas à prédire si ces efforts réussiraient. Ce coupage de fils le tracassait : il ne pouvait s'empêcher d'y voir un détail important d'un plan prémédité par les travailleurs. Il regrettait en outre que le gouvernement n'eût pas réalisé depuis longtemps son projet d'établir un relais de postes sans-fil.

Les jours s'écoulèrent avec une monotonie désespérante. Il n'arrivait rien, et l'émotion commençait à s'émousser. La foule n'encombrait plus les rues. Les ouvriers ne venaient plus dans la ville haute pour voir comment nous prenions la grève, et il y roulait moins d'automobiles. Les garages et boutiques de réparations étant fermés, toute voiture en panne restait au rancart. Le manchon d'embrayage de la mienne s'était brisé, je ne pus la

faire réparer à n'importe quel prix. Comme les autres, j'allai désormais à pied.

San Francisco semblait mort, et nous ignorions ce qui se passait ailleurs, mais de cette ignorance nous pouvions déduire que le reste du pays restait plongé dans le même engourdissement. De temps en temps, la ville s'émaillait des proclamations de l'organisation du Travail, imprimées depuis plusieurs mois et témoignant du soin avec lequel la I. L. W. s'était préparée à la grève. Tous les détails en avaient été élaborés longtemps d'avance. Jusqu'ici aucune violence ne s'était produite, sauf, de la part des soldats, l'abattage à coups de fusils de quelques coupeurs de fils télégraphiques, mais la population des quartiers pauvres mourait de faim et commençait à s'agiter de façon inquiétante.

Les hommes d'affaires, les millionnaires et les classes libérales tenaient des réunions et adoptaient des résolutions, mais ne trouvaient aucun moyen de les publier, ni même de les faire imprimer. Un des résultats de ces meetings, cependant, fut de persuader le général Folsom de prendre militairement possession des maisons de gros et de tous les magasins de farines, grains et vivres de toute sorte. Il n'était que temps, car la pénurie sévissait dans les maisons des riches, et les distributions de vivres s'imposaient. Les figures de mes serviteurs s'allongeaient, et je fus stupéfait du trou creusé par eux dans mon tas de provisions. De fait, comme je le conjecturai plus tard, chacun d'eux me volait et mettait de côté un stock de provisions pour son propre compte.

Mais avec le rationnement surgirent de nouveaux ennuis. Il n'y avait à San Francisco qu'une quantité de vivres limitée et qui ne durerait pas longtemps.

Nous savions que les ouvriers organisés possédaient leurs approvisionnements à eux ; néanmoins toute la classe ouvrière vint faire queue pour les distributions.

Il en résulta que les provisions confisquées par le général Folsom diminuèrent avec une rapidité vertigineuse. Comment les soldats pouvaient-ils distinguer entre un homme de la classe moyenne aux habits râpés, un membre de la I. L. W. ou un habitant des quartiers pauvres de la ville ? Ils n'auraient dû donner qu'à ces premiers ou derniers, mais ils ne connaissaient pas tous les membres de la I. L. W., encore moins leurs femmes, fils ou filles.

Avec l'aide de certains patrons, quelques syndiqués furent expulsés des files : mais cela n'avançait à rien. Pour empirer les choses, les remorqueurs du gouvernement qui transportaient les approvisionnements militaires de Mare Island à Angel Island ne trouvèrent plus rien à prendre dans le premier de ces dépôts : désormais les soldats reçurent leurs rations sur les approvisionnements confisqués et furent servis les premiers.

La fin s'annonçait, et la violence ne tarda pas à se manifester. La loi et l'ordre disparurent, et tout d'abord, il faut l'avouer, parmi les miséreux et les riches, tandis que les travailleurs organisés se maintenaient dans l'ordre : cela leur était facile, car les vivres ne leur manquaient pas.

Certain après-midi, je trouvai au club Halstead et Brentwood en train de comploter dans un coin. Ils m'initièrent à l'aventure projetée. L'automobile de Brentwood fonctionnait encore, et ils allaient voler du bétail. Halstead s'était muni d'un grand couteau et d'un couperet de boucherie.

Nous gagnâmes les environs de la ville. Des vaches paissaient par-ci, par-là, mais toujours sous la garde de leurs propriétaires. Nous continuâmes notre expédition en suivant la lisière de la cité vers l'est, et sur les hauteurs voisines de *Hunter's Point* nous rencontrâmes une vache gardée par une fillette. Nous ne perdîmes pas de temps en préliminaires, et la petite se sauva en hurlant pendant que nous égorgions la vache. Je passe les détails peu ragoûtants, car nous ignorions la façon de nous y prendre, et ce fut un fameux gâchis !

Au beau milieu de cette opération activée par la crainte, nous entendîmes des cris et vîmes accourir une bande d'hommes. Nous prîmes la fuite en abandonnant notre proie. À notre grande surprise, personne ne nous poursuivit et, tournant la tête, nous aperçûmes les intrus en train de découper fiévreusement la bête. Ils jouaient le même jeu que nous.

Pensant qu'il y en aurait assez pour tous, nous rebroussâmes chemin. La scène qui suivit défie toute description. Nous luttions et nous nous démenions comme des sauvages. Brentwood, je m'en souviens, avait l'air d'une parfaite brute, grognant, happant les morceaux et menaçant de tuer si on ne nous laissait pas une part suffisante.

Nous tenions déjà notre part lorsqu'une nouvelle irruption se produisit sur la scène. Nous avions affaire, cette fois, aux redoutables agents volontaires de la I. L. W., que la fillette était allée chercher. Au nombre d'une vingtaine, ils étaient armés de fouets et de casse-têtes. La petite fille, les joues inondées de larmes, tressautait de colère en criant : « Allez-y ! Tapez dessus ! Ce mannequin à lunettes, tenez, c'est lui qui a fait le coup ! Cassez-lui la figure ! »

Le mannequin à lunettes, c'était moi, et j'eus la figure suffisamment démolie, bien qu'ayant pris la précaution d'enlever mes verres séance tenante. Nous reçûmes une volée carabinée et nous nous dispersâmes dans toutes les directions. Brentwood, Halstead et moi courûmes vers l'auto. Brentwood saignait du nez et la joue de Halstead portait une marque de fouet sanguinolente.

Lorsque, échappés à la poursuite, nous rejoignîmes l'automobile, nous aperçûmes un petit veau qui se cachait derrière. Brentwood nous recommanda d'avancer prudemment, et lui-même se mit à ramper comme un loup ou un tigre. Couteau et couperet étaient restés dans la bagarre, mais Brentwood avait toujours ses mains, et il se roula par terre avec la pauvre bête, jusqu'à ce qu'il l'eût étranglée. Nous jetâmes la carcasse dans la

voiture, étendîmes une couverture dessus et reprîmes la direction de la ville.

Mais nos déboires ne faisaient que commencer. Un pneu éclata. Nous n'avions aucun moyen de le remplacer et le crépuscule tombait. Il fallut abandonner l'auto. Brentwood allait devant, soufflant et trébuchant, portant sur ses épaules le veau avec sa couverture. Nous nous relayions sous le faix et nous sentions à bout de forces : en outre, nous nous étions égarés. Pour comble, nous rencontrâmes une bande de vauriens. Ils n'appartenaient pas à la I. L. W., et je crois qu'ils étaient aussi affamés que nous. En tout cas, ils s'emparèrent du veau et nous octroyèrent la raclée.

Pendant tout le reste du parcours, Brentwood se démena comme un aliéné, dont il avait l'air avec ses vêtements en loques, son nez enflé et ses yeux au beurre noir.

Désormais, il ne fut plus question de vols de bétail. Le général Folsom envoya ses troupiers rafler toutes les bêtes, et ses soldats, aidés par la milice, consommèrent la plus grande partie de la viande. On ne saurait blâmer le général. Sa consigne était de maintenir l'ordre et la légalité, et il les maintenait grâce à l'armée, qu'il devait nourrir avant tout.

Ce fut vers cette époque que se produisit la grande panique. Les classes aisées donnèrent l'exemple de la fuite, et la contagion gagna les faubourgs, dont les habitants quittèrent la ville dans une ruée éperdue.

Cet exode n'était pas pour déplaire au général Folsom. On estime que 200 000 âmes désertèrent San Francisco : autant de bouches en moins à nourrir.

Je me rappelle bien cette journée. Le matin j'avais mangé une croûte de pain. Pendant la moitié de l'après-midi, j'avais fait queue, et à la tombée de la nuit, fatigué et lamentable, je rapportai à la maison un litre de riz et une tranche de lard.

Brown vint m'ouvrir la porte, avec un visage morne et terrifié. Il m'informa de la fuite de tout mon personnel.

Il demeurait seul. Touché de sa fidélité, et apprenant qu'il n'avait rien mangé de la journée, je partageai mes vivres avec lui. Nous fîmes cuire la moitié du riz et du lard, réservant le reste pour le lendemain.

J'allai me coucher sur ma faim et m'agitai toute la nuit sans pouvoir dormir. Je découvris au matin que Brown m'avait abandonné et, pis encore, avait emporté le reste du riz et du lard.

Au club, je trouvai une poignée d'hommes bien misérables. Plus de service du tout : le dernier serviteur venait de partir. Je remarquai la disparition de l'argenterie, et je devinai son destin. Le personnel ne l'avait pas volée, pour la bonne raison, je présume, que les membres en avaient déjà disposé par une méthode très simple. Au sud de Market Street, dans les logements ouvriers, les ménagères avaient fourni en échange des repas substantiels.

Je retournai chez moi. Effectivement, mon argenterie s'était aussi envolée, à l'exception d'une cruche massive, que j'enveloppai de papier et emportai au sud de Market Street.

Après un bon repas, je me sentis mieux et revins au club pour voir si la situation se modifiait. Hanover, Collins et Dakon en sortaient. Ils me dirent qu'il n'y avait plus personne à l'intérieur et m'invitèrent à me joindre à eux. Ils allaient quitter la ville sur les chevaux de Dakon ; celui-ci mit le dernier à ma disposition.

Dakon possédait quatre superbes chevaux d'attelage auxquels il tenait, et le général Folsom l'avait prévenu confidentiellement que le lendemain matin tous les chevaux demeurant dans la ville seraient réquisitionnés et abattus comme viande de boucherie. Il n'en restait guère, car on en avait lâché des milliers

dans la campagne, dès les premiers jours de la disparition du foin et des grains.

Birdall, qui possédait de gros intérêts dans une entreprise de charrois, en avait mis trois cents en liberté ; estimés en moyenne à cinq cents dollars pièce, ils représentaient une perte sèche de cent cinquante mille dollars. Il espérait en retrouver la plupart après la grève, mais en définitive, il n'en revit pas un seul. Les fuyards de San Francisco les avaient tous mangés. D'ailleurs, on commençait déjà à abattre les chevaux et mulets de l'armée.

Heureusement, Dakon possédait dans son écurie une bonne provision de foin et de grain. Nous réussîmes à nous procurer quatre selles et trouvâmes les animaux en bonne forme, bien qu'ils ne fussent pas habitués à être montés.

Nous quittâmes Union Square pour nous engager dans les quartiers des théâtres, hôtels et grands magasins. Les rues étaient désertes. Par-ci, par-là nous rencontrions des automobiles en panne, abandonnées sur place. Aucun signe de vie, sauf quelques agents de police et les soldats de garde devant les banques et monuments publics.

Une seule fois nous fîmes halte pour lire la proclamation qu'un syndiqué était en train de coller. « Nous avons strictement maintenu l'ordre, disait l'affiche, et nous le maintiendrons jusqu'au bout. La fin viendra quand nos demandes auront reçu satisfaction, et elles la recevront quand nos employeurs auront été soumis par la famine, comme nous-mêmes l'avons été plus d'une fois. »

– Ce sont les propres termes de Messener, remarqua Collins. Et pour ma part, je suis tout disposé à me soumettre, mais ils se gardent de m'en fournir la moindre occasion. Je n'ai pas pris un bon repas depuis une éternité. Je me demande quel goût peut avoir la viande de cheval ?

Nous nous arrêtâmes devant une autre proclamation : « Quand nous croirons nos employeurs disposés à se soumettre, nous ouvrirons les bureaux télégraphiques et nous mettrons en communication avec les associations de patrons des États-Unis. Mais nous ne laisserons passer que les dépêches ayant trait aux conditions de paix. »

Au-delà de Market Street, nous entrions dans le quartier ouvrier. Ici, plus de rues désertes. Les syndiqués s'appuyaient aux chambranles de leurs portes ou causaient en petits groupes. Des enfants jouaient, joyeux et bien nourris, et de plantureuses ménagères bavardaient assises sur le seuil des portes. Tous nous jetaient des regards amusés. Des gosses nous couraient après, en criant : – « Eh ! m'sieu ! ça va, l'appétit ? – Une femme qui allaitait son bébé, cria à Dakon : « Eh ! bouffi ! veux-tu un gueuleton en échange de ton canasson… jambon et frites, gelée de groseilles, pain blanc, beurre et deux tasses de café ? »

– Avez-vous remarqué, me demanda Hanover, que depuis ces derniers jours il ne reste pas un seul chien errant dans les rues ?

Je l'avais remarqué sans y songer autrement. Il était grand temps de quitter cette malheureuse ville. Nous arrivâmes enfin à San Bruno Road, que nous devions suivre vers le sud. Je possédais une maison de campagne à Menlo, et c'est là que nous allions. Mais nous ne devions pas tarder à nous apercevoir que la campagne était encore plus dénuée et plus dangereuse que la ville. Dans celle-ci, soldats et syndiqués maintenaient l'ordre, mais la campagne était livrée à l'anarchie. Deux cents mille êtres avaient fui de San Francisco, et nous trouvâmes de nombreuses preuves que leur passage avait produit le même effet que celui d'une nuée de sauterelles.

Ils avaient tout balayé, commettant partout vols et violences. De temps en temps, nous passions devant des cadavres étendus au bord de la route ou devant les ruines noircies de fermes incendiées. Les barrières avaient été abattues, les mois-

sons foulées aux pieds, les légumes arrachés, les animaux de basse-cour égorgés par les hordes faméliques.

À l'écart des routes, quelques fermiers s'étaient défendus à coups de fusils de chasse et de revolvers, et tenaient bon encore. Ils nous criaient de passer au large et refusaient de parlementer avec nous. Toutes ces violences et destructions étaient l'œuvre des miséreux et des gens de classe supérieure. Les syndiqués, pourvus d'abondantes provisions, demeuraient tranquilles dans leurs maisons urbaines.

Nous ne devions guère tarder à recevoir des preuves concrètes de cette situation désespérée. Tout à coup, nous entendîmes sur notre droite des cris et des coups de feu, tandis que des balles sifflaient à dangereuse proximité. Des craquements se produisirent dans un fourré et un superbe cheval noir de trait traversa la route et disparut devant nous. À peine avions-nous eu le temps de remarquer qu'il saignait et boitait. Il était poursuivi par trois soldats, et la chasse continua dans les terrains boisés à notre gauche. Nous entendions les soldats se héler mutuellement. Un quatrième apparut sur la droite au bord de la route. Il boitait. Il s'assit sur un rocher et épongea son visage en sueur.

– Des miliciens, murmura Dakon. Des déserteurs.

L'homme grimaça un sourire et nous demanda une allumette.

En réponse à Dakon qui l'interrogeait sur les événements, il nous informa que les miliciens désertaient en masse. – Rien à bouffer, expliqua-t-il. On donne toute la mangeaille aux soldats réguliers.

Il nous apprit aussi qu'on avait libéré les prisonniers militaires de l'île Alcatraz, parce qu'on ne pouvait plus les nourrir.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui plus loin s'offrit à nos yeux de façon soudaine à un tournant de la route. Les branches

des arbres se rejoignaient au-dessus de nos têtes et le soleil filtrait au travers. Des papillons voletaient et le ramage d'une alouette nous parvenait des champs. Et au milieu du chemin était arrêtée une puissante automobile d'excursion. Plusieurs cadavres gisaient dans la voiture et autour. L'histoire se racontait d'elle-même. Les voyageurs, fuyant la ville, avaient été attaqués et arrachés de leurs sièges par une bande de faubouriens, d'apaches. L'affaire datait de moins de vingt-quatre heures. Des boîtes de viande et de fruit récemment ouvertes expliquaient le mobile de l'attaque. Dakon examina les corps.

– Je m'en doutais, déclara-t-il. J'ai voyagé dans cette voiture. Ce sont les Perriton, toute la famille. Prenons bien garde à nous-mêmes désormais.

– Mais nous n'avons pas de provisions pouvant provoquer cette attaque, observais-je.

Dakon montra du doigt sa monture, et je compris.

Au début de la journée, le cheval de Dakon avait perdu un fer. Le sabot s'était fendu, et vers midi la pauvre bête boitait. Dakon refusa de la monter plus longtemps, et aussi de l'abandonner. Sur ses instances, nous poursuivîmes notre route. Il nous rejoindrait à ma maison de campagne en conduisant son cheval par la bride. Nous ne devions plus le revoir, et aucun de nous ne sut jamais comment il était mort.

Vers une heure, nous arrivâmes à Menlo, ou plutôt à l'emplacement de cette ville, car elle était en ruines. De tous côtés gisaient des cadavres. Le quartier des affaires et une partie de celui des villas avaient été dévastés par l'incendie. Quelques hôtels particuliers restaient debout, mais quand nous fîmes mine d'approcher, on nous tira dessus. Nous rencontrâmes une femme en train de fouiller dans les ruines fumantes de sa maison.

Millionnaires et pauvres bougres, après avoir combattu côte à côte pour s'emparer des victuailles, s'étaient battus entre eux pour le partage. La ville de Palo Alto et l'Université de Stanford avaient subi le même sort, nous dit-on. Devant nous se trouvait un territoire désolé, dévasté ; et nous poussâmes un soupir de soulagement en détournant nos chevaux vers la route menant à ma propriété. Elle se trouvait à trois ou quatre kilomètres vers l'ouest, dissimulée parmi les premiers contreforts de la montagne.

Nous devions constater en avançant que la dévastation ne s'était pas bornée aux grandes artères. L'avant-garde de la ruée avait suivi les routes et mis à sac les petites villes en passant. Mais les suivants s'étaient déversés en éventail pour balayer la campagne. Ma maison, construite en béton, maçonnerie et tuiles, avait échappé à l'incendie, mais non au pillage. Dans le moulin à vent nous trouvâmes le cadavre du jardinier, entouré d'une litière de cartouches vides. Il s'était vaillamment défendu. Mais les deux aides italiens avaient disparu, ainsi que la concierge et son mari. Il ne restait plus rien de vivant : veaux, poulains, volaille et bétail de race, tout s'était évanoui. La cuisine et les cheminées, dont on s'était servi, offraient un aspect lamentable, et le nombre des foyers en plein air dénonçait qu'une multitude avait soupé et passé la nuit à cet endroit. Les gens avaient emporté ce qu'ils ne pouvaient manger. Il ne restait pas un morceau à nous mettre sous la dent.

Au petit jour, après une nuit passée à attendre en vain Dakon, nous repoussâmes à coups de revolver une demi-douzaine de maraudeurs. Il fallut tuer un des chevaux prêtés par notre ami et cacher la viande que nous ne pouvions consommer immédiatement.

Dans l'après-midi, Collins alla faire une promenade et ne revint pas. Ce fut pour Hanover la goutte qui fait déborder le vase. Il voulait fuir immédiatement, et j'eus grand-peine à le persuader d'attendre au lendemain.

Pour ma part, convaincu que la fin de la grève générale approchait, je pris la résolution de regagner San Francisco. Nous nous séparâmes donc au matin. Hanover continuant vers le sud avec cinquante livres de viande de cheval ficelées sur sa selle, et moi-même pareillement chargé, retournant vers le nord.

Le petit Hanover devait s'en tirer sain et sauf, mais je sais que jusqu'à la fin de ses jours, il ennuiera tout le monde du récit de ses aventures.

De nouveau, sur la grand-route, je parvins jusqu'à Belmont, où trois miliciens me volèrent ma provision de viande. D'après eux, la situation ne se modifierait guère, sauf de mal en pis. Les grévistes avaient caché d'abondantes provisions et pouvaient tenir pendant des mois encore. Je réussis à avancer jusqu'à Baden. Là, mon cheval fut enlevé par une douzaine d'hommes, dont deux agents de police de San Francisco, les autres appartenant à l'armée régulière. Mauvais présage : la situation devait être désespérée dès lors que les soldats commençaient à déserter. Quand je repris ma route à pied, ils avaient déjà allumé le feu, et le dernier des chevaux de Dakon gisait abattu.

Pour comble de malchance, je me foulai une cheville au moment d'atteindre le quartier sud de San Francisco. Je passai toute cette nuit-là dans un hangar, grelottant de froid et brûlant de fièvre. J'y restai deux jours, trop malade pour bouger et, le troisième, après m'être improvisé une espèce de béquille, chancelant, étourdi et affaibli par ce jeûne prolongé, je me traînai vers la ville.

En entrant dans la ville, je me souvins de la famille ouvrière où j'avais troqué ma cruche d'argent, et la faim m'attira dans cette direction. Le crépuscule tombait lorsque j'y arrivai. Je fis le tour par l'allée et grimpai les marches de derrière sur lesquelles je tombai en faiblesse. Je réussis cependant, en allongeant ma béquille, à frapper à la porte.

Puis je dus m'évanouir, car je repris mes sens dans la cuisine. On m'avait mouillé le visage, et quelqu'un me versait du whisky dans la gorge. Je toussai et balbutiai, essayant d'expliquer que je n'avais plus de cruches d'argent, mais qu'ils ne perdraient rien par la suite s'ils voulaient seulement me donner quelque chose à manger. La ménagère m'interrompit :

– Mais, mon pauvre homme, vous ne savez donc pas la nouvelle ? La fin de la grève a été déclarée cet après-midi. Naturellement, nous allons vous restaurer.

Elle s'affaira, ouvrit une boîte de lard et se prépara à le faire frire.

– Donnez-m'en un peu tel quel, s'il vous plaît, demandai-je, et je me mis à dévorer du lard cru sur une tranche de pain, tandis que le mari m'expliquait que les demandes du Syndicat avaient été accordées. Le télégraphe recommençait à fonctionner depuis le début de l'après-midi, et partout dans le pays les associations patronales avaient cédé. Il ne restait plus de patrons à San Francisco, mais le général Folsom avait parlé en leur nom. Les trains et les vapeurs reprendraient leur service le lendemain matin, et l'ordre se rétablirait à bref délai.

Telle fut la fin de la grève générale. Je ne souhaite pas en voir une autre. C'était pire qu'une guerre. La grève générale est chose cruelle et immorale, et le cerveau humain devrait être capable de faire marcher l'industrie de façon plus rationnelle.

J'ai toujours Harrison pour chauffeur. D'après les conditions de l'I. L. W., tous ses membres ont dû être réinstallés dans leurs anciens emplois. Brown n'a jamais reparu, mais tous mes autres serviteurs sont revenus chez moi. Je n'ai pas eu le cœur de les congédier. Les pauvres diables devaient franchir, eux aussi, une dure impasse, lorsqu'ils se sont sauvés avec mon argenterie.

Et maintenant je ne puis les renvoyer, car la I. L. W. les a tous enrôlés. La tyrannie du travail organisé dépasse les bornes de la patience humaine.

Il faut faire quelque chose.